



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PQ

1641

A1

1818



FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

11/16/1940

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.



11

Library
H. P. Thieme
3-12-41

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

QUAND nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tresmauvais gré à son fils de luy avoir présenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne (a) qu'il venoit de desfaire, et en porta le dueil en son enterrement; et qu'en la bataille

Mort
vaincus
pleurée
les vai-
queurs.

(a) Devant Nanci, en 1477. C.

d'Auroy (a), que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soudain,

E così avven che l'animo ciascuna

Sua passion sotto 'l contrario manto

Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna (1).

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et malplaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligencé et société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicté; comme estime cet aultre.

Tutùmque putavit

Iam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto (2);

(a) Donnée en 1564, sous le règne de Charles V, roi de France. C. — C'est *Auray*, en Bretagne, près Vannes. E. J.

(1) Ainsi, l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PETRARCA.

(2) Dès qu'il crut pouvoir, sans péril, paroître sensible et généreux. il répandit quelques larmes forcées, et d'un cœur plein de joie, il arracha des plaintes simulés. LUCAN. l. 9, v. 1037.

car, bien qu'à la vérité la plupart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus, sub personâ risus est (1),

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure ; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et soupplasse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfans, qui vont tout naïfvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage ; et si les larmes ne luy en eschappent tout à fait, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et

L'homme
est sujet
des passions
opposées.

(1) Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.

Ex Publii Mimi, apud A. Gellium, l. 17, c. 14.

(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon,

Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum

Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,

Ubertim thalami quas intra limina fundunt?

Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint (1).

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye ; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais, cette fumee passee, qu'il ayt besoin de moy, ie luy bien feray volontiers ; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin, un veau, ie n'entreprends pas de luy coudre à iamais ces tiltres ; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme, tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy mesme et contre moy,

(1) Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées ; ou se jouent-elles de leurs parents par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale ? Que je meure, si ces larmes sont sincères ! CATULL. *de Comâ Berenices*, carm. 65, v. 15, etc. edit. *Vulpiorum fratrum*.

« Bran du fat ! » et si n'entends pas que ce soit ma définition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'uné ou l'autre soit feincte ; il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (a), sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

Largus enim liquidi solum luminis, ætherius sol
Inrigat assidue cælum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen (1).

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversément et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur

Xerxès,
transporté
de joie, et
abattu de
tristesse à la

(a) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne. *Nero.... prosequitur abeuntem, arctius oculis et pectori hærens, sive explendâ simulatione, seu perituræ matris supremus aspectus quamvis ferum animum retinebat.* Annal. l. 14, c. 4, in fine. C.

(1) Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace incessamment ses rayons par des rayons nouveaux. *LUCRET. l. 5, v. 282.*

6 ESSAIS DE MONTAIGNE,

vue de ses
troupes im-
menses.

desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il lui prit premierement un tressaillement d'ayse veoir tant de milliers d'hommes à son service et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage ; et tout soubdain, en mesme instant sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, et s'attristusques aux larmes.

L'âme ne
regarde pas
les choses
d'un même
œil et d'un
même biais.

Nous avons poursuyvi avecques resolute volonté la vengeance d'une iniure, et ressent un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons ; il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil et se la represente par un aultre visage, car chasque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres ; la parenté, les anciennes accointances et amitez saisissent nostre imagination, et nous passionnent pour l'heure, selon leur condition : mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe,

Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
Quàm si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.
Ociùs ergo animus, quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur (1)

(1) Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit ; elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. LUCRÈS
l. 3, v. 183.

et à cette cause , voulants de toute cette suite continuer un corps (a) , nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse delibération , il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie , il ne pleure pas le tyran ; mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est iouee ; laissons luy en iouer l'autre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : et quant à ce beau mot de quoy se couvre l'ambition et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier, ains pour le public (b) », rapportons nous en hardiment à ceulx qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats , les charges , et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du public son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle , montrent bien que la fin n'en

(a) *Faire un ouvrage complet et tout d'une pièce. C.*

(b) C'est l'éloge que Lucain fait de Caton d'Utique. *Nec sibi, sed genitum se credere mundo*, l. 2, v. 380. C.

8 ESSAIS DE MONTAIGNE,

vault guerres. Respondons à l'ambition, Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car, que fuit elle tant que la société ? que cherche elle tant que ses coudees franches ? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande », ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon »,

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili (1),

Société des
méchants,
funeste.

la contagion est tresdangereuse en la presse Il fault (a) ou imiter les vicieux, ou les haïr tous les deux sont dangereux ; et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup ; e d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer on raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants ; estimants telle société infortunee. Parquoy Bias plaisamment à ceulx qui passoient avecques luy le dangie d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, dict il ; qu'il ne sentent point que vous soyez icy avecque moy » : et d'un plus pressant exemple, Albu

(1) Les gens de bien sont rares ; à peine en pourroit-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. JUVENAL. sat. 13, v. 26.

(a) Ces réflexions sont fidèlement traduites de SÉNÈQUE, epist. 7. C.

querque , viceroy en l'Inde pour Emmanuel , roy de Portugal , en un extreme peril de fortune de mer , print sur ses espaules un ieune garson , pour cette seule fin , qu'en la societé de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre à sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content , voire et seul en la foule d'un palais ; mais s'il est à choisir , il en fuira , dict l'eschole , mesme la veue : il portera , s'il est besoing , cela ; mais , s'il est en luy , il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices , s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice , l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants , en disant , « que les medecins vivent bien entre les malades » : car , s'ils servent à la santé des malades , ils deteriorent la leur par la contagion , la veue continuelle , et pratique des maladies.

Or la fin , ce crois ie , en est toute une , d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires , on ne les a que changez : il n'y a gueres moins de torment au gouvernement d'une

Le bu
qu'on se
propose
dans la soli
tude.

10 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
 famille, que d'un estat entier. Où que l'an
 soit empeschee, elle y est toute : et po
 estre les occupations domestiques moins in
 portantes, elles n'en sont pas moins impo
 tunes. Davantage, pour nous estre desfaic
 de la court et du marché, nous ne somm
 pas desfaicts des principaux torments
 nostre vie :

Ratio et prudentia curas,
 Non locus effusi latè maris arbiter, aufert (1) :

La solitude
 ne nous dé-
 gage point
 de nos vi-
 ces.

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la pe
 et les concupiscences ne nous abandonne
 point, pour changer de contree,

Et

Post equitem sedet atra cura (2);

elles nous suyvent souvent iusques dans l
 cloistres et dans les escholes de philosophie
 ny les deserts, ny les rochiers creusez, n
 la haire, ny les ieusnes, ne nous en desme
 lent :

Hæret lateri lethalis arundo (3).

On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'e
 toit, aulcunement amendé en son voyage

(1) Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont p
 es belles solitudes qui dominant l'étendue d
 mers; c'est la raison, c'est la sagesse. Hor. epist. 1
 L. 1, v. 25.

(2) Le chagrin monte en croupe, et galope avec nous.

Hor. od. 1, l. 3, v. 40

(3) Le trait mortel reste attaché au flanc qu
 déchire. *Énéid.* l. 4, v. 73.

« Je crois bien , dict il ; il s'estoit emporté avecques soy ».

Quid terras alio calentes
Sole mutamus ? Patriæ quis exul
Se quoque fugit ? (1)

Si on ne se descharge premierement et son ame du faix qui la presse , le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins , quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade , de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals (a) s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et r'avoir de soy.

Rupi iam vincula , dicas :
Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi ,
Cum fugit , à collo trahitur pars longa catenæ (2).

(1) Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil ? Est-ce assez , pour se fuir soi-même , que de fuir son pays ? HOR. OD. 16, l. 2, . 18.

(a) *Les pieux.* E. J.

(2) J'ai rompu mes fers , direz-vous. Mais le chien i , après de longs efforts , parvient enfin à s'échapper , traîne souvent une grande partie de son lien. s. sat. 5, v. 158.

Nous emportons nos fers quand et nous n'est pas une entière liberté ; nous tour encore la veue vers ce que nous avons la nous en avons la fantasie pleine :

Nisi purgatum est pectus , quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acre
Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?
Quidve superbia , spurcitia , ac petulantia , quæ
Efficiunt clades ? quid luxus , desidiesque ? (1)

En quoi
consiste la
vraie soli-
tude.

Nostre mal nous tient en l'ame : or, elle peut eschapper à elle mesme ;

In culpâ est animus , qui se non effagit unquam
ainsin il la fault ramener et retirer en
c'est la vraie solitude, et qui se peut i
au milieu des villes et des courts des r
mais elle se iouît plus commodement à
Or, puisque nous entreprenons de vivre s
et de nous passer de compagnie , faisons
nostre contentement despende de nous ;
prenons nous de toutes les liaisons qui
attachent à aultruy ; gaignons sur nous

(1) Si notre âme n'est point réglée, que de
bats intérieurs à soutenir, que de périls à vain-
De quels soucis, de quelles craintes, de quelle
études n'est pas déchiré l'homme en proie
ions ! Quels ravages ne font pas dans son
neil, la débauche, l'emportement, le lux-
veté ! *Lucan.* l. 5, v. 44.

1) *Hon. epist.* 14, l. 1, v. 13. — Montaigne
et fidèlement ce vers avant de le citer. C.

pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon, estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance; Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage; il respondit « Que non; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy! rien perdu du sien ». C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment, « Que l'homme se devoit pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage ». Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole feut ruinee par les Barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et restant leur prisonnier, prioit ainsi Dieu: « Seigneur, garde moy de sentir cette erte; car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy »: les richesses ni le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Là que c'est de bien choisir les thresors se puissent affranchir de l'iniure, et de cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et tout de la santé, qui peult; mais non s'y attacher en maniere que nostre heure s'pende: il se fault reserver une arriere vie, toute nostre, toute franche, en

(
au
de:
het

Véritables
biens met-
tent l'hom-
me au-des-
sus des in-
jures.

laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfans et sans biens, sans train et sans valets: à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme: elle se peult faire compaignie; elle a de quoy assaillir et de quoy defendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse:

In solis sis tibi turba locis (1).

Les hommes se passionnent pour mille choses qui ne les coucernent point.

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grim pant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de arquebuzades; et cet aultre tout cicatrisé, transi et pasle de faim, delibéré de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Centuy cy, tout

(1) Au milieu des déserts, sois un monde pour toi.

TABUL. l. 4, eleg. 13, v. 12

piteux , chassieux et crasseux , que tu veois sortir aprez minuict d'une estude , penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien , plus content et plus sage ? nulles nouvelles : il y mourra , ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé , le repos et la vie , à la reputation et à la gloire : la plus inutile , vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage ? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur , chargeons nous encores de celle de nos femmes , de nos enfans et de nos gents : nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine , prenons encores , à nous tourmenter et rompre la teste , de ceulx de nos voisins et amis.

Vah, quemquamne hominem in animum instituere, aut Parare, quod sit carius quàm ipse est sibi ? (1)

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant , suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy ; vivons pour nous , au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est

A qui la solitude convient le mieux.

(1) Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même ?
TERENT. *Adelp.* act. 1, sc. 1, v. 13.

pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte ? elle nous empesche assez , sans y mesler d'aultres entreprises. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement , preparons nous y ; plions bagage ; prenons de bonne heure congé de la compaignie ; despestrons nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous.

Combien il
importe de
savoir être
à soi.

Il fault desnouer ces obligations si fortes ; et meshuy aymer cecy et cela , mais n'espouser rien que soy : c'est à dire , le reste soit à nous , mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher , et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde , c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la société , puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peut prester , qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les , et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie , qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile , poissant et importun aux aultres , qu'il se garde d'estre importun à soy mesme , et poissant , et inutile. Qu'il se flatte et caresse , et surtout se regente , respectant et craignant sa raison et sa conscience , si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence.

Rarum est enim ut satis se quisque vereat

tur (1). Socrates dict (*a*), que les ieunes se doibvent faire instruire; les hommes, s'exercer à bien faire; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte, les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil, que les ames actives et occupees qui embrassent tout, et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; ce ne l'est pas: ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents de fortune; se priver des commoditez qui nous sont en main,

Tempé-
ments les
plus pro-
pres à la
retraicte.

(1) Il est rare qu'on se respecte assez soi-même.
QUINTIL. l. 10, c. 7.

(a) STOBÉE, serm. 41. — Montaigne attribue à Socrate cet apophthegme des Pythagoriciens, parce qu'il y a, avant cet apophthegme, un mot de Socrate. C.

comme plusieurs ont faict par devotion , et quelques philosophes par discours ; se servir soy mesme , coucher sur la dure , se crever les yeulx , iecter ses richesses emmy la riviere , rechercher la douleur ; ceulx là pour , par le torment de cette vie , en acquerir la beatitude d'une aultre ; ceulx cy pour , s'estants logez en la plus basse marche , se mettre en seureté de nouvelle ebeute : c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures (a) , plus roides et plus fortes , facent leur cachette mesme , glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo ,

Cum res deficiunt , satis inter vilia fortis :

Verum , ubi quid melius contingit et unctius , idem

Hos sapere , et solos aio bene vivere , quorum

Conspicitur nitidis fundata pecunia villis (1) :

il y a pour moy assez à faire , sans aller si avant. Il me suffit , soubz la faveur de la fortune , me preparer à sa desfaveur ; et me représenter , estant à mon ayse , le mal advenir , autant que l'imagination y peult atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioustes et tournois , et contrefaisons la guerre , en pleine paix. Je n'estime point Arcesilans le philosophe moins reformé , pour le sçavoir

(a) C'est-à-dire , *que les natures.... fassent.* E. J.

(1) Quand je ne puis avoir mieux , je sais me contenter de peu , et je vante la médiocrité et le repos. Si mon sort s'adoncit , je dis qu'il n'y a rien de sage et d'heureux , que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. HOR. epist. 15 , l. 1 , v. 42.

avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Je veojs iusques à quels limites va la nécessité naturelle : et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et, courant ainsi par les aultres exemples, quoyque ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Je veojs des ieunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assopissent et endorment la partie.

Nécessités
naturelles :
leurs limites.

Quelle
occupation
convient à
une vie so-
litaire.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non pénible ny ennuyeuse; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le sejour. Cela despend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage : ceux qui l'aiment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation ;

Conentur sibi res, non se, submittere rebus (1) : c'est, autrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de sollicitude qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon ; qu'on veoid en d'autres :

Democriti pecus edit agellos

Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox (2).

Dans quelle
vue Plino
et Cicéron

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus (a), son amy, sur ce

(1) Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. Hor. epist. 1, l. 1, v. 19.

(2) Démocrite abandonnoit ses champs aux troupeaux, tandis que son esprit voyageoit bien loin de son corps. Hor. epist. 12, l. 1, v. 12.

(a) Ce n'est pas à *Cornelius Rufus*, mais à *Caninius Rufus*. Voyez PLINÉ, l. 1, epist. 3. C.

propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne ». Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et sejour des affaires publiques à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle :

conseil-
loient la
retraicte.

Usque adeone

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (1)?

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruict de leur desseing, ils prétendent le tirer encores lors, du monde, absents (a), par une ridicule contradiction. L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, obiect infini en bonté et en puissance ; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs, leur viennent à prouffit, employées

Solitude
recherchée
par dévo-
tion ; ce
qu'on en
doit juger.

(1) Quoi donc ! votre savoir n'est il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir ? PERS. sat. 1, v. 23.

(a) C'est-à-dire, quoique absents du monde, par une supposition ridiculement contradictoire. C.

à l'acquest d'une santé et resiouïssance eternelles ; la mort, à souhait, passage à un si parfait estat ; l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance ; et les appetits charnels , rebutez et endormis par leur refus , car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre ; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance , reellement et constamment , il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse , au delà de toute aultre sorte de vie.

Le peu de solidité qu'il y a dans le conseil de Pline et de Cicéron.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce conseil (a) ne me contente : nous retumbons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre , et autant ennemie de la santé , qui doibt estre principalement considerée : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avàricieux , le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits , et à discerner les vrays plaisirs et entiers , des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine ;

(a) Du conseil de Pline et de Cicéron , qu'il faudroit quitter les affaires , et s'appliquer à l'étude , pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage. C.

car la pluspart des plaisirs, disent ils (a), nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient *Philistas* : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suite. Les livres sont plaisants ; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtems affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner (b) par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté de la vie commune, doit former cette cy (c) aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doit avoir prins congé de toute espee de travail, quelque visage qu'il porte ; et fuir, en general, les passions qui empeschent la

(a) Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philétas*, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas*. *Latronum more* (dit SÉNÈQUE, epist. 51) *quos Philetas Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur* (voluptates) *ut strangulent*. C.

(b) Désigner, assigner, prescrire. E. J.

(c) Cette vie retirée et solitaire. C.

tranquillité du corps et de l'ame, et « choisir la route qui est plus selon son humeur ».

Unusquisque suâ noverit ire viâ (1).

Sciences
dont il ne
faut pas
s'embarras-
ser l'esprit.

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir ; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oy-sifveté et assoupie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse ; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Je n'aime pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort :

*Tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est* (2).

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse : moy qui l'ay commune, il fault que l'ayde à me soustenir par les commoditez cor-

(1) PROPERT. l. 2, eleg. 25, v. 38. — Montaigne a traduit fidèlement ce vers avant que de le citer. C.

(2) Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de l'étude la plus digne d'un homme sage et vertueux. HOR. epist. 4, l. 1, v. 4.

porelles ; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie , i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison Il fault retenir, à tout (a) nos dents et nos griffes , l'usage des plaisirs de la vie , que nos ans nous arrachent des poings , les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia ; nostrum est
Quod vivis : cinis et manes et fabula fies (1).

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veoïs , ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse ; leur ame , leur intention , y demeurent engagees plus que iamais :

La gloire
et le repos,
choses in-
compati-
bles.

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas ? (2)
ils se sont seulement reculez pour mieulx sauter, et pour, d'un plus fort mouvement , faire une plus vifve faulsee (b) dans la troupe.

(a) Avec nos dents. E. J.

(1) Jouissons ; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. PERs. sat. 5, v. 151.

(2) Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple ? PERs. sat. 1, v. 19.

(b) C'est-à-dire, se jeter plus avant dans la foule.

elle se puisse plaie, et, ayant compris et entendu les vrays biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom ». Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers (a).

CHAPITRE XXXIX.

Consideration sur Cicero.

ENCORES un traict à la comparaison de ces couples b).

Ambition
de Cicéron
et de Pline.

Il se tire, des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres: et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et dez longtemps faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personues de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y en

Lettres
privées, à
quelle fin
publiées par
Plin et par
Cicéron.

(a) De Plin le jeune et de Cicéron. C.

(b) De ces deux écrivains. E. J.

vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous mesme : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesme. Retirez vous en vous ; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesme, *obversentur species honestæ animo* (1), presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et établissez les contreroolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train ; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesme, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où

(1) Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. C^{ic}. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrayz biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom ». Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers (a).

CHAPITRE XXXIX.

Consideration sur Cicero.

ENCORES un traict à la comparaison de ces couples b).

Ambition
de Cicéron
et de Pline.

Il se tire, des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres: et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et dez longtemps faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y em-

Lettres
privées, à
quelle fin
publiées par
Pline et par
Cicéron.

(a) De Pline le jeune et de Cicéron. C.

(b) De ces deux écrivains. E. J.

ployer les lettres privees escriptes à leurs amis ; en maniere que aulcunes ayant failly leur saison pour estre envoyees , ils les font ce neantmoins publier , avecques cette digne excuse , qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veilles. Sied il pas bien à deux consuls romains , souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde , d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive , pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice ! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie ? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence , ie ne crois pas qu'ils les eussent iamais escripts : ils ont cherché à recommander , non leur dire , mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage , certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies , et toutes les mignardises et delices du langage latin , à un serf africain : car , que cet ouvrage soit leur , sa beauté et son excellence le maintient assez , et Terence l'advoue luy mesme ; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. C'est une espece de mocquerie et d'iniure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng , quoyqu'elles soyent aultrement louables , et par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales ; comme

Pourquoi
Xenophon
et Cæsar ont
écrit leur
propre his-
toire.

Comedies
de Terence
écrites par
Scipion et
Lælius.

Les qualitez
qui ne con-
viennent
point au
rang qu'un
homme
tient dans
le monde
ne lui valent
pas à faire
honneur.

qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte , ou encores bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur , si elles ne sont presentees en foule et à la suite de celles qui lui sont propres ; à sçavoir de la iustice , et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture , et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. l'ay veu de mon temps , en plus forts termes , des personnages , qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation , desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume , et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire , et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes , se recommandants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus , louoient ce prince d'estre beau , eloquent , et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoint mieulx à une femme , à un advocat , à une esponge , qu'à un roy ;

Imperet bellante prior, iacentem

Lenis in hostem (1).

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser , ou bien danser :

Orabunt causas alii , cœlique meatus

(1) Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. *Hor. in Carm. sæcul.*

Describent radio, et fulgentia sidera dicent;

Hic regere imperio populos sciat (1).

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins nécessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, luy dict il, de chanter si bien ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il desbattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy ! » Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es tu homme d'armes ? es tu archer ? es tu picquier ? » « Je ne suis rien de tout cela ; mais ie suis celuy qui sçait commander à tous ceulx là ». Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de fleutes.

Je sçais bien, quand i'ois quelqu'un qui s'ar-

Mérite de

(1) Que d'autres tonnent à la tribune; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres; mais lui, qu'il sache gouverner les empires.
VIRG. *Énéid.* l. 6, v. 842.

Les gran
ne doive
point exc
ler ex pa
ties moi
nécessaire

*Essais de
Montaigne.*

reste au langage des *Essais*, que j'aimerois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suite, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis *Essais*. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité ou d'ornement ; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie ; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand choix entre, Ne sçavoir dire que mal ; ou, Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile, concinnitas* (1). Les sages disent que, pour le regard du sçavoir, il

(1) Une élégance affectée n'est pas un ornement digne d'un homme. SENECA. epist. 115.

n'est que la philosophie , et pour le regard des effects , que la vertu , qui generalmente soit propre à tous degrez et à tous ordres. Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes (a) ; car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aulture façon , et s'accommodants , pour une bonne fin , à la vanité d'aultruy ; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir , et de la renommée , les arreste encores au maniemment des affaires , et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller , qu'ils ne s'en donnent plus de pëine , d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que , quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent , ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et oultre cette difference , encores ne sont ee pas lettres vuides et descharnees , qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez et rengez à une iuste cadence , ains farcies et pleines de beaux discours de sapience , par lesquelles on se rend , non plus eloquent , mais plus sage , et qui nous apprennent , non à bien dire , mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy , non des choses ! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extreme perfection , se donne corps elle

Épicure et
Sénèque
mis en op-
position à
vec Plin et
Cicéron.

(a) Épicure et Sénèque. C.

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Cicéron
fort pas-
sionné pour
l'éloquen-
ce.

mesme. l'adiousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel : Il avoit à orer (a) en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Génie de
Montaigne
propre au
style épis-
tolaire.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose (b) : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves (c), si i'ensse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast ; car de negociier au vent comme d'aultres, ie ne scaurois qu'en songes ; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. l'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succédé. l'ay naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux nego-

(a) *Haranguer.* C.

(b) On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici. C.

(c) *Mes caprices, fantaisies ou imaginations.* C.

ciations publiques , comme en toutes façons est mon langage ; trop serré , desordonné , coupé , particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses , qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en crois pas tant , et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present ; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie , l'Ame , Devotion , Adoration , Serf , Esclave , tous ces mots y courent si vulgairement , que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse , ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Montaigne
ennemi d'
complimen-
ts ou-
trés qu'il
emploie
dans les
lettres.

Je hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec , rond et crud , qui tire , à qui ne me cognoist d'ailleurs , un peu vers le desdaigneux. l'honore le plus ceulx que i'honore le moins ; et , où mon ame marche d'une grande alaigresse , i'oublie les pas de la contenance ; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis , et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur , et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner (a) ,

(a) C'est-à-dire , à complimenter , à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée , sur sa bienvenue.
E. J.

des biens et
des maux.

Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye, tout par tout. Car, si les maux n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevrons nous (a), ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? si ce que nous appellons mal et torment, n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme.

Ce que c'est
que le mal;
et comment
il vient à
nous inté-
resser.

Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage, car tout revient à un, voyons s'il se peult maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable

(a) *Pourquoy n'en viendrons-nous à chef, à bout, n'en jouirons-nous.* E. J.

en tous ; car les hommes sont tous d'une espèce , et , sauf le plus et le moins , se trouvent garnis de pareils utiles et instruments pour concevoir et juger : mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là , montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition ; tel à l'aventure les loge chez soy en leur vray estre , mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eux. Nous tenons la mort , la pauvreté et la douleur pour nos principales parties (a) : or , cette mort , que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible » , qui ne sçait que d'autres la nomment « l'unique port des tourments de cette vie , le souverain bien de nature , seul appuy de nostre liberté , et commune et prompte recette à tous maux ? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effroyez , d'autres la supportent plus aysement que la vie ; celui là se plaint de sa facilité ,

La mort
diversité
d'opinions
sur son su-
jet.

Mors , utinam pavidos vitæ subducere nolles ,
Sed virtus te sola daret ! (1)

Or , laissons ces glorieux courages. Theodorus respondit à Lysimachus , menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup , d'arriver à la force d'une cantharide ! » La plupart des

(a) *Parties opposées ou ennemies.* Dans quelques éditions , on lit *principales ennemies.* C.

(1) O mort ! plutôt aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches , et que la valeur seule ne fût pas épargnée par toi ! LUCAN. l. 4 , v. 580.

La mort
recherchée
avec em-
presse-
ment.

versi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt (1)? J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre; et, à la premiere qui s'offrit coëffée d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfans, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de tous sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maux de cette vie, mais aucuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la verité j'aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte: Cecy seulement: Pyrrho le

(1) Combien de fois n'a-t on pas vu courir à la mort certaine, non pas nos généraux seulement mais nos armées entières? Cic. Tusc. quæst. l.

a ouï faire le conte du Picard auquel , estant à l'eschelle , on presenta une garse , avec offre que (comme nostre iustice permet quelques-fois) , s'il la vouloit espouser , on luy sauveroit la vie : luy , l'ayant un peu contempee , et aperceu qu'elle boittoit : « Attache ! attache ! dict il ; elle cloche ». Et on dict de mesme qu'en Dannemarc , un homme condamné à avoir la testè trenchee , estant sur l'eschaffaud , comme on luy presenta une pareille condition , la refusa , parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees , et le nez trop poinctu. Un valet , à Toulouse , accusé d'heresie , pour toute raison de sa creance , se rapportoit à celle de son maistre , ieune escholier prisonnier avecques luy , et aima mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras , lors que le roy Louys unziesme la print , qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire , Vive le roy. Et de ces viles ames de bouffons , il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle , s'escria , « Vogue la gallee ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché , sur le point de rendre sa vie , le long du foyer sur une pailasse , à qui le medecin , demandant où le mal le tenoit , « Entre le banc et le feu » , respondit il : et le presbtre , pour luy donner l'extreme onction , cherchant ses pieds qu'il avoit

Bouffons
qui ont plu
santé en
mourant.

resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes ». A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, « Qui y va ? » demanda il : et l'autre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist » : « Y fusse ie bien demain au soir ? » replica il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'autre, vous y serez bientost » : « Il vault doncques mieulx, adiousta il, que ie luy porte mes recommandations moy mesme ».

Femmes
qui s'ense-
vellissent ou
se brûlent
vives avec
le corps de
leurs maris.

Au royaume de Narsingue, encores aujour-
d'huy, les femmes de leurs presbtres sont
vifves ensepvelies avecques le corps de leurs
maris : toutes aultres femmes sont bruslees
aux funerailles des leurs ; non constamment
seulement, mais gayement : à la mort du roy,
ses femmes et concubines, ses mignons, et
touts ses officiers et serviteurs, qui font un
peuple, se presentent si alaigrement au feu
où son corps est bruslé, qu'ils montrent pren-
dre à grand honneur d'y accompagner leur
maistre. Pendant nos dernieres guerres de
Milan, et tant de prinses et rescousses (a), le
peuple, impatient de si divers changements
de fortune, print telle resolution à la mort,
que i'ay ouï dire à mon pere qu'il y veit tenir
compte de bien vingt et cinq maistres de mai-
sons qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en
une semaine : accident approchant à celuy des

La mort
recherchée
volontaire-
ment et a-
vec avidité.

(a) *De prises et de reprises.* E. J.

Xanthiens, lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfans, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort, que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre (a).

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tresaspre, que de se descirconcire pour se baptiser ? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable (b).

Opinio
épousées
aux dépe
de la vie.

Les roys de Castille, ayants banni de leurs terres les Juifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps ; à condition que, iceluy venu, ils auroient à les vuidier ; et luy promettoit leur fournir des vaisseaux à les traicter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'au-

Juifs q
les Port
gais trait
rent crue
lement,
pour les fi
re chang
de religio

(a) Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque. C.

(b) Montaigne avoit d'abord écrit, *toute sorte de religion est très capable* ; mais il a rayé cette leçon, pour y substituer celle du texte. N.

roient obeï demeureroient esclaves , les vaisseaux leur feurent fournis escharcement (a), et ceulx qui s'y embarquerent , rudement et vilainement traictez par les passagers , qui , oultre plusieurs aultres indignitez , les amuserent surmer , tantost avant , tantost arriere , iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles , et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si chèrement et si longuement , qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceulx qui estoient en terre , la pluspart se resolurent à la servitude ; aucuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel , successeur de Iehan , venu à la couronne , les meit premierement en liberté ; et , changeant d'advis depuis , leur ordonna de sortir de ses païs , assignant trois ports à leur passage. Il esperoit , dict l'evesque Oso-rius , non mesprisable historien latin de nos siecles , que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue , ayant failli de les convertir au christianisme , la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers , et d'abandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses , pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere , les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance , et eulx tous deliberez au passage , il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis , à fin que la

(a) Chichement , avec trop d'épargne. C.

longueur et incommodité du traiect en reduisist aucuns , ou qu'il eust moyen de les amonceler tous à un lieu pour une plus grande commodité de l'exécution qu'il avoit destinée ; ce feut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres tous les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruits à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants , et , de plus , le zele à leur ancienne creance , combattant à l'encontre de cette violente ordonnance , il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes , et , d'un plus rude exemple encores , precipitants , par amour et compassion , leurs ieunes enfants dans des puits , pour fuyr à la loy. Au demourant , le terme qu'il leur avoit prefix expiré , par faulte de moyens ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens ; de la foy desquels ou de leur race , encores aujourdhuy cent ans aprez , peu de Portugais s'asseurent , quoyque la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres , à telles mutations , que toute aultre contraincte. En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois , d'un courage déterminé , d'estre bruslez vifs en un feu , avant desadvouer leurs opinions. *Quoties non modò ductores nostri , dict Cicero , sed uni-*

Juifs qui , par zèle pour leur religion , se tuent eux-mêmes , et tuent leurs propres enfants.

Albigeois hérétiques aiment mieux être brûlés , que de désavouer leurs opinions.

La mort
recherchée
avec em-
presse-
ment.

versi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt (1)? L'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabattre; et, à la premiere qui s'offrit coëffée d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de tous sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aucuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la verité i'aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte : Cecy seulement : Pyrrho le

(1) Combien de fois n'a-t on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières? Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 37.

philosophe se trouvant, un iour de grande tormente, dans un batteau, monroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage. Oserons nous doncques dire que cet avantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte, que chascun use de ses utils et moyens, pour sa commodité?

Connoissance des choses; à quel usage doit être employée.

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort: mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encores de la douleur? que Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal; et ceulx qui le nioient de parole le confessoient par effect. Possidonius estant extrêmement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie:

Douleur, le souverain mal.

Nunquam naturam mos vinceret ; est enim ea semper invicta : sed nos umbris , deliciis otio , languore , desidiâ , animum infecimus opinionibus maloque more delinitum molivimus (1). Chascun sçait l'histoire de Scevol qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte pour reprendre son effect d'une plus estrang invention, et descharger sa patrie, confessâ à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise, tels que luy : et, pour montrer qu'il estoit, s'estant faict apporter un brasier veit et souffrit griller et rostir son bras, jusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur commanda oster le brasier. Quoy ! celui qui ne daigna interrompre la lecture de son livre, pendant qu'on l'incisoit ? et celui qui s'obstina (a) à se mocquer et à rire, à l'envi

Et de Mucius Scevola.

Autres exemples de fermeté dans la douleur.

(1) Jamais la coutume ne pourroit étouffer la nature; elle est invincible : mais, parmi nous, elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des préjugés consacrés et de mauvaises habitudes. *Cic. Tusc. quæst. l. 5, c. 27.*

(a) Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque que Nicocréon, tyran de Chypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa douleur. *Voyez dans DIOGÈNE LAERCE, la Vie d'Anaxarque, l. segm. 58, 59. C.*

asne , se veoir destailler en pieces et arracher une balle d'entre les os , se souffrir recoudre , cauteriser et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages , « que des actions egualement bonnes , celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine ». *Non enim hilaritate, nec lasciviâ, nec risu, aut ioco; comite levitatis, sed sæpè etiam tristes firmitate et constantiâ, sunt beati* (1). Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre ne feussent plus avantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par pratiques et menees.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum (2).

Davantage, cela nous doibt consoler, que naturellement « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere » : *si gravis, brevis; si longus, levis* (3). Tu ne la sentiras gueres longtemps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et

(1) Les gens graves et austères ne sont point heureux par la gaité, la lasciveté, les ris et les jeux, compagnes de la débauche; mais ils le sont souvent par la constance et la fermeté. *Cic. de Finib.* l. 2, c. 20.

(2) La vertu est plus douce, lorsqu'elle nous coûte beaucoup. *LUCAN.* l. 9, v. 404.

(3) *Cic. de Finib.* l. 2, c. 29.

l'autre revient à un ; si tu ne la portes , elle t'emportera. *Memineris maximos morte finire ; parvos multa habere intervalla requietis : mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint , feramus ; sin minus , e vita , quum ea non placeat , tanquam e theatro , exeamus* (1). Ce qui nous faict souffrir avecques tant d'impatience la douleur , c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame , de ne nous fonder point assez sur elle , qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a , sauf le plus et le moins , qu'un train et qu'un pli. Elle est variable en toute sorte de formes , et reuge à soy , et à son estat quel qu'il soit , les sentiments du corps et tous aultres accidents : pourtant (a) la fault il estudier et enquerir , et esveiller en elle ses ressorts tout puissants. Il n'y a raison , ny prescription , ny force qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition , donnons luy en un propre à nostre repos et conservation :

(1) Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort ; que les petites ont plusieurs intervalles de repos , et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi , tant qu'elles seront supportables , nous souffrirons patiemment ; si elles ne le sont pas , si la vie nous déplaît , nous en sortirons comme d'un théâtre. *Cic. de Finib. l. 1, c. 15.*

(a) C'est pourquoi chacun doit étudier son âme , sonder ses forces , etc. C.

nous voylà , non couverts seulement de toute offense , mais gratifiez mesme , et flattez , si bon luy semble , des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes , luy servent utilement , comme une loyale matiere à nous mettre à garant (a) et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté , c'est la poincte de nostre esprit : les bestes qui le tiennent soubs boucle , laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs , et par consequent uns , à peu prez , en chasque espece , ainsy qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela , il est à croire que nous en serions mieulx , et que nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur ; et ne peult faillir d'estre iuste , estant egal et commun. Mais , puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies , au moins aidons nous à les plier du costé le plus agréable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté , d'autant qu'il oblige et attache par trop

(a) *A nous protéger et satisfaire. A garant se prend ici dans le même sens que dans cette expression citée par Nicot , je recours vers vous à garant , ad te ut me tueare confugio. C.*

Austérité
de vie du
cardinal
Borromée.

suyvre l'horreur des deserts inhabitables ; qui se sont iectez à l'abiection , vilité et mépris du monde , et s'y sont pleus iusques l'affectation ! Le cardinal Borromée , qui mourut dernièrement à Milan , au milieu de desbauche , à quoy le convioit et sa nobless et ses grandes richesses , et l'air de l'Italie , sa ieunesse , se mainteint en une forme de vie si austere , que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver ; n'avoit pour son coucher que la paille ; et les heures qu'il luy restoient des occupations de sa charge , les passoit estudiant continuellement , planant sur ses genouils , ayant un peu d'eau et du pain à costé de son livre , qui estoit toute provision de ses repas , et tout le temps qu'il y employoit. I'en sçais qui à leur escient ont tiré et proufit et advancement , du cocuage de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Accidents
funestes que
certaines
personnes
supportent
sans peine.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens , il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gents les ont pris en haine mortelle , pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables , et les ont reiectez pour cause de leur prix : autant en opina des yeux celui qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques autres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se

demoniennes ; mais aux souisses , parmy nos gents de pied , quel changement y trouvez vous ? sinon que trottant aprez leurs maris vous leur veoyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes , ramassees d'entre nous , vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre , et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobent tous les iours leurs enfans en la generation comme en la conception , cette belle et noble femme de Sabinus , patricien romain , pour l'interest d'aultruy , supporta seule , sans secours et sans voix et gémissement , l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacédemone ayant desrobé un regnard (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice) , et l'ayant mis sous sa cappe , endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre , que de se decouvrir. Et un aultre , donnant de l'encens à un sacrifice , se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche , pour ne troubler le mystere : et s'en est veu un grand nombre , pour le seul essay de vertu , suyvant leur institution , qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero les a veus se battre à troupes , de poings , de pieds et de dents , iusques à s'evanouir ; avant que d'advouer estre vaincus.

Exempl
remarqua-
ble sur cel
d'une dan
romaine.

Constant
des enfan
lacédémo-
niens ,

despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing , qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enioinct , au delà de toute aultre nécessité , la nécessité de ne faillir au terme que i'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere et aulcunement piperesse.

Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si ie deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. l'excepte les payemens où il fault venir à marchander et compter ; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que ie haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amendement. Et si empruntois avecques desavantage : car n'ayant point le cœur de requerir *en presence*, i'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui

des maux qu'on luy faisoit ; de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des tourments redoublent les uns sur les autres, luy donnerent gainé ? Mais c'estoit un philosophe. Quoy ! un gladiateur de Cesar endura, tousiours riant, qu'on luy sondast et destaillast ses playes : *Quis mediocris gladiator ingemuit ? quis vultum mutavit unquam ? Quis non modò stetit, verum etiam decubuit, turpiter ? Quis, cum decubisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit* (1) ? Meslons y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fait escorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beauté ?

Vellere queis cura est albos à stirpe capillos,
Et faciem, demptâ pelle, referre novam (2).

(1) Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il ou gémì ou changé de visage ? Quel art, dans leur chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public ! Renversés enfin aux pieds de leur adversaire, s'il leur présente le glaive, tournent-ils la tête ? CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16.

(2) Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher

l'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches (a) sur les costez, iusques à la chair vive? ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy (b) en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Pologne, et en l'endroit de luy mesme. Mais oultre ce que ie sçais en avoir esté imité en France par aucuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la

leurs cheveux gris, et de s'écortcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. TIBULL. l. 1, eleg. 8, v. 45.

(a) C'est-à-dire, des *éclisses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendoient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers. C.

(b) Henri III.

marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres (a), il se treuve tous les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus affaire; car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre saint Guide, il y a eu force gents qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons, par tesmoing tresdigne de foy (b), que le roy saint Louys porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; et que tous les vendredis il se faisoit battre les espauls, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubz un habit de religieux, par penitence. Foulques,

(a) Monnaie turque, qui vaut à peu près un sou.
E. J.

(b) Le sire de Joinville, dans ses Mémoires, t. 1,
p. 54, 55. C.

comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores tous les iours au vendredi saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os ? cela ay ie veu souvent, et sans enchantement : et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil. Je disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué (a) la divine iustice ; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyee en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel ; ie n'ensuys pas ces humeurs monstrueuses, mais i'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'ac-

(a) C'est-à-dire, *désappointé*, comme on parloit autrefois, ou *éludé*, comme on parle présentement. C.

cident qui touche plus au vif les hommes. Je veois assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir: *ex quo intelligitur non in naturâ, sed in opinione, esse ægritudinem* (1). L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez? Terez, le pere de Sitalcez (a), souloit dire que « Quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son palefrenier ». Caton, consul, pour s'asseurer d'aucunes villes en Espagne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent; *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* (2). Combien en sçavons nous qui ont fuy la doulceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour

(1) De là on peut comprendre que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. *Cic. Tusc. quæst.* l. 3, c. 28.

(a) Roi de Thrace, dont il est parlé dans *DIONORE DE SICILE*, l. 12, c. 15. C.

(2) Peuple féroce, qui ne croyoit pas qu'on pût vivre sans combattre. *TIT, LIV.* l. 34, c. 17.

Austérité
de vie du
cardinal
Borromée.

suyvre l'horreur des deserts inhabitables ; et qui se sont iectez à l'abiection , vilité et mespris du monde , et s'y sont pleus iusques à l'affectation ! Le cardinal Borromee , qui mourut dernièrement à Milan , au milieu de la desbauche , à quoy le convioit et sa noblesse , et ses grandes richesses , et l'air de l'Italie , et sa ieunesse , se maintient en une forme de vie si austere , que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver ; n'avoit pour son coucher que la paille ; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge , il les passoit estudiant continuellement , planté sur ses genouils , ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre , qui estoit toute la provision de ses repas , et tout le temps qu'il y employoit. I'en sçais qui à leur escient ont tiré et proufit et advancement , du cocuage , de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Accidents
funestes que
certaines
personnes
supportent
sans peine.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens , il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gents les ont prins en haine mortelle , pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables , et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celui qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques aultres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie

point , il respond « qu'il n'aime point à laisser lignee de soy ».

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez , mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur, en elles , non ce qu'elles apportent , mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert ; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamaïs courir à fauls fret : l'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté, à la vertu , et la douleur, à la devotion , et l'aspreté , à la medecine ; tel pour arriver à la pauvreté iecta ses escus en cette mesme mer que tant d'aultres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict que « L'estre riche n'est pas soulagement , mais changement , d'affaires ». De vray, ce n'est pas la disette , c'est plustost l'abondance , qui produit l'avarice. Je veulx dire mon experience autour de ce subiect.

Avarice
ce qui
produit.

L'ay vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees , ie le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma

despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing , qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enioinct , au delà de toute aultre necessité , la necessité de ne faillir au terme que i'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere et aulcunement piperesse.

Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si ie deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. l'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter ; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que ie haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amendement. Et si empruntois avecques desadvantage : car n'ayant point le cœur de requérir en presence, i'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui

preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduite de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La plupart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude: et ne s'advisent pas, Premièrement, quela plupart du monde vit ainsi: combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar: et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes,

Tot per impotentia freta (1).

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodement, attendants tous les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault pour leur disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy: car, oultre ce que le sort a de quoy ouvrir cent bresches

(1) Sur tant de mers orageuses. CATULL. epigr. 4, v. 18.

à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur (1),

et envoyer cul sur poincte (a) toutes nos defenses et levees, ie treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'adventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre, que de la recepte; *faber est suæ quisque fortunæ* (2) : et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre : *In divitiis inopes, quod genus*

(1) L'évêque Godeau a traduit ainsi ce vers :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte. Ex Mimis Publii Syri*.

(a) Renverser, bouleverser toutes nos defenses et levées. On trouve dans le dictionnaire de Cotgrave, *cul sur pointe, cul sur tête*, deux expressions synonymes rendues par cette expression angloise, *topsy-turvy*, laquelle répond exactement à notre sens dessus dessous. C.

(2) Chacun est l'artisan de sa fortune. SALL. in *primâ orat. ad Cæs. de ordin. Rep.* §. 1.

egestatis gravissimum est (1). Les plus grands princes et plus riches sont , par pauvreté et disette , poussez ordinairement à l'extreme nécessité ; car en est il de plus extreme , que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects ?

Ma seconde forme , c'a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins , j'en feis bientôt des reserves notables , selon ma condition : n'estimant pas que ce feust avoir , sinon autant qu'on possède oultre sa despense ordinaire ; ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte , pour claire qu'elle soit. Car , quoy ! disois ie , si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations , i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir , par cette superflue reserve , à tous inconveniens : et sçavois encores respondre , à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny , Que si ce n'estoit à tous , c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude : i'en faisois un secret ; et moy , qui ose tant dire de moy , ne parlois de mon argent qu'en mensonge , comme fônt les aultres qui s'appauvrissent riches , s'enrichissent pauvres , et dispensent leur conscience de jamais tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Allois ie en voyage ? il ne me sem-

(1) L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. *SENEC. epist. 74.*

bloit estre iamais suffisamment pourveu ; plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage duquel, comme d'autres que ie cognois ie ne m'asseurois iamais assez si ie ne l'avois devant mes yeulx. Laissois ie ma boiste chez moy : combien de souspeçons et penchements espineux, et, qui pis est, incommunicables ! j'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir. Si ie n'en faisois d'autre tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en pouvoit pas moins ; car, comme disoit Bion, « Autant se fasche le chevelu comme le chauve qu'on lui arrache le poil » : et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus de vostre service ; vous n'oseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez ; il fault que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant j'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contraincte et moins envy (a), que lors ne faisois bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit q

(a) C'est-à-dire, et moins à contre cœur. C.

Guillaume , comte de Salsberi , à messire Iehan de Nesle : d'une pareille subtilité de conscience à cette aultre (a), il vouloit bien assommer , mais non pas blecer , et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un en mes jours estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre , le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

CHAPITRE XLII.

De l'inequalité qui est entre nous.

PLUTARQUE dict, en quelque lieu, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Extrême
différence
d'homme à
homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la vérité, ie treuve si loing d'Epa-minondas , comme ie l'imagine , jusques à tel que ie cognois , ie dis capable de sens commun , que i'encherirois volontiers sur Plutarque ; et dirois , qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste ;

Hem ! vir viro quid præstat (1) !

(a) C'est-à-dire, par une subtilité de conscience pareille à cette aultre dont je viens de parler, cet évêque vouloit bien assommer, etc. Voyez Mazarin, et les Mémoires de J. du Tillet. C.

(1) Ah ! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme ! *TERENT. Eunuch. act. 2, sc. 3, v. 1.*

mise , tantost à un serviteur choisi , tantost à un aultre , qu'il a coulé un long espace d'années autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre ; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard , ie ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui aye réglé à si iuste mesure son besoiing , que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement , et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suyt , plus convenables , plus tranquilles , et selon son cœur !

Le qui rend
un homme
aise , ou in-
ligent.

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun ; et non plus la richesse que la gloire , que la santé , n'ont qu'autant de beauté , et de plaisir , que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal , selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid , mais qui le croid de soy , est content ; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame , plus puissante qu'elle , tourne et applique comme il luy plaist ; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent *saveur* et couleur de l'interne constitution :

comme les accoustrements nous eschauffent , non de leur chaleur , mais de la nostre , laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir ; qui en abrieroit un corps froid , il en tireroit mesme service pour la froideur , ainsi se conserve la neige et la glace. Certes , tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment ; à un yvrongne , l'abstinence du vin ; la frugalité est supplice au luxurieux ; et l'exercice , gehenne à un homme délicat et oysif : ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes ; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes , il fault une ame de mesme ; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose , mais comment on la veoid.

Or sus , pourquoy , de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur , n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous ? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy , que chascun n'en applique il à soy une , le plus selon son humeur ? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal , au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager.

Opinio est quædam effœminata ac levis , nec in dolore magis , quàm eadem in voluptate : quâ , quàm liquescimus fluimusque mollitiâ ,

Opinion de la douleur ; sur quoi fondée.

apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes (1). Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques: « S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité, il n'est aulcune nécessité »: « Nul n'est mal longtemps, qu'à sa faulte ». Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie; qui ne veult ny resister ny fuyr: que luy feroit on?

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer sa gloire.

Vanité de
l'amour de
la gloire.

DE toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse:

(1) Par la douleur comme par le plaisir, nos âmes sont amollies: elles se liquéfient, si j'ose ainsi parler; et nous devenons efféminés à un tel point, qu'il ne faut qu'une piqûre d'abeille pour nous arracher des cris. Tout consiste donc à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

La fama, ch' invaghisce a un dolce suono
 Gli superbi mortali, e par si bella;
 E un' eco, un sogno, anzi d' un sogno un' ombra
 Ch' ad ogni vento si delegua e sgombra (1);

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes (a) se desfacent plus tard et plus envy (b) de cette cy que de nulle aultre ; c'est la plus revesche et opiniastre ; *quia etiam benè proficientes animos tentare non cessat* (2). Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité ; mais elle a ses racines si vives en nous , que ie ne sçais si jamais aucun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer , elle produict contre vostre discours une inclination si intestine , que vous avez

(1) La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels et paroît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, on plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. Tasso, *Gerus.* c. 14, st. 63.

(a) *Etiam sapientibus, cupido gloriæ novissima exuitur*, dit Tacite, *Hist.* l. 4, c. 6. Je doute que Montaigne ait eu en vue ce passage ; car il est si beau, que s'il l'eût eu dans l'esprit, je crois qu'il n'auroit pu s'empêcher de le citer. C.

(b) *Difficilement, à contre cœur.* C.

(2) Parce qu'elles ne cesse de tenter ceux mêmes qui ont fait des progrès dans la vertu. D. August. *de Civit. Dei*, l. 5, c. 14.

paulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Sparte, à celui qui lui disoit que la chose publique demouroit sur ses pieds, pour autant qu'il savoit bien commander : « C'est plustost, dict il, parce que le peuple sçait bien obéir ».

Conduite
d'un évêque
qui se trou-
va à la ba-
taille de
Bouvines.

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe Auguste en la bataille de Bouvines (a), participoit bien fort courageusement à l'effect ; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là ; et les donnoit, au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgossiller (b) ou prendre prisonniers, lui en resignant toute l'exécution : et le fait ainsi de

semblent seuls avoir décidé la victoire. TIT. LIV. l. 27, c. 45.

(a) Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

(b) *A égorger*, ou pour leur couper le gosier. E. J.

Guillaume , comte de Salsberi , à messire Iehan de Nesle : d'une pareille subtilité de conscience à cette aultre (a), il vouloit bien assommer , mais non pas blecer , et pourtant ne combattoit què de masse. Quelqu'un en mes jours estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre , le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

CHAPITRE XLII.

De l'inegalité qui est entre nous.

PLUTARQUE dict, en quelque lieu, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Extrême différence d'homme homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la vérité, ie treuve si loing d'Epa-minondas , comme ie l'imagine , jusques à tel que ie cognois , ie dis capable de sens commun , que i'encherirois volontiers sur Plutarque ; et dirois , qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste ;

Hem ! vir viro quid præstat (1) !

(a) C'est-à-dire, par une subtilité de conscience pareille à cette autre dont je viens de parler, cet évêque vouloit bien assommer, etc. Voyez MÉZERAU, et les Mémoires de J. du Tillet. C.

(1) Ah ! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme ! TERENT. *Eunuch.* act. 2 , sc. 3 , v. 1.

chers de sa garde l'en deschargeront ils quand la frayeur de la mort le transira, s'assurera il par l'assistance des gentils hommes de sa chambre? quand il sera en ia lousie et caprice, nos bonnettades (a) le remettront elles? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les tranches d'une verte cholique.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
lactaris, quàm si plebeia in veste cubandum est (1)

Alexandre
et Antigonus
se moquent de
leurs flatteurs.

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Jupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dictes vous dict il ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celui que Homere faict escouler de la playe des dieux ». Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire « Celui, dict il, qui vuide ma chaize percee sçait bien qu'il n'en est rien ». C'est un homme pour tous potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

(a) *Nos salutations à coups de bonnet.* E. J.

(1) La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapisseries à grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. LUCRET. l. 2, v. 34.

les iambes , les yeulx et le pied , qui sont les membres les plus utiles ,

Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
 Inspiciunt; ne, si facies (ut sæpè) decora
 Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem
 Quòd pulchræ clunes, breve quòd caput, ardua cer-
 vix (1):

pourquoy estimant un homme , l'estimez vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes , et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez , non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain (a), si vous l'avez despouillée. Il le fault iuger par luy mesme , non par ses atours : et , comme dict tresplaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins ». La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et

(1) Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. HOR. sat. 2, l. 1, v. 86.

(a) Le quatrain, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnoie qui valoit un liard. E. J.

En quoi
les rois de
Thrace se
distinguaient de
leur peuple.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple, d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit *Mercur* ; et luy, desdaignoit (a) les leurs, *Mars*, *Bacchus*, *Diane* : ce ne sont pourtant que peintures qui ne font aucune dissemblance essentielle. Car, comme les ioueurs de comédie, vous les voyez sur l'eschaffaud faire une mine de duc et d'empereur ; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et veneris sudorem exercita potat (1) :

Les rois voyez le derriere le rideau ; ce n'est rien

nière, etc. Ici, Montaigne a un peu négligé la construction, aussi-bien qu'en plusieurs autres endroits. C.

(a) Hérodote dit bien (l. 5, p. 331) que les rois de Thrace adoroient *Mercur* sur tout autre dieu ; qu'ils ne juroient que par lui seul, et se disoient descendants de lui : mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars*, *Bacchus* et *Diane*, les seuls dieux de leurs sujets. C.

(1) Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or d'énormes émeraudes ; parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans les exercices les plus lascifs. LUCRET. l. 4, v. 1119.

qu'un homme commun , et , à l'adventure , plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsum est ; istius bracteata felicitas est* (1) ; la couardise , l'irresolution , l'ambition , le despit et l'envie , l'agitent comme un aultre ;

sujets au
mêmes pa
sions et au
mêmes ac
cidents q
les autre
hommes.

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes (2) :

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge
au milieu de ses armées.

Reverâque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges, rerumque potentes,
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro (3).

La fiebvre , la migraine et la goutte l'espar-
guent elles non plus que nous ? Quand la
vieillesse luy sera sur les espaulles , les ar-

(1) Le bonheur de celui-ci est en lui-même ; l'autre n'a qu'un bonheur extérieur et superficiel. SENECA. epist. 115.

(2) Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. HOR. od. 16, l. 2, v. 9.

(3) Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne fuient point effrayés par le fracas des armes ; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. LUCRET. l. 2, v. 46.

la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet (1).

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouissent ceulx qui ne les veoyent pas souvent et qui ont désiré de les veoir; mais à qui en fait ordinaire, le goust en devient fade et malplaisant: ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouït à cœur saoul: qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sauroit prendre plaisir à boire: les farces des bateleurs nous resiouissent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquesfois travestir et demestre à la façon de vivre basse et populaire,

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem (2).

(1) L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 25.

(2) Le changement plaît aux grands. Une table propre sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. HOR. *od.* 29, l. 3, v. 13.

Puellæ

Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat (1):

quoy pour cela si c'est une ame grossiere et
 stupide? La volupté mesme et le bonheur ne
 s'apperçoivent point sans vigueur et sans es-
 prit.

En quel
 sens la for-
 tune est un
 bien.

Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet:
 Qui uti scit, ei bona; illi qui non utitur rectè, mala (2).

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont,
 encores, fault il avoir le sentiment propre
 à les savourer. C'est le iouïr, non le posséder,
 qui nous rend heureux.

Non dõmus et fundus, non æris acervus et auri,
 Ægroto domini deduxit corpore febres,
 Non animo curas. Valeat possessor oportet,
 Qui comportatis rebus benè cogitat uti:
 Qui cupit aut metuit, iuvat illum sic domus aut res,
 Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram (3).

(1) Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout
 les roses naissent sous ses pas. *PERS. sat. 2, v. 38.*

(2) Ces choses sont tout ce que leur possesseur
 les fait être; ce sont des biens pour qui sait en user,
 des maux pour qui en fait un mauvais usage. *TE-
 RENT. Heautont. act. 1, sc. 3, v. 21.*

(3) Cette maison superbe, ces terres immenses,
 ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les
 soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède,
 il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quicon-
 que est tourmenté de crainte ou de désir, toutes
 ces richesses sont comme des fomentations pour
 un goutteux, comme des tableaux pour des yeux
 qui ne peuvent souffrir la lumière. *HOR. epist 2,
 l. 1, v. 47.*

paroissent plus que ne faict ailleurs une bafre. Voylà pourquoy les poëtes feignent amours de Iupiter conduictes sous aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent , il n'en a qu'une seule , ce me semble , où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Rois prisonniers dans les limites de leurs pays.

Mais revenons à Hieron : il recite aussy comme bien il sent d'incommoditez en sa royauté pour ne pouvoir aller et voyager en liberté estant comme prisonnier dans les limites de son pays ; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. Il est vray, à veoir les nostres tous seuls à table assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus , i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit , que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys ; leurs maistres les laissent paistre leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est il jamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité , à la vie d'un homme d'entendement , d'avoir une vingtaine de contre-roulleurs à sa chaize percee ; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes ou qui a prins Casal ou deffendu Siene , lui soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien expérimenté. Les avantages principesques (a) sont quasi avantages ima-

Condition des gentils-hommes en

(a) *Des princes.* E. J.

Il n'est rien si empeschant , si desgousté , que l'abondance. Quel appetit ne se rebuterait à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand seigneur en son serrail ? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept mille faulconniers ? Et oultre cela , ie crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouissance des plaisirs plus doux ; ils sont trop esclairez et trop en butte : et ie ne sçais comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte ; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adioustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit Tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent , à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme (a). Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenance et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger ; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises , et qu'un seing et une verrue au front

Pourquoy les grand doivent avoir plus de soin de cacher leur fautes, que les petits.

(a) *Plusque exemplo, quàm peccato, nocent. Cic. de Leg. l. 3, c. 14.*

paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduictes sous aultre visage que le sien ; et de tant de pratiques amoureuses qu'ils luy attribuent , il n'en est qu'une seule , ce me semble , où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Rois pri-
onniers
dans les
limites de
leurs pays.

Mais revenons à Hieron : il recite aussy combien il sent d'incommoditez en sa royauté , pour ne pouvoir aller et voyager en liberté , estant comme prisonnier dans les limites de son pays ; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray , à veoir les nostres tous seuls à table , assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus , i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit , que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys ; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité , à la vie d'un homme d'entendement , d'avoir une vingtaine de contre-roolleurs à sa chaize percee ; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes , ou qui a prins Casal ou deffendu Siene , luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages *principesques* (a) sont quasi avantages ima-

Condition
s gentils-
mes en

(a) *Des princes.* E. J.

ginaires ; chasque degré de fortune a quelque image de principauté ; Cæsar appelle roytelets (a) tous les seigneurs ayants iustice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos roys. Et voyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets ; et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez ; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui s'y conviennent et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise.

France, du
temps de
Montaigne.

(a) Il n'y a rien de tel dans César, au sujet des Gaulois. Je crois que Montaigne a confondu ici (comme il l'a fait en un autre endroit) ce qu'on lit touchant les Germains : *In pace, nullus est communis magistratus ; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt.* DE BELL. GALL. VI, 23. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac. C.

prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer extérieurement, nous et nos degrez (ce que l'estime à la vérité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante ayseement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia à l'opinion d'un chascun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens: et quoiqu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpoincts crasseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance: nous irons tous aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France.

Lois que Zaleucus a corrigé le luxe.

De pareille invention corrigea Zaleucus les mœurs corrompues des Locriens. Ses ordon-

mitié qui soit entre luy et moy ; car il ne sçauroit coudre amitié où il y a si peu de action et de correspondance : ma haulteur a mis hors du commerce des hommes ; il y rop de disparité et de disproportion. Ils me yvent par contenance et par coustume , ou , istost que moy, ma fortune, pour en ac- sistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et it , ce n'est que fard , leur liberté estant dee de toutes parts par la grande puissance e i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de y, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'em- reur de faire bonne iustice : « Le m'enor- illirois volontiers , dict il , de ces louan- , si elles venoient de personnes qui osas- it accuser ou meslouer mes actions con- ires , quand elles y seroient ». Toutes les yyes commoditez qu'ont les princes leur it communes avecques les hommes de yenne fortune: c'est à faire aux dieux de mon- des chevaux aislez, et se paistred'ambrosie : is eulx ils n'ont point d'aulture sommeil d'aulture appetit que le nostre ; leur acier st pas de meilleure trempe que celui de oy nous nous armons ; leur couronne ne couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian , qui en portoit une si reverece et fortunee, la resigna , pour se retirer au Pourquoi Dioclétien renonça à l'empire. isir d'une vie privée ; et quelque temps rez, la necessité des affaires publicques re- rant qu'il reveinst en prendre la charge ,

il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela , si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez ».

Le gouver-
nement le
plus heu-
reux.

A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants esgales, la precedence se mesurerait à la vertu ; et le rebut au vice.

Valne am-
bition de
Pyrrhus.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse ? » « Pour me faire maistre de l'Italie », respondit il soubdain. « Et puis, suyvit Cyneas, cela faict ? » « Je passeray, dict l'autre, en Gaule et en Espagne ». « Et aprez ? » « Je m'en iray subiuguer l'Afrique ; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray et vivray content et à mon ayse ». « Pour dieu ! sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat ? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux ? »

Nimirum, quia non benè norat quæ esset habendi
Finis, et omninò quoad crescat vera voluptas (1).

(1) C'est qu'il ne connoissoit pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs, c'est qu'il ignoroit jus-

des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

CHAPITRE XLIV.

Du dormir.

LA raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et, ores que (a) le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest (b) de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, ie crois que le poulx luy battroit plus fort, allant à l'assault qu'allant disner : voire il est neces-
saire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, j'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprises et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourir pas seulement leur sommeil. Alexan-

Sommeil
profond de
grands per-
sonnages
dans leur
plus impor-
tantes af-
faires.

(a) Quoique le sage ne doive pas permettre aux, etc. C.

(b) Sans manquer à son devoir, leur permettre aussi, etc. C.

prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, nous et nos degrez (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merueille comme la

Quand les habits de soie commencerent à être méprisés en France.

coustume en ces choses indifferentes planté aysement et soubdain le pied de son auctorité.

A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia à l'opinion d'un chacun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens: et quoiqu'un chacun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpoincts crasseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance: nous irons tous aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gens, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

Lois que Zaleucus y corrige le luxe.

De pareille invention corrigea Zaleucus les mœurs corrompues des Locriens. Ses ordon

parer au faict d'Alexandre , en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus , voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee , lors de l'esmotion de Catilina ; auquel decret Caton seul resistoit , et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain , en la place , qu'il falloit venir à l'exécution , où Metellus , outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius , se debvoit trouver accompagné de force esclaves estrangers et escrimieurs à oultrance , et Caton , fortifié de sa seule constance ; de sorte que ses parents , ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy , et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer , ny boire , ny manger , pour le dangier qu'ils luy voyoient préparé ; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy , au contraire , reconfortoit tout le monde ; et , aprez avoir souppé comme de coustume , s'en alla coucher , et dormir de fort profond sommeil iusques au matin , que l'un de ses compaignons au tribunal le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme , par le reste de sa vie , nous peult faire iuger , en toute seureté , que cecy luy partoît d'une ame si

Tranquillité de Caton à la veille d'une émotion publique.

effeminees ; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons , et nos mains en les saluant , cerimonie deue aultresfois aux seuls princes ; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé , tout esbraillé et destaché , comme s'il venoit de la garderobbe ; et que , contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume , nous nous tenons decouverts bien loing autour d'eulx , en quelque lieu qu'ils soyent ; et , comme autour d'eulx , autour de cent aultres , tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys ; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles , mais pourtant de mauvais prognostique ; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Nouveaux
qui sont
unestes à
à jeunesse.

Platon, en ses loix , n'estime pesteau monde plus dommageable à sa cité , que de laisser prendre liberté à la ieunesse de changer , en accoustrements , en gestes , en danses , en exercices et en chansons , d'une forme à une aultre ; remuant son iugement tantost en cette assiette , tantost en cette là ; courant aprez les nouvelletez , honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent , et toutes anciennes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses , sauf simplement *aux mauvaises* , la mutation est à craindre ; la *mutation des saisons* , des vents , des vivres ,

sans dormir. Chez Herodote (a), il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy anneés. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suite.

CHAPITRE XLV.

De la bataille de Dreux.

IL y eut tout plein de rares accidents en nostre bataille de Dreux (b) : mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le connestable chef de l'armée, avecques l'artillerie; et qu'il valloit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'avantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chas-

Les accidents les plus particuliers de la bataille de Dreux.

Victoire, but principal d'un capitaine et de chaque soldat.

(a) L. 4. — Hérodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. C.

(b) Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gaguée par la conduite et la valeur du duc de Guise. C.

dre le Grand, le iour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se meit si fort à dormir qu'on l'oyoit souffler, de la chambre voisine ; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se r'enfonçant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'assura de leur *partement* (a). Encores avons nous de quoy le com-

L'empereur Othon dort un peu avant que de se tuer ; ce qu'il eut de commun avec Caton.

(a) *Départ. C.*

parer au faict d'Alexandre , en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus , voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee , lors de l'esmotion de Catilina ; auquel decret Caton seul resistoit , et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain , en la place , qu'il falloit venir à l'execution , où Metellus , outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius , se debvoit trouver accompagné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance , et Caton , fortifié de sa seule constance ; de sorte que ses parents , ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire , ny manger, pour le dangier qu'ils luy voyoient preparé ; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde ; et , aprez avoir souppé comme de coustume , s'en alla coucher , et dormir de fort profond sommeil iusques au matin , que l'un de ses compaignons au tribunal le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme , par le reste de sa vie , nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoist d'une ame si

loing esleevee au dessus de tels accidents , qu'il n'en daignoit entrer en cervelle , non plus que d'accidents ordinaires.

Sommeil
profond
Auguste à
l'heure d'une
bataille.

En la bataille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile , sur le point d'aller au combat , il se trouva pressé d'un si profond sommeil , qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la bataille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats , iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais

Le jeune
Marius s'en-
dort durant
sa dernière
journée
contre Syl-
la.

quant au ieune Marius , qui fait encores pis car le iour de sa dernière iournee contre Sylla aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la bataille , il se coucha de sous un arbre à l'ombre pour se reposer , s'endormit si serré qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuitte de ses gents , n'ayant rien veu du combat ; ils disent que ce fut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos , les medecins aviseront si le dormir est si necessaire , que ne vie en despende : car nous trouvons bien que fait mourir le roy Perseus de Macedoine *sonnier à Rome* , luy empeschant le sommeil *mais Pline en allegue qui ont vescu long'*

sans dormir. Chez Herodote (*a*), il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suite.

CHAPITRE XLV.

De la bataille de Dreux.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre bataille de Dreux (*b*) : mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le connestable chef de l'armee, avecques l'artillerie; et qu'il valloit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'avantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chas-

Les accidents les plus particuliers de la bataille de Dreux.

Victoire, but principal d'un capitaine et de chaque soldat.

(*a*) L. 4. — Hérodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. C.

(*b*) Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise. C.

hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et, par une musique poissante, severe et spondaïque, enchantà tout doucement leur ardeur, et l'endormit. Item, dira pas (a) la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeissance, de paix, et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiël, Malachie, beaucoup mieulx sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoît qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot, et Michel. Item, ie sçais bon gré à Jacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement;

Noms fiers
et magnifi-
ques de l'an-
cienne no-
blesse.

Amyot loué
de ce qu'il
n'a pas
francisé les
noms latins
dans son
l'utarque.

(a) C'est-à-dire, la posterité ne dira-t-elle pas, etc. C.

pour montrer sa prouesse , d'une merveilleuse ardeur de courage choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et blecé , et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens ; puis , quand ils feurent passez , prenant garde qu'ils marchoiert en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les fait suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuite à val de route ; ains se retirerent le petit pas , montrants tousiours les dents , iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI.

Des Noms.

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait , tout s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme , sous la consideration des noms , ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent , ie ne sçais comment , en mauvaise part : et à nous Iehan , Guillaume , Benoist (a). Noms p en mauv. se part. Noms l

(a) *Guillaume* , dit le Dictionnaire de Trévoux , se disoit autrefois par mépris des gens dont on ne faisoit pas grand cas. E. J.

talement affectés dans les généalogies de quelques princes.

Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Noblesse distribuée dans un festin en différentes tables, suivant la ressemblance des noms.

Item, c'est une chose legiere, mais toutes-fois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passetemps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms ; en la premiere troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Mets servis alphabétiquement.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des aultres.

Il est bon d'avoir un nom aisé à prononcer.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation : mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse p

noncer et retenir ; car les roys et les grands nous en cognoissent plus aysement , et oublient plus mal volontiers ; et de ceulx mesmes qui nous servent , nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquelz les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne ; et à une fille de la royne , il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race , parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfans.

Item , on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers , print origine de ce qu'un ieune homme desbauché , logé en cet endroit , ayant recouvré une garse , et luy ayant d'arrivee demandé son nom , qui estoit Marie , se sentit si vivvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur , que non seulement il la chassa soubdain , mais en amenda tout le reste de sa vie : et qu'en consideration de ce miracle , il feut basty , en la place où estoit la maison de ce ieune homme , une chapelle au nom de nostre Dame , et depuis l'église que nous y voyons. Cette correction voyelle et auriculaire , devotieuse , tira droict à l'ame : cette aultre suivante , de mesme genre , *s'insinua* par les sens corporels ; Pythagoras , *estant en* compagnie de ieunes

La fon-
tion de l'
tre - Dan
la-Grand
Poitiers
son origi



Noms fiers
et magnifi-
ques de l'an-
cienne no-
blesse.

Amyot loué
de ce qu'il
n'a pas
francisé les
noms latins
dans son
Plutarque.

hommes, lesquels il sentit complotter, es-
chauffez de la feste, d'aller violer une maison
pudique, commanda à la menestriere de chan-
ger de ton; et, par une musique poissante,
severe et spondaïque, enchantait tout douce-
ment leur ardeur, et l'endormit. Item, dira
pas (a) la posterité que nostre reformation
d'aujourd'huy ayt esté delicate et exacte, de
n'avoir pas seulement combattu les erreurs et
les vices, et rempli le monde de devotion,
d'humilité, d'obeissance, de paix, et de toute
espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à
combattre ces anciens noms de nos baptêmes,
Charles, Louys, François, pour peupler le
monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie,
beaucoup mieulx sentants de la foy? Un gen-
tilhomme, mien voisin, estimant les com-
moditez du vieux temps au prix du nostre,
n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et
magnificence des noms de la noblesse de ce
temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Age-
silan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se
sensoit qu'ils avoient esté bien aultres gents
que Pierre, Guillot, et Michel. Item, ie sçais
bon gré à Jacques Amyot d'avoir laissé, dans
le cours d'une oraison françoise, les noms
latins tous entiers, sans les bigarrer et chan-
ger pour leur donner une cadence françoise.
Cela sembloit un peu rude au commencement;

(a) C'est-à-dire, la posterité ne dira-t-elle pas
etc. C.

mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. l'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin (a) nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont ; car en faisant de Vaudemont, *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber (b) à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honoré, ne peut honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme ; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'autres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque gran-

Usage établi en France, de se nommer du nom de sa terre ; en quoi blâmable.

Les familles les plus obscures sont plus aisément faistées.

(a) Comme auroit dû faire le président de Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité. C.

(b) Pour leur donner un air, une tournure. E. J.

deur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines (a) à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes ? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonné grace par un de mes amis ? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre ; lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique, et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon ; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par

(a) *Plus susceptibles de falsification.* C.

Dieu ! de ce de quoy nos peres se sont contentez , et de ce que nous sommes ; nous sommes assez , si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons par là fortune et condition de nos ayeuls , et oston ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer ».

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Le porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme , armee de gueules , mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulièrement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion. Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez , et , pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se bouleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant avecques si grand' peine ? c'est , en somme , Pierre ou Guillaume qui la porte , prend en garde , et à qui elle touche. Ola courageuse faculté que l'esperance , qui , en un subiect mortel , et en un moment , va usurpant l'infinité , l'immensité , l'éternité , et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer , autant qu'elle veult ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ! Et ce Pierre

Armoiri
incertaine

du Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin (a) ? Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien, que Σ (b) mit Υ en procez ; car

Non levia ant ludicra petuntur

Præmia (1) :

il y va de bon ; il est question, laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Noms et
surnoms di-
versement
changés.

Nicolas Denisot (c) n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la con-texture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poésie et peinture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le

(a) Ménage a remarqué qu'on nommoit le célèbre du Guesclin de quatorze façons différentes : du Guéclin, du Gayaquin, du Guesquin, Guesquinius, Guesclinius, Guesquinas, etc.

(b) L'S grecque. Montaigne fait ici allusion à une dispute des lettres grecques qui est dans Lucien. E. J.

(1) Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. *Énéid.* l. 12, v. 764.

(c) Né au Mans l'an 1515. Voyez LACROIX DU MAINE et DU VERDIER. C.

sens du sien ; et , en ayant privé Lenis , qui estoit le surnom de son pere , a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celui qu'il a emprunté des faits de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler , à sa veue , tant de navigations et charges par mer et par terre , au capitaine Poulin et au baron de la Garde ? Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il , en toutes les races , de personnes de mesme nom et surnom ? et en diverses races , siecles et païs , combien ? L'histoire a cogneu trois Socrates , cinq Platons , huict Aristotes , sept Xenophons , vingt Demetrius , vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand ? Mais , aprez tout , quels moyens , quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespasé , ou à cet aultre homme qui eut la teste trenchee en Aegypte , et qui ioignent à eulx cette voix glorifiée et ces traicts de plume ainsin honnorent , à fin qu'ils s'en advantagent ?

Noms communs à plusieurs personnes.

In cinerem et manes credis curare sepultos ? (1).

Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes , Epa-

(1) Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis ? *Énéid.* l. A , r. 34.

minondas, de ce glorieux vers qui court tant
de siècles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum (1);

et Africanus, de cet aultre,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,

Nemo est qui factis me æquiparare queat (2).

Les survivants se chatouillent de la douceur
de ces voix, et, par icelles sollicitiez de ia-
lousie et desir, transmettent inconsiderée-
ment par fantasie aux trespassez cettuy leur
propre ressentiment; et, d'une pipeuse espe-
rance, se donnent à croire d'en estre capa-
bles à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

Ad hæc se

Romanus Grainsque et Barbarus induperator

Erexit; causas discriminis atque laboris

Inde habuit: tanto maior famæ sitis est, quàm

Virtutis! (3)

(1) Mes conseils ont renversé Lacédémone et sa
gloire. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

(2) De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.

Cic. Tusc. quæst. l. 5, c. 17.

(3) Voilà l'espérance qui enflamma les généraux
grecs et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille
travaux, affronter mille dangers: tant il est vrai
que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu!
Juv. sat. 10, v. 137.

CHAPITRE XLVII.

De l'incertitude de nostre iugement.

C'EST bien, ce que dict ce vers,

E' πείων δὲ πολὺς νεμὸς ἔνθα καὶ ἔνθα (1).

S'il fait
poursuivre
à outrance
un ennemi
vaincu : ra-
sons pour
et contre.

« Il y a prou de loy (a) de parler, par tout, et pour, et contre. »

Pour exemple :

Vince Hannibal, et non seppes usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura (2).

Qui voudra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernièrement poursuyvi nostre poincte à Moncontour; ou qui voudra accuser le roy d'Espagne (b) de n'avoir sceu se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint Quentin; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement

(1) *Iliade*, l. 20, v. 249.

(a) C'est-à-dire, *il y a beaucoup de liberté de parler, ou, on peut parler à son aise*. E. J.

(2) Annibal vainquit les Romains; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, 3^e partie des *Sonnets*.

(b) Philippe II, qui battit les François près de Saint-Quentin, en 1556, le 10^e d'août, fête de S. Laurent. C.

de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassée toute comble, il n'en peult saisir davantage ; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus ? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre tous rompus et effroyez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror? (1)

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où César eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre : et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour. Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise ; Que c'est abuser des faveurs

(1) Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur ? LUCAN. l. 7, v. 734.

de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite ; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune ; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir ? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marsez, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient iecter sur eux comme bestes furieuses, ne feurent pas d'avis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillée de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguin de pareil inconvenient à Serisoles.

Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité : *gravis-simi sunt morsus irritatæ necessitatis* (1).

Vincitur haud gratis ingulo qui provocat hostem (2).

Voilà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gagner la iournée

(1) C'est ce que Montaigne vient de dire en françois. *Decl. Porcii Latronis, Fragmenta Sallust.*

(2) *Celui qui défie la mort, ne la reçoit guère sans la donner.* *Lucan. l. 4, v. 275.*

contre les Mantineens , de n'aller affront
mille Argiens qui estoient eschappez entie
de la desconfiture ; ains les laisser couler
liberté , pour ne venir à essayer la vertu pi
quee et despitce par le malheur. Clodomir
roy d'Aquitaine , aprez sa victoire , poursui
vant Gondemar , roy de Bourgoigne , vainc
et fuyant , le força de tourner teste ; ma
son opiniastreté luy osta le fruit de sa vi
toire , car il y mourut.

Si les sol-
dats doi-
vent être
richement
armés.

Pareillement , qui auroit à choisir , ou
tenir ses soldats richement et sumptueu
sément armez , ou armez seulement pour la n
cessité , il se presenteroit en faveur du pr
mier party , duquel estoit Sertorius , Phil
pœmen , Brutus , Cæsar et aultres , que c'e
tousiours un aiguillon d'honneur et de gloi
au soldat de se veoir paré , et une occasion
se rendre plus obstiné au combat , ayant
sauver ses armes comme ses biens et he
tages ; raison , dict Xenophon , pourquoy l
Asiatiques menoiert en leurs guerres , fer
mes , concubines , avecques leurs ioyaux
richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aus
de l'autre part , qu'on doibt plustost oster
soldat le soing de se conserver , que de le l
accroistre ; qu'il craindra , par ce moyen
doublement à se hazarder : ioinct que c'e
augmenter à l'ennemy l'envie de la victoi
*par ces riches despouilles ; et a lon remarq
que d'aultres fois cela encouragea merveille
usement les Romains à l'encontre des S*

nites. Antiochus , montrant à Hannibal l'armée qu'il préparoit contre eulx , pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage , et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette armee ? » « S'ils s'en contenteront ? » respondit il : vrayement , ouy ; pour avarcs qu'ils soyent ». Lycurgus deffendoit aux siens , non seulement la sumptuosité en leur equipage , mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant , disoit il , que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy , nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver , desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches , et non sans apparence de raison ; car ce n'est pas faire peu , de leur oster toute esperance de grace et de composition , en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé , et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius ; car , ayant affaire à Othon , plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre , et amollis par les delices de la ville , il les agassa tant enfin par ses paroles piquantes , leur reprochant leur pusillanimité , et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome , qu'il leur remeit par ce *noyen le cœur au ventre* , ce que nuls exhortations n'avoient sceu faire , et les attira luy

Il faut permettre aux soldats de braver et d'insulter l'ennemi.

portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'ha-leine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce (a) qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté (b) de toutes commoditez ; Les rivières, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte ; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez ; Qu'ayant tant de villes et de barrières pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loi au combat, selon son opportunité et avantage ; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, nul moyen de refreschir ou d'es-

(a) *Quoi qu'il en soit, François I^{er} se déterminâ à rappeler.* Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe est tire presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François I^{er}, tel qu'on le trouve dans les Mémoires de GUILLAUME DU BEL-LAY, l. 6, fol. 258. C.

(b) *C'est-à-dire, abondance. — Planté et plenté, de plénité, qui vient de plenitas, abondance. C.*

il sauva bien sans doute sa vie , mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre , Cæsar , Lucullus , aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches , de couleur reluisante et particuliere : Agis , Agesilaus , et ce grand Gilippus , au rebours , alloient à la guerre obscurément couverts et sans atour imperial.

A la bataille de Pharsale , entre autres reproches qu'on donne à Pompeius (a) , c'est d'avoir arrêté son armée pied coy , attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (ie desro
 » beray icy les mots mesmes de Plutarque (b) ,
 » qui valent mieulx que les miens) affoiblit la
 » violence , que le courir donne aux premiers
 » coups ; et quand et quand oste l'eslancement
 » des combattants les uns contre les autres ,
 » qui a accoustumé de les remplir d'impe-
 » tuosité et de fureur , plus qu'autre chose ,
 » quand ils viennent à s'entrechocquer de
 » roideur , leur augmentant le courage par le
 » cry et la course ; et rend la chaleur des sol-
 » dats , en maniere de dire , refroidie et
 » figee ». Voylà ce qu'il dict pour ce roolle.
 Mais , si Cæsar eust perdu , qui n'eust peu
 aussi bien dire , Qu'au contraire , la plus forte

Dans une
bataille , s'
il faut atten-
dre l'enne-
mi , ou l'a-
ller atta-
quer.

(a) C'est César qui blâme lui-même Pompée d'en avoir usé ainsi. *De Bello civili* , l. 9, c. 17. C.

(b) C'est-à-dire , de son traducteur Amyot , dans la *Vie de Pompée* , c. 19. C.

Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
Maius, et in proprias ducat mortalia leges (1).

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant ; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard ».

CHAPITRE XLVIII.

Des Destriers.

Chevaux
destriers :
pourquoi
ainsi nom-
més.

ME voicy devenu grammairien, moi qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif, con-iunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios* (a), qui se menotent à dextre, ou à relais, pour

(1) Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes. Toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles.
MANIL. l. 4, v. 95.

(a) D'attelage ou de main. *Funales* (de *funis*, corde), qu'on tient avec des cordes. E. J.

les prendre tous frais au besoing : et de là vient que nous appellons *Destriers* les chevaux de service : et nos romans disent ordinairement, *Adestrer*, pour *Accompagner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire tous armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpè pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus !* (1) Il se treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis ; ioinct que

Chevaux à
changer au
milieu de la
course.

(1) A l'exemple de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient contume de mener deux chevaux ; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle étoit leur agilité et la docilité de leurs chevaux ! TITE-LIVE, l. 23, c. 29.

portes , qui auront recueilly leurs capitaine et soldats tremblants encores et hors d'ha leine , il est dangereux sur la chaulde qu'elle ne se iectent à quelque mauvais party : si es ce (a) qu'il choisit de rappeler les force qu'il avoit delà les monts , et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer , au contraire Qu'estant chez luy et entre ses amis , il n pouvoit faillir d'avoir planté (b) de toute commoditez ; Les rivieres , les passages , à sa devotion , luy conduiroient et vivres et deniers en touté seureté , et sans besoing d'escorte ; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez , qu'ils auroient le dangier plus prez ; Qu'ayant tant de villes et de barriere pour sa seureté , ce seroit à luy de donner le combat , selon son opportunité et advantage ; Et , s'il luy plaisoit de temporiser , qu'il l'abry et à son ayse il pourroit veoir mourir son ennemy , et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire , où il n'auroit devant ny derriere luy , ny à costé , rien qui ne luy feist guerre , nul moyen de refreschir ou d'es

(a) *Quoi qu'il en soit , François I^{er} se déterminâ à rappeler.* Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François I^{er}, tel qu'on le trouve dans les Mémoires de GUILLAUME DU BEL LAY, l. 6, fol. 258. C.

(b) *C'est-à-dire, abondance.* — Planté et pleuré de plénité, qui vient de plenitas, abondance. C.

largir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui le sceust deffendre d'embusches et surprises; et, s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'autre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conquête d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire: mais Agathocles, roi de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Exemples
qui établis-
sent sur ce-
la le pour et
le contre.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenemens et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veut pas renger et assubiectionner à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

Et malè consultis pretium est; prudentia fallax:
Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes;
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.

bliques et privez , marchander , parlementer , s'entretenir , et se promener ; et que la plus notable difference des libres et des serfs , parmy eulx , c'est que les uns vont à cheval , les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples , en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar) , des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre , quand ils se trouvoient pressez de l'occasion , pour oster aux soldats toute esperance de fuyte , et pour l'avantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *Quo , haud dubiè , superat Romanus* (1) , dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conquête , c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant voyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri , iumenta produci , obsides dari iubet* (2). Le grand seigneur ne permet aujourd'huy , ny à chrestien , ny à iuif , d'avoir cheval à soy , soubz son empire.

Quand les gens de cheval doivent mettre pied à terre , dans un combat.

Les Romains ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux.

Combats à cheval : quels en étoient les inconvénients.

Nos ancestres , et notamment du temps de la guerre des Anglois , ez combats solennels et iournées assignees , se mettoient , la plupart du temps , touts à pied , pour ne se fier

(1) Où , sans aucun doute , les Romains excellent. L. 9 , c. 22.

(2) Il commande qu'on livre armes , chevaux , otages. *De Bello Gallico* , l. 7 , c. 11.

à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthès, en Xenophon, vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence ; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche ; s'il a faulte de bouche ou d'esperon , c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceux qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis (1):
leurs batailles se voyoient bien mieulx contestees ; ce ne sont à cette heure que routes ,
primus clamor atque impetus rem decernit (2) :
et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peult ; comme ie conseilerois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole ,

(1) Personne ne songeoit à fuir ; les vainqueurs, les vaincus avançoient, combattoient, frapportoient, mouroient ensemble. *Énéid.* l. 10, v. 756.

(2) Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. *TIT. LIV.* l. 25, c. 41.

Chevaux
des Mame-
lucks fort
adroits.

César et
Pompée,
bons hom-

vous ne les desprenez pas à vostre poste , quand ils se sont une fois harpez , et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius , general de l'armée de Perse , combattant contre Onesilus , roy de Salamine , de personne à personne , d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole ; car il feut cause de sa mort , le coustillier (a) d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules , comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent , qu'en la bataille de Fornuove , le cheval du roy Charles le deschargea , à ruades et pennades , des ennemis qui le pressoient , et qu'il estoit perdu sans cela ; ce feut un grand coup de hazard , s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde ; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemi , sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds , selon la voix ou signe qu'on leur faict ; et pareillement à relever , de la bouche , les lances et dards emmy la place , et les offrir au maistre , selon qu'il le commande. On dict de Cæsar , et aussi du grand Pompeius , que parmy leurs aultres ex-

(a) On nommoit *coustilliers* , dit Fauchet , les valets qui portoient la *coustille* , et se tenoient près de l'homme d'armes. *Coustille* étoit une épée , ou long poignard. BOREL , dans son *Trésor de Recherches gauloises* , etc. C.

cellentes qualitez , ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cæsar , qu'en sa jeunesse , monté à dos sur un cheval , et sans bride , il luy faisoit prendre carriere , les mains tournees derriere le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage , et d'Alexandre , deux miracles en l'art militaire , vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait , du cheval d'Alexandre , Bucephal , qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau ; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre , ne peut estre dressé que par luy mesme , feut honoré aprez sa mort , et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un aultre qui avoit les pieds de devant comme un homme , ayant l'ongle coupee en forme de doigts , lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar , qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus.

mes de cheval.

Du cheval d'Alexandre.

Du cheval de Cæsar.

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle le me treuve le mieulx , et sain et malade. Platon la recommande pour la santé ; aussi dict Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques , puisque nous y sommes.

Aller à cheval , exercice très-salutaire.

On lit en Xenophon la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval non seulement la guerre , mais aussi tous leurs affaires pu-

Les Parthes presque toujours à cheval.

bliques et privez , marchander , parlementer , s'entretenir , et se promener ; et que la plus notable difference des libres et des serfs , parmy eulx , c'est que les uns vont à cheval , les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples , en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar) , des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre , quand ils se trouvoient pressez de l'occasion , pour oster aux soldats toute esperance de fuyte , et pour l'avantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *Quo , haud dubiè , superat Romanus* (1) , dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conquête , c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant voyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri , iumenta produci , obsides dari iubet* (2). Le grand seigneur ne permet aujourd'huy , ny à chrestien , ny à iuif , d'avoir cheval à soy , soubz son empire.

Quand les gens de cheval doivent mettre pied à terre , dans un combat.

Les Romains ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux.

Combats à cheval : quels en étoient les inconvénients.

Nos ancestres , et notamment du temps de la guerre des Anglois , ez combats solennels et iournées assignees , se mettoient , la plupart du temps , tous à pied , pour ne se fier

(1) Où , sans aucun doute , les Romains excellent. *L. 9 , c. 22.*

(2) Il commande qu'on livre armes , chevaux , otages. *De Bello Gallico* , l. 7 , c. 11.

ceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engiens (a) que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer de gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette, qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs, que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir » : ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de Suede (b) : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il, ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et, selon leur coustume, il n'est rien

(a) La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à ce prince. C.

(b) Lisez de *Suève* ou de *Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gentem*. La *Suède* étoit inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savoit fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. C.

en laquelle il y a plusieurs pieces , la pouldre , la pierre , le rouet , desquelles la moindre qui vienne à faillir , vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduit ,

Et , quò ferre velint , permittere vulnera ventis :

Ensis habet vires ; et gens quæcumque virorum est
Bella gerit gladiis (1).

Phalarica,
arme de jet
des anciens
Italiens :
son usage.

Mais quant à cette arme là , i'en parleray plus amplement , où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et , sauf l'estonnement des oreilles , à quoy desormais chascun est apprivoisé , ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect , et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient , de iect et à feu , estoit plus effroyable : ils nommoient *Phalarica* une certaine espee de iaveline , armee par le bout d'un fer de trois pieds , à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé ; et se lançoit tantost de la main en la campagne , tantost à tout des engiens , pour deffendre les lieux assiegez : la hampe , revestue d'estoupe empoixee et huilee , s'enflammoit de sa course ; et , s'attachant au corps ou au bouclier , ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il semble que pour

(1) Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat ; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. LUCAN. l. 8, v. 384.

foys. *Le Courtisan* (a) dict qu'avant son temps, c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours à mesure qu'ils sont les plus avancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient facheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la nécessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient :

Chevaux
farouches
des Assy-
riens.

Le sang et
l'urine des
chevaux,
dont on
s'est abreu-
vé dans un
cas de né-
cessité.

Venit et epoto Sarmata pastus equo (1).

Ceux de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

(a) C'est un livre composé en italien par Balthasar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*. C.

(1) On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MART. *Spectacul. Lib. epigr.* 3, v. 4.

des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cœpit* (1).

Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes ; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... Ubi latior quàm altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quùm aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tùm, in rabiem et pudorem tam parvæ peremptis pestis versi, prosternunt corpora humi* (2) : peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrèrent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands arcs et forts, et de sagettes (a) si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et per-

(1) Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara de l'ennemi. TIT. LIV. l. 38, c. 5.

(2) La largeur des plaies ne les effraie pas ; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors honteux, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre avec une rage convulsive. TIT. LIV. l. 38, c. 21.

(a) De flèches. C.

ceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins (a) que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer de gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette, qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs, que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir » : ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de Suede (b) : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il, ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et, selon leur coustume, il n'est rien

(a) La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à ce prince. C.

(b) Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gentem*. La Suède étoit inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savoit fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. C.

si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles ; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que , fort peu en nombre , ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs ». Ce que l'ay admiré aultrefois , de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baquette , la bride avallee sur ses aureilles , estoit ordinaire aux Massiliens , qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Les Massiliens , peuple d'Afrique , se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virgâ (1).

Et Numidæ infræni cingunt (2).

*Equi sine frænis ; deformis ipse cursus ,
rigidâ cervice , et extento capite curren-
tium* (3).

Mules et mulets , monture déshonorable et honorable en différents pays.

Le roy Alphonse , celui qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe , leur donna , entre aultres regles , de ne monter ny mule ny mulet , sur peine d'un marc d'argent d'amende , comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara , desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celui que i'en

(1) Les Massiliens montent des chevaux nus , et les font obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes et de mors. LUCAN. l. 4 , v. 682.

(2) Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. VIRG. *Énéid.* l. 4 , v. 41.

(3) Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable , l'encolure roide , et la tête tendue en avant. TIT. LIV. l. 35 , c. 11.

foys. *Le Courtisan* (a) dict qu'avant son temps, c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours à mesure qu'ils sont les plus avancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient facheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamaïs en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient :

Chevaux
farouches
des Assy-
riens.

Le sang et
l'urine des
chevaux,
dont on
s'est abreu-
vé dans un
cas de né-
cessité.

Venit et epoto Sarmata pastus equo (1).

Ceux de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

(a) C'est un livre composé en italien par Balthazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*. C.

(1) On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MARR. *Spectacul. Lib. epigr.* 3, v. 4.

Comment
se nourris-
sent les ar-
mées tur-
ques.

Chevaux
autant esti-
més des A-
méricains
que des Es-
pagnols.

Pour vérifier combien les armées turques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent, qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salée mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent. Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce feussent ou dieux, ou animaux en noblesse au dessus de leur nature : aucuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour langage de composition et de trefve. Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant ; le second, d'aller en coche traîné à quatre chevaux ; le tiers, de monter un chameau ; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines (a), estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Ruti-

(a) *Petits bâts.* E. J.

lianus (a), contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils débridassent leurs chevaux, et brochassent (b) à toute force des esperons ; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immititis ; quod sæpè romanos equites cum laude fecisse suâ memoriæ proditum est. Detractisque frænis, bis ultrò citròque cum magnâ strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt* (1).

Le duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoit vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur

Laict de jument, délices des Tartares.

(a) Ou plutôt *Rullianus*. TIT. LIV. l. 7, c. 30. C.

(b) *Piquassent*. E. J.

(1) Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il ; c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine. A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. TIT. LIV. l. 40, c. 40.

Chevaux
éventrés,
pour se ga-
rantir du
froid.

est en delices) ; et si , en beuvant , quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie , l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee , feut accablee d'un si horrible ravage de neiges , que , pour s'en mettre à couvert et sauver du froid , plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouïr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour, où il feut rompu par Tamburlan (a) , se sauvoit belle erre (b) sur une iument arabesque , s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau ; ce qui la rendit si flacque (c) et refroidie , qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi (d) par ceulx qui le poursuyvoient : on dict bien qu'on les lasche , les laissant pisser ; mais le boire , i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee. Cræsus , passant le long de la ville de Sardis , y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents , desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit ; qui feut un mauvais prodige à ses affaires , dict Hérodote. Nous appellons un cheval-entier , qui a crin et aureille ; et (e) ne passent

(a) En 1401.

(b) *En grande hâte.* C.

(c) On *flasque* , comme on a mis dans quelques éditions. C.

(d) *Atteint , attrapé.* C.

(e) *Que les autres chevaux ne surpassent pas, etc.*
E. J.

les aultres à la montre : les Lacedemoniens ,
ayants desfaict les Atheniens en la Sicile , re-
tournants de la victoire en pompe en la ville
de Syracuse , entre aultres bravades , feirent
tondre les chevaux vaincus , et les menerent
ainsin en triumphe. Alexandre combattit une
nation , Dahas (a) : ils alloient deux à deux
armez à cheval à la guerre ; mais , en la mes-
lee, l'un descendoit à terre , et combattoient
ores (b) à pied , ores à cheval , l'un aprez l'aul-
tre.

Chevaux
tondus ,
pour être
menés en
triomphe.

Je n'estime point qu'en suffisance et en
grace à cheval , nulle nation nous emporte.
Bon homme de cheval , à l'usage de nostre
parler , semble plus regarder au courage qu'à
l'adresse. Le plus sçavant , le plus seur , le
mieulx advenant à mener un cheval à raison ,
que i'aye cogneu , feut , à mon gré , monsieur
de Carnavalet , qui en servoit nostre roy Henry
second. J'ay veu homme donner carrière à deux
pieds sur sa selle , demonter sa selle , et au
retour la relever , reaccommoder , et s'y ras-
seoir , fuyant tousiours à bride avallee ; ayant
passé par dessus un bonnet , y tirer par der-
riere de bons coups de son arc ; amasser ce
qu'il vouloit , se iectant d'un pied à terre ,
tenant l'aultre en l'estrier ; et aultres parèilles
singeries , de quoy il vivoit. On a veu de mon

Adresse
surprenan-
te d'un
homme
monté à
cheval.

Autres

(a) Les Dahæ : Montaigne a mis ce nom à l'ac-
cusatif. E. J.

(b) Tantôt à pied , tantôt à cheval. E. J.

qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouir tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Coutumes
anciennes.
Combattre
à l'épée et
à la cape,
ancien usage
des Ro-
mains.

Je veulx icy entasser aucunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme. Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar, *sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt* (1); et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle s'ils refusent de nous respondre. Aux

Les anciens
prenoient
les bains
tous les
jours avant
le repas.

bains, que les anciens prenoient tous les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient du commencement que les bras et les iambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nuds d'eau mixtionnee et parfumeë, de maniere qu'ils employoient, pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver

(1) Ils s'enveloppent la main gauche de leurs sayes lorsqu'ils tirent l'épée. CÆSAR. *Comment. de Bello civili*; l. 1, c. 75.

d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pincer tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Se parfumoient tout le corps, et se faisoient pincer tout le poil.

Quòd pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis (1),
quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela :

Psilotro nitet, aut acidâ latet oblita cretâ (2).

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelas. Ils mangeoient couchez sur des lits, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps ;

Mangeoient couchez sur des lits.

Inde toro pater *Æneas* sic orsus ab alto (3).

Et dict on du ieune Caton, que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honorer et caresser. Et entre les

Comment ils témoignent

(1) Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL. l. 2, epigr. 62, v. 1.

(2) Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. MARTIAL. l. 6, epigr. 93, v. 9.

(3) Alors, du lit élevé où il étoit placé, *Énée* parla ainsi. *Énéid.* l. 2, v. 2.

leurs res-
pects aux
grands.

amis, ils s'entrebaisoient, en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis (1) :

A quel usage ils met-
toient l'é-
ponge.

et touchoient aux genouils pour requérir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires : celui à qui il s'adressoit l'ayant rudement repoulsé, « Comment, dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'autre ? » Ils mangeoient, comme nous, le fruit à l'issue de la table. Ils se torchoient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles), avecques une esponge ; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscène en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celui qu'on menoit, pour estre présenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires ; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze (a) de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

At tibi nil faciam ; sed lotâ mentula lanâ (2).

(1) Je te baiserois, en te félicitant dans les termes les plus touchants. Ovm. de Ponto, l. 4, eleg.^o 9, v. 13.

(a) C'est-à-dire, le *cazzo*, comme l'appellent les Italiens. E. J.

(2) Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. MARTIAL. l. 11, epigr. 58, v. 11.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy cuves pour y apprester à pisser aux passants :

Avoyent des cuves dans les carrefours pour uriner.

Pusi sæpè lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem (1).

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour rafraîchir le vin ; et en y avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvant pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoyent leurs eschansons et trenchants ; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les foyers (a) qui se portoient sur la table ; et avoyent des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

Usoyent de neige pour rafraîchir leur vin.

Avoyent des cuisines portatives.

Has vobis epulas habete, lautî :
Nos offendimur ambulante cœnâ (2).

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaux au dessous d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choi-

Poissons dans les sales basses des anciens.

(1) Les petits enfans endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRET. l. 4, v. 1020.

(a) Les réchauds. E. J.

(2) Riches voluptueux, gardez pour vous vos somptueux repas ; je n'aime pas un souper ambulante. MARTIAL. l. 7, epigr. 48, v. 4.

spondam regis Nicomedis (1). Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ociùs
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lymphâ? (2)

Et ces champisses (a) contenance de nos laquais y estoient aussi ;

O lane, à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis appula tantum (3).

Les dames argiennes et romaines portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devoient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

(1) La ruelle du roi Nicomède. *SUETON. in Jul. Cæsare*, §. 49.

(2) Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ces vins de Falerne, en y mêlant l'eau de cette fontaine qui coule auprès de nous. *HOR. od. 11, l. 2, v. 18.*

(a) *Malines. C.*

(3) O Janus ! on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages ! *PERSÉ, sat. 1, v. 58.*

CHAPITRE L.

De Democritus et Heraclitus.

Le jugement est un util à tous subiects , et se mesle partout : à cette cause , aux Essais que i'en foys icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point , à cela (a) mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy (b) de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement

Le jugement se mêle partout.

(a) Pour cela même. E. J.

(b) Des effets dont le jugement se glorifie le plus. Il y a dans l'édition de 1588, voire de ceux de quoy il se vante le plus. C.

L'âme se
découvre
dans tous
ses mouve-
ments.

bons, et ne desseigne *a* i jamais de les traicter entiers : car ie ne veois le tout de rien ; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'à chasque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer iusqu'à l'os : i'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse ; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance. Tout mouvement nous decouvre : cette mesme ame de Cæsar qui se faict veoir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable. Entre les fonctions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'acheve pas de la cognoistre ; et à l'aventure, la remarque lon mieulx où

(a) *Et n'ai jamais dessein.* E. J.

Elle va son pas simple. Les vents des passions
 la prennent plus en ses haultes assiettes :
 ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque
 matiere , et s'y exerce entiere ; et n'en traicte
 iamais plus d'une à la fois , et la traicte , non
 selon elle , mais selon soy. Les choses , à part
 elles , ont peuestre leurs poids , mesures et
 conditions ; mais au dedans , en nous , elle les
 leur taille comme elle l'entend. La mort est
 effroyable à Cicero , desirable à Caton , indif-
 ferente à Socrates. La santé , la conscience ,
 l'auctorité , la science , la richesse , la beauté ,
 et leurs contraires , se despouillent à l'entree ,
 et receoivent , de l'ame , nouvelle vesture et
 de la teincture qu'il luy plaist ; brune , claire ,
 verte , obscure , aigre , doulce , profonde ,
 superficielle , et qu'il plaist à chascune d'elles :
 car elles n'ont pas verifié en commun leurs
 styles , regles et formes ; chascune est royne
 en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse
 des externes qualitez des choses ; c'est à nous
 à nous en rendre compte. Nostre bien et nos-
 tre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos of-
 frandes et nos vœux ; non pas à la fortune :
 elle ne peult rien sur nos mœurs ; au rebours ,
 elles l'entraignent à leur suite , et la moulent
 à leur forme. Pourquoi ne iugeray ie d'Alexan-
 dre à table , devisant et beuvant d'autant ; ou
 s'il manioit des eschecs ? Quelle chorde de son
 esprit ne touche et n'employe ce niais et
 puerile ieu ? ie le hais et fuis de ce qu'il n'est
 pas assez ieu , et qu'il nous esbat trop sérieux

Elle de
 aux ch
 telle f
 ou cœu
 qu'il l
 plaist.

ment, ayant honte d'y fournir l'attention qu'il suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble-
amusement ridicule, si tous ses nerfs ne baissent: combien amplement elle donne loysir à chacun, en cela de se cognoistre et iudger droictement de soy. Je ne me veois et retiens plus universellement en nulle autre posture que celle que quelle passion ne nous y exerce? la cholerie, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la precellerie est rare, et au dessus du commun, messied à l'homme d'honneur en chose frivole. Ce que l'on dis en cet exemple se peult dire en tous autres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' aultre (a).

Ce jeu peut nous aider à nous connoître nous-mêmes.

Démocrite et Héraclite: leur hu-

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vai-

(a) *Autant que toute autre parcelle, ou occupation. J'ai trouvé, dans toutes les meilleures éditions, qu'un aultre, mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de qu'un' aultre, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi-bien que dans celles des contemporains de son temps. C.*

et ridicule l'humaine condition , ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant ; Heraclitus , ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre , en portoit le visage continuellement triste , et les yeulx chargez de larmes :

Alter

Ridebat , quoties à limine moverat unum

Protuleratque pedem ; flebat contrarius alter (1).

L'aime mieulx la premiere humeur ; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer , mais parce qu'elle est plus desdaigneuse , et qu'elle nous condamne plus que l'autre ; et il me semble que nous ne pouvons iamaïs estre assez mespriser selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaint : les choses de quoy on se mocque , on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous , comme il y a de vanité ; ny tant de malice , comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal , comme d'ina-
nité ; nous ne sommes pas si miserables , comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes , qui baguenaudoit à part soy , roulant son tonneau , et hochant du nez le grand Alexandre , nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent , estoit bien iuge plus aigre et plus poignant , et par consequent plus iuste à

Diogen
iuge plu
mordant
que Timc

(1) Dès qu'ils avoient mis le pied hors de la maison , l'un rioit , l'autre pleuroit. Juv. sat. 10, v. 28.

mon humeur, que Timon, celui qui feut surnommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravée : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion ; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce ; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire. De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse iuste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine ; conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit, « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy ; d'autant que seul, il est digne pour qui on face » ; et à celle de Theodorus, « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en péril la sagesse pour des fols ». Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

Pourquoi
Statilius re-
fusa d'en-
trer dans la
conspira-
tion contre
César.

CHAPITRE LI.

De la vanité des paroles.

UN rhétoricien du temps passé disoit que son mestier estoit , « De choses petites , les faire paroistre et trouver grandes ». C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte , de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et crois qu'Archidamus , qui en estoit roy , n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides , auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte ou Pericles ou luy : « Cela , feit il , seroit malaysé à verifïer ; car , quand ie l'ay porté par terre en luictant , il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé , et le gaigne ». Ceulx qui masquent et fardent les femmes , font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper , non pas nos yeulx , mais nostre iugement , et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republicques qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé , comme la cretense ou lacedemonienne , elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique , « Science à persuader le peuple » : Socrates , Platon , « Art de trom-
Art de rhétorique, trompeur.
Pire que le fard des femmes.

per, et de flatter ». Et ceux qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfans, pour son inutilité; et les Atheniens, s'appercevant combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceux où le vulgaire, où les ignorants, où tous, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republicues là qui se soient poulevez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps, car L. Volumnus, parlant en publicque en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius: « Ce sont gents nays à la guerre, grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vraiment consulaires: les subtils, eloquents et sçavants, sont bons

pour la ville , Preteurs à faire iustice (a) » , dict il. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat , et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les autres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune , et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doux son de cette harmonie , sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison ; cette facilité , dis ie , ne se treuve pas si ayseement en un seul , et est plus aysé de le garantir , par bonne institution et bon conseil , de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine , ny de Perse , aulcun orateur de renom.

En quel temps l'eloquence a le plus fleuri à Rome.

L'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir , qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Le luy faisois conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule , avecques une gravité et contenance magistrale , comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de theologie : il m'a dechifré une difference d'appetits ; celui qu'on a à ieun , qu'on a aprez le second et tiers service ;

Science de gueule plaisamment tournée en ridicule.

(a) Pour y rendre la justice en qualité de preteurs. C.

les moyens tantost de luy plaire simplement , tantost de l'esveiller et picquer ; la police de ses saulces ; premierement en general , et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects ; les differences des salades selon leur saison , celle qui doit estre reschauffee , celle qui veult estre servie froide , la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela , il est entré sur l'ordre du service , plein de belles et importantes considérations :

Nec minimo sanè discrimine refert

Quo gestu lepores et quo gallina secetur (1) ;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles , et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm:

Illud rectè ; iterùm sic memento : sedulò

Moneo quæ possum pro meâ sapientiâ.

Postremò, tanquam in speculum, in patinas, Demea, Inspicere iubeo, et moneo quid facto usus sit (2).

(1) Car ce n'est pas une chose indifférente, que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv. sat. 5, v. 123.

(2) Cela est trop salé, ceci est brûlé; cela n'est pas d'un goût assez relevé; ceci est fort bien apprêté: souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes foibles lumières. Enfin, monsieur, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle, comme dans

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus *Æmilius* observa au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine. Mais ie ne parle point icy des effects , ie parle des mots.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy ; mais ie ne me puis garder , quand i'oyz nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres , Architraves , Corniches , d'ouvrage Corinthien et Dorique , et semblables de leur iargon , que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon (a) : et , par effect , ie treuve que ce sont les chestives pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonymie , Metaphore , Allegorie , et aultres tels noms de la grammaire , semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin (b) ? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

Le langage
des archi-
tectes.

Celui des
grammai-
riens.

un miroir , et je les avertis de tout ce qui est bon à faire. TERENCE. *Adelph.* act. 3, sc. 4, v. 62.

(a) Qui voudra connoître les merveilles de ce palais , et Apollidon , qui le fit par art de négromance , doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule* , et le chapitre second du quatrième livre. C.

(b) *Fin* , *poli* , *délicat* , de l'italien *pellegrino* , qui signifie la même chose :

Nulla di *pellegrino* , o di Gentile ,

Gli piacque mai.

Il n'eut jamais du goût pour rien de fin ni de délicat. Tasso , *Gierusal. Liberata* , canto IV , stanza 46. C.

arges dé-
nées par
s titres
op écla-
its; et
rnomes il-
itres don-
s mal à
opos à des
prits mé-
scres.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aucun n'a essayé luy envier: et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de poinctes, ingenieuses à la vérité, mais recherchées de loing et fantastiques, et oultre l'éloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veois pas qu'il y ayt rien au dessus des communs auteurs de son siecle: tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

De la parcimonie des Anciens.

ATTILIUS REGULUS, general de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, écrivit à la chose publique qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de scs biens, et lui feit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque. Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suite qu'un officier de la chose publique qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se van-toit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au mar-

Parcimon
de ReguloParcimon
de Caton.

Charges désignées par des titres trop éclatants ; et surnoms illustres données mal à propos à des esprits médiocres.

C'est une piperie voisine à cette cy , d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains , encores qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge , et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi , qui servira , à mon advis , un iour de reproche à nostre siecle , d'employer indignement , à qui bon nous semble , les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin , par un consentement universel qu'aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens , qui se vantent , et avecques raison , d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps , en viennent d'estrener l'Aretin , auquel , sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes , ingenieuses à la vérité , mais recherchées de loing et fantastiques , et oultre l'éloquence enfin , telle qu'elle puisse estre , ie ne veois pas qu'il y ayt rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand , nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

De la parcimonie des Anciens.

ATTILIUS REGULUS, general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publique qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de ses biens, et lui feit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque. Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suite qu'un officier de la chose publique qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se van-
toit de n'avoir iamaïs eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au mar-

Parcimonie
de RegulusParcimonie
de Caton.

ché plus de dix sols pour un iour ; et de ses maisons aux champs , qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors. Scipion *Æmilianus* , aprez deux triumphes et deux consulats , alla en legation avec sept serviteurs seulement : on tient qu'Homere n'en eut iamais qu'un , Platon trois , Zenon , le chef de la secte stoïcque , pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy par iour (a) à *Tiberius Gracchus* , allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'un mot de Cæsar.

L'imper-
fection de
l'homme
énoncée
par l'incon-
science de
ses désirs.

SI nous nous amusions par fois à nous considérer, et le temps que nous mettons à contrerooler aultruy , et à cognoistre les choses qui sont hors de nous , que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes , nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoi-

(a) PLUTARQUE, dans la *Vie de Tiberius Gracchus*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce passage, qui ne fait rien à son sujet : car Plutarque y déclare fort expressément, qu'on ne donna cette petite somme à *Tiberius Gracchus* que pour lui faire despit et honte, comme parle Amyot. C.

gnage d'imperfection , de ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose ; et que , par desir mesme et imagination , il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault ? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dispute , qui a tousiours esté entre les philosophes , pour trouver le souverain bien de l'homme , et qui dure encores , et durera eternellement , sans resolution et sans accord.

*Dum abest quod avemus , id exsuperare videtur
Cætera ; post aliud , cùm contigit illud , avemus ,
Et sitis æqua tenet (1).*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre cognoissance et iouissance , nous sentons qu'il ne nous satisfait pas , et allons beeant aprez les choses advenir et incogneues , d'autant que les presentes ne nous saulent point ; non pas , à mon advis , qu'elles n'ayent assez de quoy nous sauler , mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee :

*Nam cùm vidit hic , ad victum quæ flagitat usus ,
Omnia iam fermè mortalibus esse parata ;
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere , atque bonâ natorum excellere famâ ;
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda ,
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum ,*

(1) Le bien qu'on n'a pas , paroît toujours le bien suprême. En jouit-on , c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRET. l. 3 , v. 1095.

Omniaque, illius vitio, corrumpier intùs

Quæ collata foris et commoda quæque venirent (1).

Nostre appetit est irresolu et incertain ; il ne sçait rien tenir ny rien iouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit par le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar, *communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis, rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur* (2).

(1) Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, impur lui-même, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux. LUCRÈT. l. 6, v. 9.

(2) Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incognees. *De Bello Civil.* l. 2, c. 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses Essais. C.

peau frissonnoit, essayerent à le rassurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il : si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat ». La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement (a) aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux (b) de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente (c). Le desir, et la satieté, remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise, et la sage

Sagesse et ignorance parviennent aux mêmes fins.

(a) Au lieu de *desgoustement*, nous disons à présent *dégoût* ; mais, dans Nicot, on ne trouve que *desgoustement*. C.

(b) C'est-à-dire, *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans COTGRAVE, qui l'écrit *queuse*, et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queuse*, se nomme à présent *gueuse*. C.

(c) Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. ». De Mirabil. *auscultat.* p. 1154, edit. Paris. tom. I. C.

mil , à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merueilleux de la foiblesse de nostre iugement , qu'il recommande les choses par la rareté ou nouuelleté , ou encores par la difficulté , si la bonté et utilité n'y sont iointes.

Plusieurs
exemples
de choses
qui se tien-
nent par
deux extré-
mités.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy , à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme , Sire ; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevée personne de nostre estat , qui est le roy ; et se donne aussi au vulgaire , comme aux marchands , et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité , on les nomme Dames ; les moyennes , Damoiselles ; et Dames encores , celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes , et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux , et les bestes , avoient les sentiments plus aigus que les hommes , qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les

Un même
effet pro-
duit par la
peur , et par
une extrême
ardeur
de courage.

iours de feste. Il est certain que la peur extreme , et l'extreme ardeur de courage , troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant , duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé , apprend que la hardiesse , aussi bien que la peur , engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy ou quelque aultre de pareille nature , à qui la

peau frissonnoit, essayerent à le rassurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il : si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat ». La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement (a) aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux (b) de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente (c). Le desir, et la satieté, remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise, et la sa-

Sagesse
ignoranc
parvien-
nent au
mêmes fi

(a) Au lieu de *desgoustement*, nous disons à présent *dégoût*; mais, dans NICOT, on ne trouve que *desgoustement*. C.

(b) C'est-à-dire, *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans COTGRAVE, qui l'écrit *queuse*, et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queuse*, se nomme à présent *gueuse*. C.

(c) Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. » : *De Mirabil. auscultat.* p. 1154, edit. Paris. tom. I. C.

Poésie
populaire,
comparable
à la plus
parfaite.

Poésie mé-
diocre, in-
supporta-
ble.

Jugement
que Montai-
gne fait de
son propre
ouvrage.

tuns ; ceux cy troublent le monde. Pour-
tant , de ma part , ie me recule tant que ie
puis dans le premier et naturel siege , d'où ie
me suis pour neant essayé de partir. La poésie
populaire et purement naturelle a des naïf-
vetez et graces , par où elle se compare à la
principale beauté de la poésie parfaite , selon
l'art ; comme il se veoid ez villanelles de Gas-
coigne , et aux chansons qu'on nous rapporte
des nations qui n'ont cognoissance d'aucune
science , ny mesme d'escripture : la poésie
mediocre , qui s'arreste entré deux , est des-
daignée , sans honneur et sans prix.

Mais parce que , aprez que le pas a esté ou-
vert à l'esprit , i'ay trouvé , comme il advient
ordinairement , que nous avions prins pour
un exercice malaysé et d'un rare subiect , ce
qui ne l'est aucunement ; et qu'aprez que
nostre invention a esté eschauffée , elle des-
couvre un nombre infiny de pareils exemples ,
ie n'en adiousterauy que cettuy cy : Que si ces
Essais estoient dignes qu'on en iugeast , il en
pourroit advenir , à mon advis , qu'ils ne plai-
roient gueres aux esprits communs et vul-
gaires , ny gueres aux singuliers et excellents ;
ceux là n'y entendoient pas assez ; ceux cy
y entendoient trop : ils pourroient vivoter
en la moyenne region.

CHAPITRE LV.

Des Senteurs.

IL se dict d'aulcuns , comme d'Alexandre le Grand , que leur sueur espandoit une odeur souefve , par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire ; et la meilleure condition qu'ils ayent , c'est d'estre exempts de senteur : la douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict , que d'estre sans aucune odeur qui nous offense , comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute ,

La sueur d'Alexandre répan doit une odeur agréable.

Mulier tùm benè olet , ubi nihil olet (1),

« la plus exquise senteur d'une femme , c'est ne sentir rien ». Et les bonnessenteurs estrangieres , on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent , et d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens , C'est puïr , que sentir bon.

Senteur étrangères à bon droit suspectes.

(1) PLAUTUS, *Mostell.* act. 1, sc. 3, v. 116. Il y a dans PLAUTE, *Ecce tu ! mulier rectè olet , ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité. C.

Rides nos, Coracine, nil olentes :

Malo, quàm benè olere, nil olere (1).

Et ailleurs ,

Posthume, non benè olet, qui benè semper olet (2).

L'aime pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs ; et hais oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre :

Namque sagaciùs unus odoror,

Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,

Quam canis acer ubi lateat sus (3).

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse Barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante : et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille

(1) Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé ; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. MARTIAL. l. 6, epigr. 55, v. 4.

(2) Celui qui sent toujours bon, Posthumus, sent mauvais. MARTIAL. l. 2, epigr. 12, v. 4.

(3) Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnoît la bauge du sanglier. HOR. epod. 12, v. 4.

combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort ; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulièrement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent ; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées. On lit de Socrates, que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal. Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font ; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espan due en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouïr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

L'usage de
l'encens
dans les
églises ; sur
quoi fondé

Drogues
odoriféran-
tes mêlées
avec les
viandes.

Je voudrois bien , pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes ; comme on remarqua singulierement au service du roy de Thunes (a), qui de nostre aage print terre à Naples , pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes , en telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprestre selon leur maniere ; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais , et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain. Le principal soing que i'aye à me loger , c'est de fuyr l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris , alterent la faveur que ie leur porte , par l'aigre senteur, l'une de son marais , l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI.

Des Prieres.

IL propose des fantasies informes et irresolues , comme font ceulx qui publient des questions douteuses à desbattre aux escholes , non

(a) *On Tunis. E. J.*

pour establir la verité , mais pour la chercher ; et les soubmetts au iugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts , mais encores mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation , comme l'approbation , tenant pour absurde et impie , si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment , couché en cette rapsodie contraire aux saintes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique , apostolique et romaine , en laquelle ie meurs , et en laquelle ie suis nay : et pourtant , me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure , qui peult tout sur moy , ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos , comme icy.

Ie ne sçais si ie me trompe ; mais puisque , par une faveur particuliere de la bonté divine , certaine façon de priere nous a esté prescrite et dictee mot à mot par la bouche de Dieu , il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et , si i'en estois creu , à l'entree et à l'issue de nos tables , à nostre lever et coucher , et à toutes actions particulieres auxquelles on a accoustumé de mesler des prieres , ie vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent , sinon seulement , au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres , selon le besoin de nostre instruction ; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on

Patenostre:
priere que
les chré-
tiens de-
vroient
constam-
ment em-
ployer.

devoit donner à celle là ce privilege , que le peuple l'eust continuellement en la bouche ; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault , et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout , et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

Les hommes ne devroient pas invoquer Dieu indifféremment, à toute occasion.

I'avois presentement en la pensee , d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseings et entreprises , et l'appeller à toute sorte de besoning , et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide , sans considerer si l'occasion est iuste ou iniuste ; et de escrier son nom et sa puissance , en quelque estat et action que nous soyons , pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honorer de cette doulce alliance paternelle , il est pourtant autant iuste , comme il est bon et comme il est puissant ; mais il use bien plus souvent de sa iustice , que de son pouvoir , et nous favorise selon la raison d'icelle , non selon nos demandes.

Platon , en ses loix , faict trois sortes d'injurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point ; Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires ; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux , offrandes et sacrifices ». La premiere erreur, selon son advis , ne dura iamais immuable en homme , depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les

deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : Il faut avoir l'âme nette, quand on prie Dieu. pour neant , implorons nous sa force en une mauvaise cause ? Il faut avoir l'ame nette , au moins en ce moment auquel nous le prions , et deschargee de passions vicieuses ; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabil-
ler nostre faulte , nous la redoublons , presentants , à celuy à qui nous avons à demander pardon , une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement , si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation ,

Si, nocturnus adulter,

Tempora santónico velas adopena cucullo (1).

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion , semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise tous les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume , ou , pour mieulx dire , nous lisons ou prononceons nos prieres ; ce

Prier Dieu seulement par coustume ; en quoi blâmable.

(1) Si vous courez la nuit déguisé, et la tête enveloppée d'un capuchon, pour commettre un adultère. Juv. sat. 8, v. 144.

n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite , autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille); et ce pendant toutes les aultres heures du iour les veoir occupees à la haine , l'avarice , l'injustice : aux vices leur heure ; son heure à Dieu , comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses , d'une si pareille teneur , qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration , aux confins mesmes et passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos , nourrissant en mesme giste , d'une société si accordante et si paisible , le crime et le iuge ?

Un homme , de qui la paillardise sans cesse regente la teste , et qui la iuge tresodieuse à la veue divine , que dict il à Dieu quand il luy en parle ? Il se ramene ; mais soubdain il recheoit. Si l'obiet de la divine iustice et sa presence frapportoient , comme il dict , et chasseroient son ame ; pour courte qu'en feust la penitence , la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee , qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais , quoy ! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel ? combien avons nous de mestiers et vacations receues , de quoy l'essence est vicieuse ? et celui qui,

Ce qu'on
doit iuger
des prières
de ceux qui
peccent

se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage ? de quel langage entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine ? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon ; sans satisfaction et sans repentance ? Je tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx cy ; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrariété et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

dans de
mauvaises
habitudes,
dont ils ne
veulent
point se dé-
faire.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces années passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il re-
luisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique ; que c'estoit à feincte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied ! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire ! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie nesçais quelle disparité de fortune presente,

*DID YOU THINK YOU WERE THE
ONLY ONE TO READ THIS OLD BOOK?
MAIS SUIZ BIENVENUE !*

aux esperances et menaces de la vie eternelle !
Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Psalmes
de David :
comment et
par qui doi-
vent être
chantés.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue (a), temeraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le saint Esprit a dicté à David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos oreilles ; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue ; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable ; ce doit estre une action destinee (b) et rassise, à laquelle on doit tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en conte-

(a) *Mélé, confus, profane.* E. J.

(b) *Méditée d'avance, faite à dessein.* E. J.

nance , qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde ; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees , que Dieu y appelle : les meschans , les ignorants , s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter ; c'est une histoire à reverer , craindre , et adorer. Plaisantes gents , qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple , pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient il qu'aux mots , qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript ? Diray ie plus ? pour l'en approcher de ce peu , ils l'en reculent : l'ignorance pure , et remise tout en aultruy , estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine , nourrice de presumption et de temerité. Je crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante , à tant de sortes d'idiomes , a beaucoup plus de dangier que d'utilité.

Les Iuifs , les Mahometans , et quasi tous aultres , ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus ; et en est deffendue l'alteration et changement , non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretagne , il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue ? l'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu (a) à faire et plus solenne. En preschant et parlant , l'in-

(a) *Plus difficile.* E. J.

terpretation est vague, libre, muable, et (a) d'une parcelle; ainsi (b) ce n'est pas de mesme. L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouissons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes: dict (c) aussi que les factions des princes, sur le subiect de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere: que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit

(a) *Et par parcelles.* E. J.

(b) *Ainsi, ce n'est pas une chose à comparer avec une traduction complète des Saintes Ecritures.* E. J.

(c) *Le même historien dit aussi, etc.* E. J.

fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques , et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus , ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prises de parole contre Lapodius , sur un de nos poincts de grande importance , les tansa , iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfans et les femmes , en nos iours , regentent les hommes plus vieux et experimentez s^{ur} les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles , qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines ; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx , et avecques le magistrat , il adioust , « pourveu que ce ne soit en presence des ieunes , et personnes profanes ».

Un evesque (a) a laissé par escript , qu'en

(a) *Osorius* , évêque de Sylves en Algarves , auteur du livre intitulé , *de Rebus gestis Emanuelis Regis Lusitanie*. Mais c'est du sieur Goulart , son traducteur , et non d'Osorius même , que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitants de l'île *Dioscoride* : ce qui est si vrai , qu'on n'en trouve rien du tout dans la première édition des *Essais* , publiée en 1580 , parce que la traduction de Goulart ne parut qu'en 1581. Lorsque Montaigne dit que les habitants de l'île *Dioscoride* sont si chastes , que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie , il a mal pris le sens de Goulart , qui , con-

l'autre bout du monde il y a une isle , que les anciens nommoient Dioscoride , commode en fertilité de toutes sortes d'arbres , fruicts , et salubrité d'air ; de laquelle le peuple est chretien , ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images , grand observateur de ieusnes et de festes , exact payeur de dismes aux presbtres , et si chaste , que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie ; au demourant , si content de sa fortune , qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires , et si simple , que de la religion qu'il observe si soigneusement , il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens si devots idolastres , ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe* , tragedie d'Euripides , portoit ainsin ,

O Jupiter ! car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

Théologie
tient mieux
son rang à
part.

I'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts , de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques , sans mes-

formément au latin d'Osorius , *unam tantum uxorem ducunt* , a dit , *ils n'épousent qu'une femme* : ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie , mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois , le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de *cette île est Zocotora. C.*

lange de theologie. Qui diroit au contraire , ce ne seroit pourtant sans quelque raison , Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part , comme royne et dominatrice ; Qu'elle doibt estre principale partout , point suffragante et subsidiaire ; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples pour la grammaire , rhetorique , logique , plus sortablement d'ailleurs , que d'une si sainte matiere ; comme aussi les arguments des theatres , ieux et spectacles publicques ; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seule , et en leur style , qu'appariees aux discours humains ; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte , que les theologiens escrivent trop humainement , que eette aultre , que les humanistes escrivent trop peu theologalement ; la philosophie , dict saint Chrysostome , est pieça (a) bannie de l'eschole sainte comme servante inutile , et estimee indigne de veoir , seulement en passant de l'entree , le sacraire des saints thresors de la doctrine celeste : Que le dire humain a ses formes plus basses , et ne se doibt servir de la dignité , maiesté , regence , du parler divin. Je luy laisse , pour moy , dire *verbis indisciplinatis* (1) Fortune , Destinee , Accident , Heur , et Malheur , et les Dieux , et aultres phrases , selon sa mode. Je

(a) Depuis long-temps. E. J.

(1) En termes vulgaires et non consacrés. D. AUGUSTIN. *de Civit. Dei*, l. 10, c. 29.

Dic agedum, Staïo : Proh Iuppiter ! ô bone , clam Iuppiter ! at sese non clamet Iuppiter ipse ? (1)

- La royne de Navarre Marguerite (a) rec d'un ieune prince , et , encores qu'elle ne nomme pas , sa grandeur l'a rendu cognosable assez , qu'ayant une assignation amoureuse pour coucher avecques la femme d'un advocat de Paris , et son chemin s'addonna au travers d'une eglise (b) , il ne passoit iam en ce lieu saint , allant ou retournant de son entreprinse , qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à iuger , l'ame pleine de beau pensement , à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela (c) pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'il pourroit verifier que les femmes ne sont que

(1) Dis à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Staïus , pouvez vous faire de telles demandes ! » Et tu crois que Jupiter lui-même n'en dira pas autant que Staïus. *PERS. sat. 2, v. 21.*

(a) Sœur unique de François I^{er}, et femme d'Henri d'Albret, roi de Navarre. C.

(b) Et ne failloit iamais (dit la reine de Navarre) combien qu'à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer, au retour, long-temps en oraison dans l'église. *Journée 3, Nouvelle 25. C.*

(c) Et neantmoins qu'il menast la vie que ie vous en di (ajoute la roïne), si estoit il prince craignant Dieu. *Journée 3, Nouvelle 25, p. 272, édition de 1515. C.*

propres à traicter les matieres de la theologie. Une vraye priere , et une religieuse reconciliation de nous à Dieu , elle ne peult tumber en une ame impure , et soubmise , lors mesme , à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice , il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde , ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro

Concipimus (1).

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

*Haud cuivis promptum est, marmurque humilesque
susurros*

Tollere de templis, et aperto vivere voto (2) :

voilà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publicques et ouïes d'un chascun ; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste , comme celuy là ,

Clarè cùm dixit, Apollo ;

Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna ,

(1) Nous murmurons , à voix base , des prières criminelles. *LUCAN. l. 5, v. 104.*

(2) Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse , et qui puissent prononcer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. *PARS. sat. 2, v. 6.*

aux esperances et menaces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Psaumes
e David :
omment et
ar qui doi-
ent être
hantés.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue (a), temeraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le saint Esprit a dicté à David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaie à nos oreilles ; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue ; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable ; ce doit estre une action destinee (b) et rassise, à laquelle on doit tousiours adiouter cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en conte-

(a) *Mélé, confus, profane.* E. J.

(b) *Méditée d'avance, faite à dessein.* E. J.

ainsi faultiers et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras , et nous receoit en son giron , pour vilains , ords (a) et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores , en recompense , la fault il regarder de bon œil ; encores fault il recevoir ce pardon avecques action de graces ; et au moins , pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante deses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus ,
Non sumptuosâ blandior hostiâ
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente micâ (1).

CHAPITRE LVII.

De l'age.

IL ne puis recevoir la façon de quoy nous établissons la duree de nostre vie. Je veois Age de Cæton, quand il se tua. que les sages l'accourcissent bien fort, au prix

(a) Sales, orduriers. E. J.

(1) Que des mains innocentes touchent l'autel; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant des victimes de grand prix.
HOR. OD. 23, V. 17.

terpretation est vague, libre, muable, et (a) d'une parcelle; ainsi (b) ce n'est pas de mesme. L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient esendus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouissons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes: dict (c) aussi que les factions des princes, sur le subiect de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere: que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit

(a) *Et par parcelles.* E. J.

(b) *Ainsi, ce n'est pas une chose à comparer avec une traduction complète des Saintes Ecritures.* E. J.

(c) *Le même historien dit aussi, etc.* E. J.

extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous , d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas , et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là , c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul , en l'espace de deux ou trois siècles , le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carrière. Par ainsi , mon opinion est de regarder que l'age auquel nous sommes arrivez , c'est un age auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là , c'est signe que nous sommes bien avant ; et puisque nous avons passé les limites accoustumez , qui est la vraie mesure de nostre vie , nous ne devons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous voyons tresbuscher le monde , nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire , comme celle là qui nous maintient , et hors de l'usage commun , ne nous doit gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes , d'avoir cette faulse imagination ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniemment de ses biens , qu'il n'ait vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniemment de sa vie. Auguste retrenchâ cinq ans des anciennes ordonnances romaines , et déclara qu'il suffi-

Les
ont accu-
trop ti-
aux ho-
mes le
niement
leurs al-
rea.

l'autre bout du monde il y a une isle , que les anciens nommoient Dioscoride , commode en fertilité de toutes sortes d'arbres , fruicts , et salubrité d'air ; de laquelle le peuple est chretien , ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images , grand observateur de ieusnes et de festes , exact payeur de dismes aux presbtres , et si chaste , que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie ; au demourant , si content de sa fortune , qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires , et si simple , que de la religion qu'il observe si soigneusement , il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens si devots idolastres , ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe* , tragedie d'Euripides , portoit ainsi ,

O Jupiter ! car de toy rien sinon

Je ne cognois seulement que le nom.

Théologie
ient mieux
son rang à
part.

J'ay veu aussy de mon temps faire plainte d'aulcuns escripts , de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques , sans mes-

formément au latin d'Osorius , *unam tantum uxorem ducunt* , a dit , *ils n'épousent qu'une femme* : ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie , mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois , le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette ile est *Zocotora*. C.

actions humaines qui sont venues à ma connaissance , de quelque sorte qu'elles soyent , ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes , et aux siecles anciens et au nostre , avant l'aage de trente ans , que aprez : ouy , en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal , et de Scipion son grand adversaire ? la belle moitié de leur vie , ils la vescuient de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis , au prix de tous aultres , mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy , ie tiens pour certain que , depuis cet aage , et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté , et plus reculé que avancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps , la science et l'experience croissent avecques la vie ; mais la vivacité , la promptitude , la fermeté , et aultres parties bien plus nostres , plus importantes et essentielles , se fanissent et s'allanguissent.

*Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque* (1).

antost c'est le corps qui se rend le premier la vieillesse ; parfois aussi c'est l'ame : et en

1) Quand l'effort puissant des années a courbé corps , et usé les ressorts d'une machine épuisée , agement chancelle , l'esprit s'obscurcit , la lanbégiaie. LUCRET. l. 3 , v. 452.

ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes ; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre , et d'une obscure montre , d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup , ie me plains des loix , non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne , mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie , et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee , on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance , à l'oysifveté , et à l'apprentissage.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECON D.

CHAPITRE PREMIER.

De l'inconstance de nos actions.

CEUX qui s'exercent à contrerooller les actions humaines , ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communeement de si estrange façon , qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars , tantost fils de Venus : le pape Boniface huictiesme entra , dict on , en sa charge comme un regnard , s'y porta comme un lion , et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron , cette vraie image de cruauté , qui , comme on luy presenta à signer , suyvant le style , la sentence d'un criminel condamné , eust respondu , « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire ! (1) » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant four-

Inconstance des actions humaines.

(1) Vellem nescire literas ! *SENEC. de Clementiâ*, l. 2, c. 1.

nir à soy mesme , que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces ; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur ,

Malum consilium est , quod mutari non potest (1).

Chaque homme a, pour l'ordinaire, un caractère indéterminé.

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie ; mais , veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniastres à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel ; et , suyvant cette image , vont reugeant et interpretant toutes les actions d'un personnage ; et , s'ils ne les peuvent assez tordre , les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé ; car il se treuve en cet homme une variété d'actions si apparente , soubdaine et continuelle , tout le cours de sa vie , qu'il s'est faict lascher entier , et indecis , aux plus hardis iuges. Je crois , des hommes , plus malaysement la constance , que toute aultre chose , et rien plus aysement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement , piece à piece , rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute

(1) C'est un mauvais dessein , que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimis* , apud A. GELL. l. 17, c. 14.

l'antiquité , il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train , qui est le principal but de la sagesse : car , pour la comprendre toute en un mot , dict un ancien , et pour embrasser , en une , toutes les regles de nostre vie , « C'est vouloir , et ne vouloir pas , tousiours mesme chose : ie ne daignerois , dict il , adiouster , pourveu que la volonté soit iuste ; car , si elle n'est iuste , il est impossible qu'elle soit tousiours une ». De vray , i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure ; et par consequent , il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes , dict on , « que le commencement de toute vertu , c'est consultation et deliberation ; et la fin et perfection , constance ». Si , par discours , nous entreprenions certaine voye , nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit , spernit ; repetit quod nuper omisit ;
Æstuat , et vitæ disconvenit ordine toto (1).

Nostre façon ordinaire , c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit , à gauche , à dextre , contre mont , contre bas , selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons , qu'à l'in-

Inconstance de nostre conduite ; sur quoi fondée.

(1) Il quitte ce qu'il vouloit avoir ; il retourne à ce qu'il a quitté ; toujours flottant , il se contredit sans cesse lui-même. Hor. epist. 1, l. 1, v. 98.

stant que nous le voulons ; et change
comme cet animal qui prend la couleur
lieu où on le couche. Ce que nous avons
cette heure proposé, nous le changeons ta
tost ; et tantost encores retournons sur
pas : ce n'est que bransle et inconstance

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum (1).

Nous n'allons pas ; on nous emporte : com
les choses qui flottent, ores doucement, o
avecques violence, selon que l'eau est irri
ou bonasse ;

Nonne videmus

Quid sibi quisque velit nescire, et quærere sempe
Commutare locum, quasi onus deponere possit ? (

chasque iour, nouvelle fantasie ; et se me
vent nos humeurs avecques les mouveme
du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifero lustravit lumine terras (3).

Nous flottons entre divers advis ; nous

(1) Nous nous laissons conduire, comme l'
tomate suit la corde qui le dirige. *HOR.* sat. 7, l.
v. 82.

(2) Ne voyons-nous pas que l'homme cher
toujours, sans savoir ce qu'il désire, et qu'il cha
sans cesse de place ; comme si, par ce mouveme
continuel, il pouvoit se délivrer du fardeau
l'accable ? *Lucret.* l. 3, v. 1070.

(3) Les humeurs des hommes changent, sel
que Jupiter donne à la terre un jour serein
nébuleux. *CIC.* *Fragm. poematum.*

voulons rien librement , rien absolument , rien constamment. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste , nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs , un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres : Empedocles (a) remarquoit cette difformité aux Agrigentins , qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient lendemain (b) à mourir , et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir. Le discours en seroit bien aysé à faire : comme il se veoid du ieune Caton ; qui en a touché une marche , a tout touché ; c'est une harmonie de sons tresaccordants , qui ne se peult desmentir. A nous , au contraire , autant d'actions , autant fault il de iugemens particuliers. Le plus seur , à mon opinion , seroit de les rapporter aux circonstances voisines , sans entrer en plus longue recherche , et sans en conclure aultre consequence. Pendant les desbauches de nostre pauvre estat , on me rap-
 porta qu'une fille , de bien prez de là où i'es-

Fille d'une
 vertu f
 équivoque
 qui se p
 cipite p

(a) DIOGÈNE LAËRTCE , *Vie d'Empédocle* , l. 8 , segm. 83. Élien donne ce mot à Platon , *Var. Hist.* l. 12 , c. 29. C.

(b) C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps , et en Gascogne , on disoit et on écrivoit indifféremment *lendemain* , *landemein* , ou *Pendemain* , au lieu de *le lendemain* , comme on parle aujourd'hui. N.

Eviter d'être violée par un soldat.

tois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, apres s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ay sceu, à la vérité, qu'avant et depuis, elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure ». Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps ; et s'appercevant, apres sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé en encourdy. « Vous mesme, Sire, luy respondit il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie ». Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les enne-

Soldat qui, venant à guérir d'une maladie, perd toute sa valeur.

Soldat de Lucullus devenu

mis , fait sur eulx , pour se revenger , une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte , Lucullus , l'ayant prins en bonne opinion , l'employoit à quelque exploit hazzardeux , par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser ;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem (1) :

« Employez y , respondit il , quelque miserable soldat desvalisé » ;

Quantumvis rusticus , ibit ,

Ibit eò , quò vis , qui zouam perdidit , inquit (2) ;

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet , ayant oultrageusement rudoyé Chasan , chef de ses ianissaires , de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres , et luy se porter laschement au combat ; Chasan alla , pour toute response , se ruer furieusement , seul , en l'estat qu'il estoit , les armes au poing , dans le premier corps des ennemis qui se presenta , où il feut soubdain englouti : ce n'est , à l'aventure , pas tant iustification que radvisement ; ny tant prouesse naturelle , qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si aventureux , ne trouvez pas estrange de le veoir aussi pol-

(1) En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. Hor. epist. 2 , l. 2 , v. 36.

(2) Tout grossier qu'il étoit , il répondit : « Ira là , qui aura perdu sa bourse ». Hor. epist. 2 , l. 2 , v. 39.

tron le lendemain ; ou la cholere , ou la necessité , ou la compaignie , ou le vin , ou le son d'une trompette , luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours , ces circonstances le luy ont fermey ; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre , par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous , si souple , a faict que aulcuns songent que nous ayons deux ames , d'aultres deux puissances , qui nous accompagnent et agitent chascune à sa mode , vers le bien l'une , l'aultre vers le mal ; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

L'âme de
l'homme est
inconstante
et variable.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination , mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'inconstabilité de ma posture ; et qui y regarde primement , ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Il donne à mon ame tantost un visage , tantost un aultre , selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy , c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon ; honteux , insolent ; chaste , luxurieux ; bavard , taciturne laborieux , delicat ; ingenieux , hebeté ; chagrin , debonnaire ; menteur , veritable ; savant , ignorant ; et liberal , et avare , et prodigue : tout cela ie le veois en moy aulcunement , selon que ie me vire ; et quicon-

actions humaines qui sont venues à ma connaissance , de quelque sorte qu'elles soient , ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes , et aux siecles anciens et au nostre , avant l'aage de trente ans , que apres : ouy , en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal , et de Scipion son grand adversaire ? la belle moitié de leur vie , ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis , au prix de tous aultres , mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy , ie tiens pour certain que , depuis cet aage , et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté , et plus reculé que avancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps , la science et l'experience croissent avecques la vie ; mais la vivacité , la promptitude , la fermeté , et aultres parties bien plus nostres , plus importantes et essentielles , se fanissent et s'allanguissent.

l'âge capable des plus belles actions.

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus , et obtusis ceciderunt viribus artus ,
Claudicat ingenium , delirat linguaque mensque (1).

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse ; parfois aussi c'est l'ame : et en

(1) Quand l'effort puissant des années a courbé le corps , et usé les ressorts d'une machine épuisée , le jugement chancelle , l'esprit s'obscurcit , la langue bégaye. *LUCRET.* l. 3 , v. 452.

estant mol contre les razoirs des barbi-
se treuve roide contre les espees des
saires : l'action est louable , non pas l'ho-
Plusieurs Grecs , dict Cicero , ne po-
veoir les ennemis , et se treuvent cor-
aux maladies : les Cimbres et Celtibe-
tout au rebours : *Nihil epim potest esse*
bile , quod non à certâ ratione profi-

Vaillance
d'Alexan-
dre, extrê-
me en son
espece,
n'est pour-
tant pas
parfaite et
universelle.

tur (1). Il n'est point de vaillance pl-
treme en son espece , que celle d'Alexa-
mais elle n'est qu'en espece , ny n'es-
pleine par tout , et universelle. Toute i-
parable qu'elle est , si à elle encores ses ta-
qui faict que nous le voyons se troubl-
esperduement aux plus legiers souspeçon-
prend des machinations des siens cor-
vie , et se porter en cette recherche d'-
vehemente et indiscrete iniustice , et
crainte qui subvertit sa raison naturel-
superstition aussi de quoy il estoit :
attainct , porte quelque image de pus-
mité : et l'excez de la penitence qu'il
meurtre de Clytus , est aussi tesmoign-
l'inequalité de son courage. Nostre faic-
ce ne sont que pieces rapportées , et ve-
acquerir un honneur à faulses enseign-
vertu ne veult estre suyvie que pou-

La vertu
veut être
recherchée

(1) Pour avoir une conduite uniforme,
partir d'un principe invariable. Cic. *Tusc.*
l. 2, c. 26.

(a) *Nos actions ne sont que , etc.* R. J.

mesme ; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture , quand l'ame en est une fois abbruee ; et qui ne s'en va , qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy , pour iuger d'un homme , il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement , *cui vivendi via considerata atque provisa est* (1), si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye , car le pas s'en peult ou haster ou appesantir) , laissez le courre ; celuy là s'en va Avau le vent (a) , comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille , dict un ancien , que le hazard puisse tant sur nous , puisque nous

(1) De sorte qu'il suive , sans jamais s'écarter , la route qu'il s'est choisie. CIC. *Paradox.* 5, c. 1.

(a) Régulièrement , ces mots devroient être écrits ainsi , à vau le vent , aussi-bien que dans cette expression , à vau de route , dont on se sert encore pour signifier une déroute entière , comme si l'ennemi , qui est mis en fuite , étoit poussé du haut d'une montagne vers le bas ; ce qui précipiteroit sa fuite , et le jetteroit dans la dernière confusion. *A vau le vent*, c'est selon le cours du vent , lequel , soufflant sur l'eau , lui donne un cours déterminé , assez semblable à celui d'un torrent , ou d'une rivière qui coule de haut en bas. *A vau* , à val , en bas , comme qui diroit du haut d'une montagne vers la vallée , à monte ad vallem. C.

nir à soy mesme, que ie treuve estrang
veoir quelquesfois des gents d'entender
se mettre en peine d'assortir ces pieces ;
que l'irresolution me semble le plus com
et apparent vice de nostre nature : tesm
ce fameux verset de Publius le farceur ,

Malum consilium est , quod mutari non potest

Chaque
homme a
pour l'ordi-
naire, un
caractère
indétermi-
né.

Il y a quelque apparence de faire iuger
d'un homme par les plus communs traic
sa vie ; mais , veu la naturelle instabilit
nos mœurs et opinions , il m'a semblé
vent que les bons auteurs mesmes ont
de s'opiniastres à former de nous une
stante et solide contexture : ils choisissent
air universel ; et , suyvant cette image ,
rengent et interpretant toutes les ac
d'un personnage ; et , s'ils ne les peuvent
tordre , les renvoient à la dissimula
Auguste leur est eschappé ; car il se tr
en cet homme une variété d'actions si
rente , soubdaine et continuelle , tout le
de sa vie , qu'il s'est faict lascher entier
indécis , aux plus hardis iuges. Je crois
hommes , plus malaysement la consta
que toute aultre chose , et rien plus a
ment que l'inconstance. Qui en iugero
detail et distinctement , piece à piece ,
contreroit plus souvent à dire vray. En

(1) C'est un mauvais dessein , que celui qu'
peut changer. *Ex Publii Mimis* , apud A.
l. 17 , c. 14.

sommes tous de lopins (a), et d'une texture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnum rem puta, unum hominem agere* (1). Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oisiveté, l'assurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores sous la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit (2):

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors; il fault sonder iusqu'au dedans, et

(a) *De pièces ou de morceaux.* E. J.

(1) Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. *SENEC.* epist. 120.

(2) Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe tremblante au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. *TIBULL.* l. 2, eleg. 1, v. 75.

qui sont aujourdhuy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement ; cettuy cy le renverse , et estonne le corps.

Cùm vini vis penetravit....

*Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi ; clamor, singultus, iurgia, gliscant (1).*

Le pire estat de l'homme , c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on , entre aultres choses , que comme le moust , bouillant dans un vaisseau , poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond ; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium

Curas et arcanum iocoso

Consilium retegis Lyæo (2).

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé , l'ayant faict boire d'autant. Toutes-fois Auguste , s'estant fié à Lucius Piso , qui

(1) Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants; sa démarche est incertaine, ses pas chancelants; sa langue s'embarrasse, son âme semble noyée; il pousse d'impurs hoquets, il bégaye des injures. *LUCRET. l. 3, v. 475.*

(2) Dans tes joyeux transports, ô Bacchus! le sage se laisse arracher son secret. *HOR. od. 21, l. 3, v. 14.*

conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamaïs mescompté; ny Tyberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo (1):

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber la desseing de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent: d'où il respondit plaisamment: « Que ie portasse un tyran! moy, qui ne puis porter le vin! » Nous voyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier (a), du mot, et de leur reng:

Soldats allemands, quoique ivres, malades à vaincre.

Nec facilis victoria de madidis, et

Blæsis, atque mero titubantibus (2).

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires: qu'Attalus, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui; sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez; tesmoignage de

Exemples et inconveniens d'une profonde ivresse.

(1) Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. VIRG. eglog. 6, v. 15.

(a) De leur quartier militaire, du mot d'ordre, et de leur rang dans l'armée. E. J.

(2) Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. Juv. sat. 15, v. 47.

la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas , il le fait tant boire , qu'il peust abandonner sa beauté , insensiblement , comme le corps d'une putain buissonniere , aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprent une dame que i'honore et prise fort , que prez de Bourdeaux , vers Castres , où est sa maison , une femme de village , veufve , de chaste reputation , sentant des premiers ombrages de grossesse , disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceincte , si elle avoit un mary ; mais , du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon , et enfin iusques à l'evidence , elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise , que qui seroit consent de ce faict , en le advouant , elle promettoit de le luy pardonner , et , s'il le trouvoit bon , de l'espouser : un sien ieune valet de labourage , enhardy de cette proclamation , declara l'avoir trouvee un iour de feste , ayant bien largement prins son vin , endormie si profondement prez de son foyer , et si indecemment , qu'ils s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Ivrognerie,
peu décriée
par les an-
ciens.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et , iusques aux stoïciens , il y en a qui conseillent de se dispenser (a) quelquesfois à boire

(a) *De se donner quelquefois la liberté de boire*

d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt (1).

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton,
a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis
Sapè mero caluisse virtus (2).

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. l'ay ouï dire à Sylvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours (a); car,

Ivrognerie
vice moins
malicieux

d'autant. — Aujourd'hui, *se dispenser à boire, etc.*, est une expression barbare; et *se dispenser de boire, etc.*, signifie *s'exempter, s'excuser de boire*. C.

(1) Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. CORN. GALL. eleg. 1, v. 47.

(2) Souvent, dit-on, le vieux Caton réchauffoit sa vertu par le vin. HOR. od. 21, l. 3, v. 11.

(a) *Ma raison*. C.

que les autres.

oultre ce que ie captive ayseement mes creances sous l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, de plus droict fil, la société publique. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest ny malaysé à

Délicatesse
au vin est à
fuir, et
pourquoi.

trouver: consideration non mesprisable. Un homme, avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal: la délicatesse y est à fuir et le soigneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre: pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché: leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main.

Les anciens
passoient
les nuits entières à boire: si nous en valons mieux pour être plus retenus à cet égard.

Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop reistreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance: les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y

attachioient souvent les iours ; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps , personnage de haultes entreprises et fameux succez , qui , sans effort et au train de ses repas communs , ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin ; et ne se montroit , au partir de là , que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie , doibt en employer plus d'espace ; il faudroit , comme des garçons de boutique et gents de travail , ne refuser nulle occasion de boire , et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que tous les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy ; et qu'en nos maisons , comme j'ay veu en mon enfance , les desieusners , les ressiners (a) et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement ? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la pail-lardise , que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : ell' a affoibli nostre estomach , d'une part ; et d'aulture part, la sobriété sert à nous rendre

(a) *Le ressiner*, ou plutôt *reciner*, selon le dernier commentateur de Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner. C.

plus coints (a), plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

Portrait et
caractère
du père de
Montaigne.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siècle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols; et entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele* (b). Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tresmodeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval: monstrueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout: pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroit et exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerçoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des sou-

(a) *Coint* et *joli*, termes synonymes, selon Nicot: *cultus*, *comptus*. — *Coint*, c'est, dit Borel, *beau*, *galant*, *ajusté*. C.

(b) Cet ouvrage est le *Marc-Aurèle* de Guevara. Voyez BAYLE, à l'article Guevara. C.

liers aux semelles plombées , pour s'alléger au courir et à sauter. Du primsaut (a) , il a laissé en mémoire des petits miracles : ie l'ay veu , par delà soixante ans , se mocquer de nos alaignesses (b) , se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval , faire le tour de la table sur son poulce , ne monter gueres en sa chambre , sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos , il disoit qu'en toute une province , à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommée (c) ; recitoit d'estranges privautez , nommeement siennes , avecques des honnestes femmes , sans soupçon quelconque ; et , de soy , iuroit saintement estre venu vierge à son mariage , et si c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts , desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main , suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage , l'an mil cinq cent vingt et huict , qui estoit son trente troisieme , sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

(a) C'est-à-dire , du premier saut. *Prin* , vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps* , *primum tempus*. C.

(b) De notre agilité. — *Alaigre* et *délibéré* , *alacer* , *vegetus*. *Alaignesse* , *alaigneté* , *agilitas* , *alacritas* , *Nicot*. C.

(c) *Mal famée* , *mal renommée*. E. J.

Le plaisir
de boire est
le dernier
dont l'hom-
me est ca-
pable.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté ; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds ; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrayz plaisirs de la vie corporelle ; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là ; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger ; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la première fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement :

c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon défend aux enfans de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrrer ; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius (a) ; ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et régler ; l'ivresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quand et quand, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique ; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir, à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent ; Qu'on le prenne sobrement en expedition de guerre ; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publiques ; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfans.

L'usage du vin défendu aux enfans, et permis aux hommes faits.

Restrictions requises dans l'usage du vin.

(a) *En leurs festins, l'influence de Bacchus.* E. J.

Vin pur
contraire à
la vieillesse.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Les âmes
les plus par-
faites, dé-
rangées par
divers acci-
dents.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin »,

Si munitæ adhibet vim sapientiæ (1).

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglée ame du monde et la plus parfaite n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doute si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection ; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voilà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie ; et une legiere bleceure

(1) Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. HOR. od. 28, l. 3, v. 4. — C'est ici une parodie, plutôt qu'une citation. C.

a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme ; qu'est il plus caducque , plus miserable et plus de neant ? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus (1):

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace, il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant ; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze (a) : il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouée :

Humani à se nihil alienum putat (2).

Les poètes, qui feignent tout à leur poste,

(1) Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaye, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. LUCRET. l. 3, v. 155.

(a) *Notre folie, notre sottise, notre foiblesse.* E. J.

(2) Il ne se croit donc à couvert d'aucun accident humain. TERENT. *Heautontim.* act. 1, sc. 1, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

n'osent pas descharger seulement de larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans , classique immittit habenas (1).

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations ; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy cy, mesme nostre Plutarque , si parfait et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Exemples
d'une con-
stance qui
tient de la
fureur, se-
lon Montai-
gne.

Laissons cette aultre secte (a) faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme (b) estimee la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te , Fortuna , atque cepi ; omnesque aditus tuos interclusi , ut ad me aspirare non pos- ses* (2) : quand Anaxarchus, par l'ordonnance

(1) Ainsi parloit Énée, les larmes aux yeux : cependant sa flotte voguoit à pleines voiles. *Énéid.* l. 6, v. 1.

(a) Celle des Stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. C.

(b) Celle d'Épicure. C.

(2) Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô fortune!

de Nicocrcon , tyran de Cypre , couché dans un vaisseau de pierre , et assommé à coups de mail de fer , ne cesse de dire , « Frappez , rompez ; ce n'est pas Anaxarchus , c'est son estuy , que vous pilez » : quand nous oyons nos martyrs crier au tyran , au milieu de la flamme , « C'est assez rosti de ce costé là ; hache le , mange le , il est cuit ; recommence de l'autre (a) » : quand nous oyons , en Iosephe , cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes , et percé des alesnes d'Antiochus , le desfier encores , criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran , tu perds temps , me voicy tousiours à mon ayse ; où est cette douleur , où sont ces torments de quoy tu me menaceois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre ! tu te rends , et ie me renforce ; foy moi plaindre , foy moi flechir , foy moi rendre si tu peulx ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voylà defaillis de cœur , ils n'en peuvent plus ; arme les , acharne les » : certes , il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur , tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques , « l'aime mieulx estre furieux , que voluptueux » ; mot d'Antisthe-

J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5 , c. 9.

(a) C'est ce que fait dire Prudence à S. Laurent , livre des Couronnes , hymn. 2 , v. 401. C.

nes (a), *Μανείν μάλλον, ἢ ἡσθείν* : quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre en-ferré de la douleur que de la volupté » : quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte ; et lorsque, refusant le repos et la santé, il desfie de gayeté de cœur les maulx ; et que, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire de fortes, poignantes et dignes de luy ;

*Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem* (1):

qui ne iuge que ce sont boutées d'un courage esclancé hors de son giste ? Nostre ame ne scauroit de son siege atteindre si hault ; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers :
L'homme comme aussi les poëtes sont esprins souvent

(a) Voyez AULU-GELLE, l. 9, c. 5 ; et DIOGÈNE LAERCE, l. 6, segm. 3. — Montaigne a traduit ce passage grec avant que de le citer. N.

(1) Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion rugissant descendît de la montagne. *Enéid.* l. 4, v. 158.

d'admiration de leurs propres ouvrages , et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carrière ; c'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict , que pour neant heurte à la porte de la poésie un homme rassis : aussi dict Aristote , qu'aucune ame excellente n'est exempte du meslange de la folie ; et a raison d'appeller folie tout esclancement , tant louable soit il , qui surpasse nostre propre iugement et discours ; d'autant que la sagesse est un maniement réglé de nostre ame , et qu'elle conduit avecques mesure et proportion , et s'en respond (a). Platon argumente ainsi , « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous ; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons ; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil , ou par quelque maladie , ou enlevée de sa place par un ravissement celeste ».

élevé quel-
quefois au-
dessus de
lui-même,
par une es-
pèce d'en-
thousiasme.

CHAPITRE III.

Coustume de l'isle de Cea (b).

Si philosophe c'est doubter, comme ils disent ; à plus forte raison niaiser et fantasti-

(a) Et dont elle se rend responsable à elle-même.
E. J.

(b) C'est une île de la mer Égée. C.

quer, comme ie foys, doibt estre doubter: car c'est aux apprentifs à enquerir et à debatre, et au cathedrant (a) de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Accidents
pires à souffrir
que la
mort.

Philippus, estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace: « Eh, poltron! respondit il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre: « Mesprisant, dict il, le mourir ». Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent (b) evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient: car il y a en la vie plusieurs accidens pires à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiection: « Tu verras, dict il, que tu as acheté: ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main »; et, ce disant, se precipita

(a) Celui qui enseigne en chaire, *in Cathedrâ*. E. J.

(b) Annoncent un courage bien plus grand que celui d'attendre, etc. E. J.

du hault de la maison. Antipater , menaccant asprement les Lacedemoniens , pour les ren-ger à certaine sienne demande , « Si tu nous menaces de pis que la mort , respondirent ils , nous mourrons plus volontiers » : et à Philip-pus , leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses , « Quoy ! nous em-pescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict , que le sage vit tant qu'il doit , non pas tant qu'il peult ; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable , et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition , c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie , et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre ; mais de terre pour y mourir , nous n'en pouvons avoir faulte , comme respondit Boiocalus aux Ro-mains. Pourquoi te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine , ta las-cheté en est cause. A mourir , il ne reste que le vouloir ,

Divers
moyens de
sortir de la
vie.

Ubique mors est ; optimè hoc cavit dens.

Eripere vitam nemo non homini potest ;

At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent (1).

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie ,

(1) Par un effet de la sagesse divine , la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme , per-sonne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. ΣΗΝΕC. *Thebaid.* act. 1, sc. 1, v. 151.

la mort est la recepte à tous maux ; c'est un port tresasseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne, c'est toujours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout ; c'est le bout de la fusée.

Mort de
l'homme
dépend de
sa volonté.

La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autrui ; la mort, de la nostre. En aulcune chose, nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse ; c'est folie d'y avoir respect (a). Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang ; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoi n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane (b) ? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien (c), ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du

(a) *D'y avoir égard, de s'en mettre en peine.* C.

(b) *Veine du pli du coude.* E. J.

(c) *Servius Claudius*, chevalier romain. Voy. *PLIN.*, *Hist. nat.* l. 25, c. 3; et *SUÉTONE*, de *Illustr. Gramm.* è. 2 et 3.

poison à tuer ses iambes ; qu'elles feussent podagriques à leur poste (a), pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé , quand il nous met en tel estat que le vivre nous est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx , mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent que c'est vivre convenablement à nature , pour le sage , de se despartir de la vie , encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement ; et au fol , de maintenir sa vie , encores qu'il soit miserable , pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons , quand i'emporte le mien , et que ie coupe ma bourse ; ny des boute-feux (b), quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers , pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit , que comme la condition de la vie , aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes , rencontrant le philosophe Pseusippus , affligé de longue hydropisie , qui se faisoit porter en lictiere , et qui luy escria : « Le bon salut ! Diogenes ». « A toy, point de salut , respondit il , qui souffres le vivre , estant en tel estat ». De vray, quelque temps aprez , Speu-

(a) Il consentoit qu'elles fussent podagres. E. J.

(b) Ni celles qui ont été faites contre les boute-feux. C.

sippus se fait mourir, ennuyé d'une si pénible condition de vie.

Mort volontaire,
défendue de
Dieu, et
punie dans
l'autre
monde.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis ; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : par quoy les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous ; aultrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas (1) :

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'esspreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton ; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas : Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu ; elle cherche les maux

(1) Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie.
vid. l. 6, v. 434.

et la douleur comme son aliment ; les menaces des tyrans , les gehennes et les bourreaux , l'animent et la vivifient ;

Duris ut illex tonsa bipennibus

Nigræ feraci frondis in Algido,

Per damna, per cædes, ab ipso

Ducit opes animumque ferro (1):

et comme dict l'aultre ,

Non est, ut putas, virtus, pater,

Timere vitam; sed malis ingentibus

Obstare, nec se vertere, ac retro dare (2):

Rebus in adversis facile est contemnere mortem:

Fortius ille facit, qui miser esse potest (3):

C'est le roolle de la couardise , non de la vertu , de s'aller tapir dans un creux , soubz une tumbe massive , pour eviter les coups de la fortune : la vertu ne rompt son chemin ny son train , pour orage qu'il fasse ;

Si fractus illabatur orbis,

Impavidum ferient ruinæ (4).

(1) Tel le chêne dont la hache tond le feuillage, dans les noires forêts de l'Algide; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HOR. od. 4, l. 4, v. 57.

(2) La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir hontusement, à faire face à l'adversité. SENECA. *Thebaid.* act. 1, v. 190.

(3) Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort: il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MART. l. 11, epigr. 56, v. 15.

(4) Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le frapperont, sans l'effrayer. HOR. l. 3, od. 3, v. 7.

Le plus communement , la fuite d'aultres inconveniens nous poulse à cettuy cy ; voire quelquefois la fuite de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori? (1)
comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instant,
Et differre potest (2).

Usque adeò, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem (3).

Sépulture
ignomi-
nieuse or-
donnée
pour ceux
qui s'é-
toient tués

Platon, en ses loix, ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est (a) soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct

(1) Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas une folie? MARTH. l. 2, epigr. 80.

(2) La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAN. l. 7, v. 104.

(3) La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. LUCRET. l. 3, v. 79.

(a) C'est à savoir, c'est-à-dire. E. J.

par iugement publicque , ny par quelque ^{eux-mêmes.} triste et inevitable accident de la fortune , ny par une honte insupportable , mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintive. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie , elle est ^{Mépris de la vie , mal fondé.} ridicule ; car enfin c'est nostre estre , c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche , peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir (a) ; c'est une maladie particuliere , et qui ne se veoid en aulcune aultre creature , de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité , que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas , d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict , d'un homme , ange , il ne faict rien pour luy ; il n'en vauldroit de rien mieux : car n'estant plus , qui se resjouira et ressentira de cet amendement pour luy ?

Debet enim , miserè cui fortè ægrèque futurum est , Ipse quoque esse in eo tùm tempore , cùm malè possit Accidere (1).

La securité , l'indolence , l'impassibilité , la

(a) *Et nous livrons nous-mêmes à l'indifférence , à la négligence. E. J.*

(1) On n'a rien à craindre du malheur , si l'on n'existe dans le temps où il pourroit se faire sentir. LUCRET. l. 3 , v. 874.

privation des maux de cette vie , que nous achetons au prix de la mort , ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre , celuy qui ne peult iouir de la paix ; et pour neant fuit la peine , qui n'a de quoy savourer le repos.

Quelles
sont les ra-
sons les plus
justes de se
tuer soi-
même ?

Entre ceulx du premier advis , il y a eu grand doubte sur cecy , Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer ? ils appellent cela , εὐλογον ἔξαγωγὴν (a). Car , quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes , legieres , puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes , si y fault il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé , non des hommes particuliers seulement , mais des peuples , à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples ; et nous lisons en oultre des vierges milesiennes , que , par une conspiration furieuse , elles se pendoient les unes aprez les aultres ; iusques à ce que le magistrat y pourveust , ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues , feussent traismées du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion (b) presche Cleomenes de

(a) Εὐλογον ἔξαγωγὴν , sortie raisonnable. C'étoit l'expression des Stoïciens. Voyez DIOGÈNE LAERCE , Vie de Zénon , l. 7 , segm. 130. C.

(b) Ou plutôt Therycion ; car Plutarque , d'où tout ceci est pris , le nomme Θηρυκίον.

se tuer pour le mauvais estat de ses affaires , et , ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre , d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur , et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse ; Cleomenes , d'un courage lacedemonien et stoïque , refuse ce conseil , comme lasche et effeminé : « C'est une recepte , dict il , qui ne me peult iamais manquer , et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste ; que le vivre est quelquefois constance et vaillance ; qu'il veult que sa mort mesme serve à son pais , et en veult faire un acte d'honneur et de vertu ». Threicion se creut dez lors , et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis , mais ce feut aprez avoir essayé le dernier point de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter : et puis , y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines , il est malaysé à iuger à quel point nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

Jusqu'où
nous doit
accompa-
gner l'espé-
rance.

Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
Sit licet infesto pollice turba minax (1).

Toutes choses , disoit un mot ancien , sont

(1) Renversé sur l'arène , le gladiateur vaincu espère encore , quoique , par le signe ordinaire , le peuple ordonne qu'il meure. VIRGILII *Catalecta* , editore Scaligero , poema de Spe.

esperables à un homme , pendant qu'il vit.
 « Ouy , mais , respond Seneca , pourquoy
 auray ie plustost en la teste cela , Que la for-
 tune peult toutes choses pour celuy qui est
 vivant ; que cecy , Que fortune ne peult rien
 sur celuy qui sçait mourir ? » On veoid Io-
 sephe (a) engagé en un si apparent dangier
 et si prochain , tout un peuple s'estant eslevé
 contre luy , que par discours il n'y pouvoit
 avoir aulcune ressource ; toutesfois estant ,
 comme il dict , conseillé sur ce poinct , par
 un de ses amis , de se desfaire , bien lui servit
 de s'opiniastres encores en l'esperance ; car
 la fortune contourna , oultre toute raison
 humaine , cet accident , si bien qu'il s'en
 veid délivré sans aulcun inconvenient. Et
 Cassius et Brutus , au contraire , acheverent
 de perdre les reliques (b) de la romaine liberté ,
 de laquelle ils estoient protecteurs , par la
 precipitation et temerité de quoy ils se tuerent
 avant le temps et l'occasion. A la iournée de
 Serisolles , monsieur d'Anguien essaya deux
 fois de se donner de l'espee dans la gorge ,
 desesperé de la fortune du combat qui se porta
 mal en l'endroit où il estoit ; et cuida par
 precipitation se priver de la iouissance d'une
 si belle (c) victoire. l'ay veu cent lievres se

Morts fu-
 nestes, pour
 avoir été
 précipitées.

(a) *De Vita sua.* C.

(b) *Les restes.* E. J.

(c) Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part
 au gain de la bataille, l'assura positivement dans

sauver sous les dents des levriers : *Aliquis carnifici suò superstes fuit* (1).

Multa dies , variusque labor mutabilis ævi,
Rettulit in melius , multos alterna revisens
Lusit , et in solido rursus fortuna locavit (2).

Pline dict qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles éviter on aye droict de se tuer ; la plus aspre de toutes , c'est la pierre à la vessie , quand l'urine en est retenue : Seneque , celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour éviter une pire mort , il y en a qui sont d'avis de la prendre à leur poste (a). Democritus , chef des Ætoliens , mené prisonnier à Rome , trouva moyen , de nuit , d'eschapper ; mais , suivi par ses gardes , avant que se laisser reprendre , il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoüs et Theodotus , leur ville d'Epire reduite à l'extremité par les Romains , feurent d'avis au peuple de se tuer tous : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné , ils allerent chercher la mort , se

Raisons qu'
peuvent
porter à se
donner la
mort.

son Commentaire, fol. 95, verso. Cette bataille se donna en 1544. C.

(1) Tel a survécu à son bourreau. SENECA. epist. 13.

(2) Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux ; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. *Énéid.* l. 11, v. 425.

(a) A leur gré. E. J.

Mort pré-
férée à l'es-
clavage.

ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze (a), forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict sortant en rue avecques une arbaleste et une arquebuzé, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soudain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncrire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries (b), ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour éviter la honte de telle mort, aposterent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa délivrance estoit, qu'il se recommandast à tel saint avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son

(a) Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. C.

(b) Prisons, geôles. E. J.

nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee. Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prêts à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner (a) contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee: mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droitement sur la teste: ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il prinst par l'une de ses playes à deux mains

conseille
son neveu
de se tuer

Mort con
ragense d
vieillard
Razias.

(a) *Traiter comme un mâtin, comme un chien.*
E. J.

ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appelant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Violences
faites à la
chasteté des
femmes.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour éviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour éviter

Auteur qui
déconseille
aux dames
de se donner
la mort
pour éviter
la violence
qu'on pour-
roit leur
faire.

la force de Maxentius l'empereur. Il nous sera à l'aventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que j'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats: « Dieu soit loué! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulée sans peché! » A la verité, ces

cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon adverstissement. Suffit qu'elles dient « Nenny », en le faisant, suyvant la regle du bon Marot (a).

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé ». Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre frûict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Boge, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie avecques sa chevance (b), impatient de survivre à la perte de

Mort préférée à une vie malheureuse.

(a) Dans une épigramme intitulée, *De Ouy et Nenny*, et qui commence ainsi :

Un doux nenny, avec un doux sourire, etc. C.

(b) Avec tout son bien, tout ce qui lui appartenoit.
E. J.

Mort remarquable
d'un seigneur indien.

ce que son maistre luy avoit donné en garde ; et , apres avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville , n'y restant plus que manger , iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin ; et puis , ayant ordonné allumer un grand buchier , et d'esgosiller femmes , enfants , concubines et serviteurs , les meit dans le feu , et puis soy mesme. Ninachetuen , seigneur indoïs , ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le desposseder , sans aucune cause apparente , de la charge qu'il avoit en Malaca , pour la donner au roy de Campar , print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large , appuyé sur des colonnes , royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance ; et puis , s'estant vestu d'une robe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix , sortit en rue , et par des degrez monta sur l'eschafauld , en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra , d'un visage hardy et mal content , l'obligation que la nation portugaloise lui avoit ; combien fidelement il avoit versé en sa charge (a) ; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy , les armes en main , que l'hon-

(a) Il avoit exercé sa charge. E. J.

neur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme ; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins lui ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu. Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à éviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compagnie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publique romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint voir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle, tout franchement : « Tu ne feras

Deux femmes qui se donnent la mort, pour encourager leurs maris à faire la même chose.

Mort délicate de la femme de Fulvius.

Mort de
Vibius et de
vingt - sept
sénateurs
de Capoue.

que raison, veu qu'ayant assez souvent expérimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que ie me tue la premiere » : et, sans autrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remontrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains ; les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos oreilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huis (a), quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution ; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyrent ; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee,

(a) *Au-devant de ma porte. E. J.*

finirent leur repas par ce mortel mets ; et s'entre embrassants , apres avoir en commun deploré le malheur de leur païs , les uns se retirerent en leurs maisons , les aultres s'arrestèrent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue , la yapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison , qu'auncuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue , qui feut emportee le lendemein , et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy. Taurea Iubellius , un aultre citoyen de là (a) , le consul Fulvius , retournant de cette honteuse boucherie , qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs , le rappella fierement par son nom , et l'ayant arresté : « Commande , feit il , qu'on me massacre aussi apres tant d'aultres , à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy ». Fulvius , le desdaignant comme insensé , aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome , contraires à l'inhumanité de son execution , qui luy lioient les mains : Iubellius continua : « Puisque , mon païs prins , mes amis morts , et ayant occis de ma main ma femme et mes enfans pour les soustraire à la desolation de cette ruyne , il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens , empruntons de

Cruauté
inhumaine
de Fulvius.
consul ro-
main.

(a) De Capoue , ou de la Campanie , *Campanus* , comme dit TITZ-LIVZ , l. 26 , c. 15. C.

la vertu la vengeance de cette vie odieuse et, tirant un glaive qu'il avoit caché, donna au travers la poitrine, tombant versé, et mourant aux pieds du consul. Albrecht assiegeoit une ville aux Indes; ceux dedans, se trouvant presseés, se résolurent vigoreusement à le priver du plaisir de victoire, et s'embraiserent universellement tous quand et leur ville, en despit de l'humanité: nouvelle guerre; les ennemis battoient pour les sauver, eulx pour se défendre, et faisoient, pour garantir leur vie, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie. Astapa, ville d'Espagne, se trouvoit foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un an de leurs richesses et meubles en la place, ayant rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfans, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soudainement, et laissé cinquante ieunes hommes entre eulx pour l'exécution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur volonté, faute de pouvoir vaincre, ils se feirent tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparsée par leur ville, mis le feu en ce monceau, s'y lancerent achevant finissants leur genereuse liberté en un instant insensible, plustost que douloureux et cruel; et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme

Indiens qui se brûlèrent tous dans leur ville, assiégée par Alexandre-le-Grand.

Mort furieuse où se précipitent les habitants d'Astapa, ville d'Espagne.

avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y furent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foule qui les suyvoit. Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolverent de mesmes : mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse ; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins, que separees ; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers iugements. Les condamnez qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture : ceulx qui l'anticipoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez et pouvoient faire testament.

Mort téméraire des Abydéens.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dissout, pour grand bien.

Mort désirée pour l'esperance d'un plus grand bien.

estre avecques Iesus Christ » : et « Qui me desprendra (a) de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'esperoir nous porte souvent, et souvent une tranquillité et rassise inclination de iugement. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oulstremer que feit saint Louys, voyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plustost en Paradis ; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur ; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de sainteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de

Mort volontaire de Jacques du Châtel, évêque de Soissons.

(a) *Détachera.* E. J.

sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de régler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille, il se gardoit, au temps passé, du venin préparé avecques de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui voudroient haster leurs iours; ayant premierement fait approuver aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse: et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs. Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont; il adveint, de fortune; pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend (a) l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resoluë de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable: ce qu'il feit; et, ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps: mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de

Poison gardé et préparé aux dépens du public pour ceux qui voudroient s'en servir.

Mort courageuse d'une femme qui s'empoisonne en public.

(a) VALÈRE-MAXIME lui-même, de qui tout ce récit est tiré, l. 2, c. 6, §. 8. C.

coustume , et appuyee sur le coude , « Les dieux , dict elle , ô Sextus Pompeius , et plus tost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver , te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort ! De ma part , ayant toujours essayé le favorable visage de fortune , de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire , ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame , laissant de moy deux filles et une legion de nepveux ». Cela faict , ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix , leur ayant desparty ses biens , et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnee , elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin , et , ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde , avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation , et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'autre , iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles , elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx. Pline recite de certaine nation hyperboree , qu'en icelle , pour la douce temperature de l'air , les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants ; mais qu'estants las et saouls de vivre , ils ont en coustume , au bout d'un long aage , aprez avoir faict bonne chere ,

Mort volontaire des hyperbores.

se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A demain les affaires.

IL donne avecques raison , ce me semble , la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois , non seulement pour la naïfveté et pureté du langage , en quoy il surpasse tous aultres , ou pour la constance d'un si long travail , ou pour la profondeur de son sçavoir , ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra , ie n'entends rien au grec ; mais ie veoïs un sens si bien ioinct et entre-tenu par tout en sa traduction , que , ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur , ou ayant , par longue conversation , planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque , il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais , sur tout , ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos , pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus , si ce livre ne nous eust relevé du boubrier :

Éloge du
langage
d'Amyot ,
traducteur
de Plutar-
que.

sa mercy (a), nous osons à cett' heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse et puis, ie ne sçais comment il me semble quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfoi son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

Curiosité
avide de
nouvelles.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy mesme, que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome, receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust fait : en quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus ; et pouvoit encores y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foye doute

(a) C'est-à-dire, merci, grâce à lui. E. J.

qu'on le peust louer de prudence ; car recevant à l'improveu lettres , et notamment d'un empereur , il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité , c'est la nonchalance , vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion , et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes , que , trois ou quatre iours aprez , on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Je n'en ouvris iamais , non seulement de celles qu'on m'eust commises , mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains ; et foyz consciences si mes yeulx desrobbent , par mesgarde , quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy. Du temps de nos peres , monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour , estant en bonne compaignie à souper , avoir remis à lire un advertisement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville , où il commandoit. Et ce mesme. Plutarque m'a apprins que Iulius Cæsar se feust sauvé , si , allant au senat le iour qu'il y feut tué par les coniurez , il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi le conte d'Archias , tyran de Thebes , que , le soir avant l'exécution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son país en liberté , il luy feut escript par un

La lecture
des lettres
ne doit pas
estre diffé-
rée.

aultre Archias , Athenien , de poinct en poinct , ce qu'on luy preparoit ; 'et que ce paquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot , qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires ».

Un sage homme peult , à mon opinion, pour l'interest d'aultuy, comme pour ne rompre indecemment compaignie , ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau ; mais , pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque , pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honorable à table, pour estre plus à delivre (a), et plus accessible à ceulx qui surviendroient, pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que , pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais , quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

Place consulaire à table, étoit la plus accessible.

(a) *Plus dégagée de tout embarras. C.*

CHAPITRE V.

De la Conscience.

Voyageant un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre ; mais ie n'en sçavois rien , car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres , c'est que les chartes sont si meslees , vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aucune marque apparente , ny de language , ny de port , nourry en mesmes loix , mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu , pour n'estre en peine de dire mon nom , et de pis , à l'aventure , comme il m'estoit aultrefois advenu ; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement , entre aultres , un page , gentilhomme italien , que ie nourrissois soigneusement , et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue , et ie le voyois si mort , à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy , que ie devinay enfin que c'estoient alarmes

La force
de la con-
science.

que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum (1).

La peine
naît avec le
péché.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons né cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiodé corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché » ; car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et qu'elle le peché ». Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum (2) :

(1) Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. *JUVEN. sat. 13, v. 195.*

(2) Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud A. GELLIIUM, l. 4, c. 5.*

comme la mouche guespe picque et offense
aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd
son aiguillon et sa force pour iamais,

Vitasque in vulnere ponunt (1).

Les cantharides ont en elles quelque partie qui
sert contre leur poison de contrepoison, par
une contrariété de nature : aussi à mesme
qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre
un desplaisir contraire en la conscience, qui
nous tormente de plusieurs imaginations pe-
nibles, veillants et dormants :

Quippe ubi se multi per somnia sæpè loquentes,

Aut morbo delirantes, procraxe feruntur,

Et celata diù in medium peccata dedisse (2).

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escor-
cher par les Scythes, et puis bouillir dedans
une marmitte, et que son cœur murmuroit
en disant : « Je te suis cause de tous ces
maulx ». Aulcune cachette ne sert aux mes-
chants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se
peuvent assurer d'estre cachez, la conscience
les descouvrant à eulx mesmes :

Prima est hæc ultio, quòd se

Iudice nemo nocens absolvitur (3).

(1) Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite.
VIRG. *Géorg.* l. 4, v. 238.

(2) Souvent les coupables se sont accusés eux-
mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et
ont révélé des crimes qu'ils avoient jusque alors
cachés. LUCRET. l. 5, v. 1157.

(3) Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il

Confiance
que donne
la bonne
conscience.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo (1):

il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges: « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause: « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy »: et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suite. Et Petilius, ayant

ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. Juv.
sat. 13, v. 2.

(1) Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. OVID. *Fast.* l. 1, §. 5.

esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons (a), qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise: mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presenee du senat, le deschira et meit en pieces. Je ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir: car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon (b) que de la vie luy estant proposé? Je pense que

La gêne:
ses incon-
véniens.

(a) *Livre de comptes.* E. J.

(b) *Une si belle récompense que celle, etc.* E. J.

le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : au coupable , il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte qu'elle l'affoiblisse ; et de l'autre part , qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour le vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on , que ne feroit on pour fuyr de si griesves douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor (1) :

d'où il advient que celuy que le iuge a ge-
henné (a), pour ne le faire mourir innocent
il le face mourir innocent et gehenné. Et
et mille en ont chargé leur teste de fa-
ciles confessions , entre lesquels ie loge Philo-
sophe considerant les circonstances du procez d'
Alexandre luy fait , et le progres de sa ge-
henne. Mais tant y a que c'est , dict on , le moins
de l'humaine foiblesse aye peu inventé.
Bien inhumainement pourtant , et bien
cruellement , à mon advis. Plusieurs nati-
ons moins barbares en cela que la grecque
et romaine qui les appellent ainsi , estiment
cruel et cruel de tormenter et desrompre
un homme , de la faulte duquel vous
encores en doubte. Que peult il mais de v

L'usage en
est condam-
né par plu-
sieurs na-
tions , et
pourquoi.

(1) La douleur force à mentir ceux même
qui sont innocents. *Ex Mimis Publii Syri.*

(a) Mis à la gêne , à la question. E. J.

(b) Rompre. C'est ainsi que , plus haut , on tra-
vaille à destrancher pour trancher. E. J.

ignorance? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'exécute. Je ne sçais d'où ie tiens ce conte (a), mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice (b). Une femme de village accusoit devant un general d'armee (c), grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general (d), apres avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle

(a) Il est dans FROISSART, vol. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvint plus quand il composa ce chapitre. C.

(b) C'est-à-dire, *il représente exactement la justice de notre procédé sur cet article-là.* C.

(c) Bajazet I^{er}, que Froissart nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais, t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'*Amurat*. Ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page du Rabelais, imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. C.

(d) Tout ceci est raconté au long, et bien attesté, dans l'*Histoire de Messire Jehan Froissart*, vol. IV, c. 87. C.

disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict: et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

IL est malaysé que le discours et l'instruction, encôres que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger: aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez: les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labour et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et

Le discours
et l'instruction
sans
l'action, ne
sauraient
nous rendre
vertueux.

au travail ; d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouter et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage : toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles ;

L'exercice
ne peut
nous aider
à mourir.

Exemple
mémorable
d'un Ro-
main qui,
en mou-
rant, obser-
voit l'effet
de la mort.

Nemo expergitus extat,
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta (1).

Canius Iulius, noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula ; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philo-

(1) On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCAE. l. 3, v. 942.

sophe, son amy, luy demanda : « Eh bien Canius ! en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? » « Je pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis ». Cettuy cy philosophe non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que la mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

Ius hoc animi morientis habebat (1).

Comment
on peut se
familiariser
en quelque
sorte avec
la mort.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues

(1) Tant il étoit maître de son esprit dans l'instant de la mort. LUCAN. l. 8, v. 636.

Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme , pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure , pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil , qui nous prive de toute action et de tout sentiment , n'estoit que par ce moyen nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et , dez la vie , nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde après icelle , pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbz par quelque violent accident en defaillance de cœur , et qui y ont perdu tous sentiments , ceulx là , à mon advis , ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car , quant à l'instant et au point du passage , il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir , d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoin de temps , qui est si court et si precipité en la mort , qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entiere santé ; ie dis non seulement

entiere, mais encores alaigre et bouilla
cet estat, plein de verueur et de feste
faisoit trouver si horrible la considera
des maladies, que, quand ie suis venu
experimenter, i'ay trouvé leurs poinct
molles et lasches au prix de ma crainte. V
que i'espreuve tous les iours : suis ie à
vert chauldement, dans une bonne s
pendant qu'il se passe une nuict orageu
tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige
ceux qui sont lors en la campagne : y s
moy mesme, ie ne desire pas seulement d'
ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enf
dans une chambre, me sembloit insup
table : ie feus incontinent dressé à y
une semaine et un mois, plein d'esmot
d'alteration et de foiblesse ; et i'ay trouvé
lors de ma santé, ie plaignois les mal
beaucoup plus que ie ne me treuve à plai
moy mesme, quand i'en suis ; et que la
de mon apprehension encherissoit pre
moitié l'essence et verité de la chose. L'es
qu'il m'en adviendra de mesme de la m
et qu'elle ne vault pas la peine que ie pr
à tant d'apprests que ie dresse et tant d
cours que i'appelle et assemble pour en s
tenir l'effort. Mais, à toutes adventu
nous ne pouvons nous donner trop d'ad
tage.

Histoire
d'un acci-
dent arrivé
à Montai-
guy le

Pendant nos troisiemes troubles,
deuxiesmes, il ne me souvient pas bie
cela, m'estant allé un iour promener à

lieu de chez moy , qui suis assis dans le moïau (a) de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seurété , et si voisin de ma retraicte , que ie n'avois point besoing de meilleur equipage , i'avois prins un cheval bien aysé , mais non gueres ferme. A mon retour , une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage , un de mes gents , grand et fort , monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée , frais au demourant et vigoureux , pour faire le hardy et devancer ses compaignons , veint à le poulser à touté bride droict dans ma route , et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval , et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur , nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy ; moy , dix ou douze pas au delà , estendu à la renverse , le visage tout meurtry et tout escorché , mon espee , que i'avois à la main , à plus de dix pas au delà , ma ceinture en pieces , n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy , aprez avoir essayé , par tous les moyens qu'ils peurent , de me faire revenir , me tenants pour mort , me

jeta dans un long évanouissement.

(a) *Le milieu ou le centre.* E. J.

prindrent entre leurs bras ; et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison , qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin , et apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé , ie commenceay à me mouvoir et respirer ; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach , que , pour l'en descharger , nature eut besoing de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds , où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur ; et plusieurs fois , par le chemin , il m'en fallut faire de mesme. Par là , ie commenceay à reprendre un peu de vie ; mais ce feut par les menus (a) , et par un si long traict de temps , que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s' assicura attonita la mente (1).

Cette recordation , que i'en ay fort empreinte en mon ame , me representant son visage et son idee si prez du naturel , me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à reveoir , ce feut d'une veue si trouble , si foible et si morte , que ie ne discernois encores rien que la lumiere ,

(a) *Peu à peu.* E. J.

(1) Car l'âme, encore incertaine de son retour, ne pouvoit revenir de son abattement. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. 12, stanz. 74.

Come quel ch' or apre, or chiude

Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l' ester desto (1).

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progresz que celles du corps. Je me veis tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alonguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. Je crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort, et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon avis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme

Si les Jé.
faillances
en l'agonie
de la mort,
sont fort
douloureuses.

(1) Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre les yeux, et tantôt les ferme. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. 3, stanz. 26.

d'Estienne de la Boëtie, que ceux que nous voyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpè coactus

*Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat (1),*

ou blecez en la teste, que nous oyons grommeller et rendre par fois des soupirs trencants, quoyque nous en tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur voyons faire du corps; j'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ (2);

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre; et que

(1) Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. *LUCRET. l. 3, v. 486.* •

(2) Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie. *OVIN. Trist. l. 1, eleg. 3, v. 12.*

par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tormentast , et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition ; et que , par consequent , ils n'estoient pas fort à plaindre. Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible , que d'avoir l'ame vive et affligée , sans moyen de se déclarer ; comme ie dirois de ceulx qu'on envoie au supplice , leur ayant coupé la langue , si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort , la plus muette me semble la mieulx seante , si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave ; et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps , desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement , pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible ; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui traisnoient ainsin une mort languissante ;

Hunc ego Diti

Sacrum iussa fero , teque isto corpore solvo (1) :

et les voix et responses courtes et descousues

(1) J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu ; j'enlève cette âme dévouée aux dieux des enfers , et je brise ses chaînes mortelles. VIRG. *Énéid.* l. 4 , v. 702.

qu'on leur arrache quelquesfois , à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester , ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement (a) à ce qu'on leur demande , ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant , au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil , avant qu'il nous ayt du tout saisis , de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous , et suyvre les voix , d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses , à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dictes , qui ont plus de fortune que de sens. Or , à présent que ie l'ay essayé par effect , ie ne foyz nul doute que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car , premierement , estant tout esvanoui , ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estois desarmé) , et si sçais que ie ne sentoie en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance ;

Semianimesque micant digiti ; ferrumque retractant (1) ;
ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute , par une naturelle

(a) *Rapport , convenance.* E. J.

(1) Les doigts mourants s'agitent , et ressaisissent le fer qui leur échappe. *Énéid.* l. 10 , v. 396.

impulsion qui faict que nos membres se presentent des offices , et ont des agitations à part de nostre discours (a).

*Falciferos memorrant currus abscindere membra,....
Ut tremere in terrâ videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum; cùm mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem (1) :*

i'avois mon estomach pressé de ce sang caillé , mes mains y couraient d'elles mesmes , comme elles font souvent où il nous demange , contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux , et des hommes mesmes , aprez qu'ils sont trespassez , ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sait par experience qu'il a des parties qui se branslent , dressent et couchent souvent sans son congé. Or , ces passions , qui ne nous touchent que par l'escorce , ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres , il fault que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons , ne sont pas à nous. Comme i'approchay de chez moy , où l'alarme de ma cheute avoit desia couru , et que ceulx

(a) *Auxquelles notre raison n'a point de part.*
E. J.

(1) On dit qu'au fort de la mêlée , les chars , armés de faux , coupent les membres avec tant de rapidité , qu'on les voit palpitants à terre , avant que la douleur d'un coup si rapide parvienne jusqu'à l'âme. LUCRET. l. 3, v. 642.

de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie voyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue (a), qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles ; il ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois ; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage (b) ; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie douceur à ce repos ; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pau-

(a) *En l'air*. E. J.

(b) *Par usage, par habitude*. E. J.

vres gents , qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin , et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes , de quoy ie n'en receus aulcun , tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté , sans mentir , une mort bien heureuse ; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger , et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doucement , et d'une façon si molle et si aysee , que ie ne sens gueres aultre action moins poissante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre , et à reprendre mes forces ,

Ut tandem sensus convaluere mei (1),

qui feut deux ou trois heures aprez , ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs , ayr t les membres tous moulus et froissez de ma cheute , et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez , que i'en pensay remourir encores un coup , mais d'une mort plus vifve ; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy , que la derniere chose en quoy ie me peus remettre , ce feut la souvenance de cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où i'allois , d'où ie venois , à quelle heure cela m'estoit advenu ,

(1) Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. OVID. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 14.

avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me représenter l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que j'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un éclair qui me fraploit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'autre monde.

L'homme
est une bon-
ne disci-
pline à soi-
même.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoïsiner. Or, comme dict Pline, chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un autre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie foy le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne, car c'est en folie (a) qui meurt en moy, qui

(a) *D'une espèce de folie qui meurt en moi, etc. C.*

n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens (a) qui ayent battu ce chemin ; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espieuse entreprinse , et plus qu'il ne semble , de suivre un allure si vagabonde que celle de nostre esprit , de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes , de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde , ouy , et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees , que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose , c'est pour soubdain la coucher sur moy , ou en moy , pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si , comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles , ie foy part de ce que i'ay apprins en cette cy , quoyque ie ne me contente gueres du progres que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme , ny certes en utilité : encores se fault il testonner, encores se faut il ordonner et renger , pour sortir en place : or , ie me pare sans cesse , car ie me

(a) Comme *Archiloue* et *Alcée* parmi les Grecs , et *Lucilius* parmi les Romains. C.

c'est va-
s que de
ier sin-
ement
soi-mê-

descris sans cessé. La coustume a faict le parler de soy vicieux , et le prohibe obstinee-ment , en hayne de la venterie qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoi- gnages : au lieu qu'on doibt moucher l'en- fant , cela s'appelle l'enaser ,

In vitium ducit culpæ fuga (1);

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais , quand il seroit vray que ce feust neces- sairement presumption d'entretenir le peuple de soy , ie ne doibs pas , suyvant mon general desseing , refuser une action qui publie cette maladifve qualité , puisqu'elle est en moy ; et ne doibs cacher cette faulte , que i'ai non seulement en usage , mais en profession. Tou- tesfois , à dire ce que i'en crois , cette cous- tume a tort de condamner le vin , parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes ; et crois de cette regle , qu'elle ne regarde que la popu- laire defaillance. Ce sont brides à veaux , des- quelles ny les saincts , que nous oyons si haultement parler d'eulx , ny les philosophes , ny les theologiens , ne se brident ; ne foyz ie moy , quoyque ie sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé , au moins , quand l'occasion les y porte , ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le

(1) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

HOR. *de Arte poet.* v. 31. (Traduct. de Boileau.)

trottoir (a). De quoy traicte Socrates plus largement que de soy ? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples , qu'à parler d'eulx , non pas de la leçon de leur livre , mais de l'estre et bransle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins (b) à tout le peuple. « Mais nous n'en disons , me respondra on , que les accusations ». Nous disons donc tout ; car nostre vertu mesme est faul-tiere et repentable. Mon mestier et mon art , c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens , experience et usage , qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments , non selon soy, mais selon son voisin , selon la science d'un aultre , non selon la sienne. Si c'est gloire (c) , de publier soy mesme ses valeurs , que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense , Hortense celle de Cicero ? A l'adventure , entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et par effects , non pas nue-ment par des paroles. Je peins principalement mes cogitations ; subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere , à toute

(a) *D'en parler sans réserve , et , comme on dit , à bride abattue. C.*

(b) *Les protestants. C.*

(c) *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités , etc. — Gloire signifie ici vanité , présomption : c'est dans ce sens que Philippe de Comines a souvent employé ce mot. C.*

peine le puis ie coucher en ce corps aéré et la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparens et secrets. Les effets diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement : eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier : c'est un skeletos (où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chascue piece en sa siege ; l'effect de la toux en a produict une partie ; l'effect de la pasleur ou battement de coeur un'autre, et douteusement. Ce ne sont que gestes que i'escris ; c'est moy, c'est mon essence. Je tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifféremment. Si ie me semblois bon et sage, tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De diminuer de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vaulx c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristotele nulle vertu ne s'ayde de la faulseté ; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise se complaire oultre mesure de ce qu'on est en tumber en amour de soy indiscrete, est à mon advis, la substance de ce vice. Le premier remede à le guarir, c'est faire tout

C'est une chose louable, que d'estre juste estimateur de soi-même.

(a) *Un squelette. E. J.*

rebours de ce que ceulx icy ordonnent , qui , en deffendant le parler de soy , deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee ; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part. De s'amuser à soy , il leur semble que c'est se plaire en soy ; de se hanter et practiquer , que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement ; qui se voyent aprez leurs affaires ; qui appellent resverie et oysiveté , de s'entretenir de soy ; et s'estoffier et bastir , faire des chasteaux en Espagne ; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science , regardant soubs soy , qu'il tourne les yeulx au dessus , vers les siecles passez , il baissera les cornes , y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance , qu'il se ramentoive (a) les vies de Scipion , d'Epaminondas , de tant d'armées , de tant de peuples , qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaites et foibles qualitez aultres qui sont en luy , et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes (b) au precepte de son dieu , « de se cognoistre » , et par cet estude

S'occuper de soi, n'est pas se plaire en soi.

Pourquoi Socrate fut estimé seul sage.

(a) *Qu'il se rappelle à la mémoire.* E. J.

(b) *Sincèrement, sérieusement.* C.

estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII.

Des recompenses d'honneur.

rapen-
d'hon-
, dont
être
nobles
beau-
de dis-
o.1. CEULX qui escrivent la vie d'Auguste César remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merueilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant: si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establiir certaines marques vaines et sans prix pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte (a), la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la prerogative d'aucuns surnoms et tiltres, certaines marques

(a) *Meurte*, myrthus. — C'est un arbrisseau que nous nommons à présent myrte. C.

aux armoiries , et choses semblables , de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations , et dure encores. Nous avons pour nostre part , et plusieurs de nos voisins , les ordres de chevalerie , qui ne sont établis qu'à cette fin. C'est , à la verité , une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents , et de les contenter et satisfaire par des payemens qui ne chargent aulcunement le publicque , et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté toujours cogneu par experience ancienne , et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous , que les gents de qualité avoient plus de jalousie de telles recompenses , que de celles où il y avoit du gaing et du proufit , cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix , qui doit estre simplement d'honneur , on y mesle d'autres commoditez et de la richesse , ce meslange , au lieu d'augmenter l'estimation , la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel , qui a esté si longtems en credit parmy nous , n'avoit point de plus grande commodité que celle là , de n'avoir communication d'aucune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge , ny estat , quel qu'il feust , auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre , ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus volontiers

Ordre de chevalerie , institution louable , et d'un grand usage.

Comment l'ordre de St. Michel , d'abord très-estimé , tombe dans le mépris.

à une recompense purement sienne , plustost glorieuse qu'utile. Car , à la verité , les aultres dons n'ont pas leur usage si digne , d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions ; par des richesses , on satisfait le service d'un valet , la diligence d'un courrier , le dancier , le voltiger , le parler , et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye , la flaterie , le maquerelage , la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune , que celle qui luy est propre et particuliere , toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et plus espargnant de cette cy , que de l'autre ; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté ; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo , quis bonus esse potest ? (1)

On ne remarque pas , pour la recommandation d'un homme , qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants , d'autant que c'est une action commune , quelque iuste qu'elle soit ; non plus qu'un grand arbre , où la forest est toute de mesme. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance , car c'estoit une vertu populaire en leur nation ; et aussi peu de la fidelité , et mespris

(1)

A qui nul ne paroît méchant,
Nul ne sauroit paroître juste.

MARTIAL. l. 12 , epigr. 82.

des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu , pour grande qu'elle soit , qui est passee en coustume ; et ne sais avecques (a) , si nous l'appellerions iamais grande , estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation , que cette là que peu de gents en iouissent , il n'est , pour les aneantir , que d'en faire largesse. Quand il se trouveroît plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre , il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire, Il y en a une aultre vraye , parfaicte et philosophique , de quoy ie ne parle point , et me sers de ce mot selon nostre usage , bien plus grande que cette cy et plus pleine , qui est une force et assurance de l'ame , mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents , equable , uniforme et constante , de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage , l'institution , l'exemple , et la coustume , peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle , et la rendent ayseement vulgaire , comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure , et acharner à une entreprinse commune tout nostre peu-

(a) Et ne sais , en outre , en même temps. E. J.

ple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing: ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt* (1), qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue. Or, de

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. TIT. LIV. l. 25, c. 19. C.

s'attendre, en effaçant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoin d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité ; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : outre ce qu'avant qu'on lui puisse donner credit, il est besoin qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres ; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur* : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine ; car la generale appellation de

Il est difficile de mettre en credit un nouvel ordre de chevalerie.

Vaillance, la première des vertus parmi les François.

ple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing: ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eadem, militares et imperatoriæ, artes sunt* (1), qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue. Or, de

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. TIT. LIV. l. 25, c. 19. C.

CHAPITRE VIII.

De l'affection des Peres aux Enfants.

A MADAME D'ESTISSAC.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques anneés que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis présenté moy mesme à moy, pour argument et pour obiect. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cétte œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie ; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pour-

traire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous lascia veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'années, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune ; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee ; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, assurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeissance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité ; il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber

en main lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vivvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vraiment naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique, que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx, que celuy qui doit; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher,

D'où vient que l'affection des peres pour leurs enfants, est plus grande que celle des enfants envers leurs peres.

Estre (a) ; et Estre consiste en mouvement et action ; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict , exerce un' action belle et honneste , qui receoit , l'exerce utile seulement. Or , l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent , fournissant à celui qui l'a faict une gratification constante ; l'utile se perd et eschappe facilement , et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres , qui nous ont plus cousté ; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Hommes
très capa-
bles de rai-
son, à quelle
fin.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours , à fin que , comme les bestes , nous ne feussions pas servilement assubiectionnés aux loix communes , ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire , nous devons bien prester un peu à la simple auctorité de nature , mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay , de ma part , le goust estrangement mousse (b) à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement , comme , sur ce subiectionné duquel ie

(a) *D'autant que nous regardons l'être , l'existence , comme une chose précieuse. C.*

(b) *Émoussé. E. J.*

parle , ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfans à peine encores nays , n'ayants ny mouvement en l'ame , ny forme recognoissable au corps , par où ils se puissent rendre aimables , et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecquès la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx ; et lors , s'ils le valent , la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle ; et en iuger de mesme , s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison , nonobstant la force naturelle Il en va fort souvent au contraire ; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements , ieux et niaiseries pueriles de nos enfans , qu'à nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees ; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps , ainsi que des guenons , non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance , qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie , que nous avons de les veoir paroistre et iouir du monde quand nous sommes à mesme (a) de le quitter , nous rende plus espargnants et re-trains (b) envers eulx : il nous fasche qu'ils

Quelle doit
être l'affec-
tion des pè-
res envers
leurs en-
fants.

(a) *Au moment même, sur le point de le quitter. E. J.*

(b) *Retirés, resserrés. E. J.*

Les pères
doivent ad-
mettre
leurs en-
fants au
partage de
leurs biens.

nous marchent sur les talons , comme pour nous solliciter de sortir ; et si nous avions à craindre cela , puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent , à dire verité , estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie , nous ne debvions pas nous mes-ler d'estre peres. Quant à moy , ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens , et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques , quand ils en sont capables , et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs , puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil , cassé et demy mort , iouïsse seul , à un coing du foyer , des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants , et qu'il les laisse ce pendant , par faulte de moyens , perdre leurs meilleures années sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye , pour iniuste qu'elle soit , à prouveoir à leur besoin : comme i'ay veu , de mon temps , plusieurs ieunes hommes , de bonne maison , si addonnez au larrecin , que nulle correction les en pouvoit destourner. l'en cognois un , bien apparenté , à qui , par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme , ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit , et confessa tout rondement , qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et

Jeunes gens
de bonne
famille en-
gagés à
pourvoir à
leurs be-
soins par le
larcin.

avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame , au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que j'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme , si fait et façonné à ce beau mestier , du temps de sa ieunesse , que , venant aprez à estre maistre de ses biens , deliberé d'abandonner cette trafique (a) il ne se pouvoit garder pourtant , s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoin , de la desrobber , en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela , que , parmy leurs compaignons mesmes , ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon , et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion , que ie ne l'accuse par discours ; seulement par desir , ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est , à la verité , un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps , à diverses fois , entre les mains de la iustice , des hommes de maison , d'aultres contrees , convaincus de plusieurs hor-

(a) *Trafique* est féminin dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave, et dans celui de Nicot. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne. C.

Mauvaise
excuse des
pères, qui
thésauri-
sent pour se
faire res-
pecter de
leurs en-
fants.

ribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fait un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honnorer et rechercher aux siens ; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde » ; de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose ; mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance.

Par où un
père doit se
rendre res-
pectable à
ses enfants.

Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs ; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir réglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longè, meâ quidem sententiâ,
 Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
 Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adiungitur (1).

L'accuse toute violence en l'éducation d'une
 ame tendre qu'on dresse pour l'honneur et la
 liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la
 rigueur et en la contraincte ; et tiens que ce
 qui ne se peult faire par la raison et par pru-
 dence et adresse, ne se faict iamaïs par la
 force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en
 tout mon premier aage, ie n'ay tasté des
 verges qu'à deux coups, et bien mollement.
 J'ay deu là pareille aux enfants que i'ay eu :
 ils me meurent tous en nourrice ; mais Leo-
 nor, une seule fille qui est eschappée à cette
 infortune, a attainct six ans et plus, sans qu'on
 ayt employé à sa conduite, et pour le chas-
 tiement de ses fautes pueriles (l'indulgence
 de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre
 chose que paroles, et bien doulces : et quand
 mon desir y seroit frustré, il est assez d'aul-
 tres causes ausquelles nous prendre, sans en-
 trer en reproche avecques ma discipline, que
 ie sçais estre iuste et naturelle. J'eusse esté
 beaucoup plus religieux encores en cela envers
 des masles, moins nays à servir, et de con-
 dition plus libre : i'eusse aimé à leur grossir
 le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay

Violence
 dans l'édu-
 cation des
 enfants,
 condamnée
 par Mon-
 taigne.

(1) C'est se tromper fort, à mon avis, que de
 croire mieux établir son autorité par la force, que
 par l'affection. *TERT. Adelph. act. 1, sc. 1, v. 40.*

Vrai moyen
de se faire
aimer de ses
enfants.

veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet* (1))? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez: ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire (a), la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

L'Age le
plus propre
au mariage.

Je me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote (b). Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se moquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur en-

(1) Car nul crime n'est fondé en raison. TIT. LIV. l. 28, c. 28.

(a) Gagnée, en travaillant. E. J.

(b) C'est trente-sept, et non trente-cinq. *Politic.* l. 7, c. 16. C.

geance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vraies bornes ; qui , ieune , répondit à sa mere , le pressant de se marier , « qu'il n'estoit pas temps » ; et , devenu sur l'aage , « qu'il n'estoit plus temps ». Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois (a) estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans , et recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre , de conserver bien avant en aage leur pucelage , d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Mà or congiunto a giovinetta sposa ,
E lieto omai de' figli , era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito (1).

Muleasscs , roy des Thunes (b) , celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats , reprochoit la mémoire de Mahomet son pere , de sa hantise avecques les femmes , l'appellant brode (c) , effeminé , engendreur

(a) Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois , César le dit expressément des Germains , *de Bello Gallico* , l. 6. C.

(1) Uni à une jeune épouse , il goûtoit le bonheur d'être père , et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. Tasso , *Gerusal. liber. canto 10, stanza 39.*

(b) *De Tunis.* E. J.

(c) *Lâche , efféminée :* COTGRAVE , dans son *Dic-*

d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astillus, de Diopompus et d'autres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques, de la palestrine (a), et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt: il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince: il a besoing de ses pieces; et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette responce, que les peres ont ordinairement en la bouche: « Je ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher ». Mais un pere, atterré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune société des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir

Un pere, sur l'âge, doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants.

tionnaire françois et anglois. Si je ne me trompe, *brode*, pris en ce sens, est un terme purement gascon. C.

(a) *La lutte.* C.

desir de se despouiller , à fin de se coucher , non pas iusques à la chemise , mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes , de quoy il n'a plus que faire , il doit en estrener volontiers ceulx à qui , par ordonnance naturelle , cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage , puisque nature l'en prive : aultrement sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là , à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre , d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller , quand nos robbes nous chargent et empeschent , et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens , grandeur et puissance à son fils , lorsqu'il sentit de faillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem maturè sanus equum , ne

Peccet ad extremum , ridendus , et ilia ducat (1).

Cette faulte , de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure , et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame , qui , à mon opinion , est eguale (a) , si l'ame n'en a plus

(1) Malheureux , laisse en paix ton cheval vieillissant ,
De peur que , tout à coup esflaqué , hors d'haleine ,
Il ne laisse , en tombant , son maître sur l'arène.

Hon. l. 1 , epist. 1 , v. 8.

(a) C'est-à-dire , laquelle altération affecte égale-

de la moitié, a perdu la reputation de l'autre part des grands hommes du monde. L'autre part de mon temps, et cogneu familièrement avecques personnages de grande auctorité, qu'il n'est bien aysé à veoir estre merueilleusement cheus de cette ancienne suffisance, que j'allois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les allois pour leur honneur, volontiers souhaiter qu'ils fussent en leur maison à leur ayse, et desloignés des occupations publicques et guerrieres, n'estoient plus pour leurs espauls. Par exemple, j'estoy trefois esté privé (a) en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte; cettuy ci avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en âge de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, et il prenoit peu de plaisir, non seulement de faire le soing de l'espargne, mais encores plus de ne l'avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dis un jour, un peu hardiement, comme j'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous quitter sa place, et de laisser à son fils sa maison principale, car il n'avoit que celle là de bien et commodité, et se retirer en une terre voisine, où personne n'apporterait

ment, à mon avis, le corps et l'âme, si tant que l'âme n'en a pas plus de la moitié, etc. C.

(a) *Ami particulier et familier. E. J.*

desir de se despouiller , à fin de se coucher , non pas iusques à la chemise , mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes , de quoy il n'a plus que faire , il doibt en estrener volontiers ceulx à qui , par ordonnance naturelle , cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage , puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là , à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre , d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller , quand nos robbes nous chargent et empeschent , et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens , grandeur et puissance à son fils , lorsqu'il sentit de faillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem maturè sauns equum , ne

Peccet ad extremum , ridendus , et ilia ducat (1).

Cette faulte , de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure , et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame , qui , à mon opinion , est eguale (a) , si l'ame n'en a plus

(1) Malheureux , laisse en paix ton cheval vieillissant ,
De peur que , tout à coup efflanqué , hors d'haleine ,
Il ne laisse , en tombant , son maître sur l'arène.

HON. I. 1, epist. 1, v. 8.

(a) C'est-à-dire , laquelle altération affecte égale-

forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie voudrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques anneés, un doyen de saint Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque l'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach à peine une fois la semaine, vouloit il permettre qu'aucun entrast pour le veoir; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir: son occupation estoit se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aucunement (a) les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. Essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees: car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Le nom
de père ne
devroit pas

Je veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, et leur

(a) Jusqu'à un certain point, quelque peu. E. J.

commodité à son repos , puisqu'il ne pouvoit autrement éviter nostre importunité , veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis , et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation , de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrois , moy qui suis à mesme de iouer ce roolle , la iouissance de ma maison et de mes biens , mais avecques liberté de m'en repentir , s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairrois l'usage , parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros , ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil , de mettre luy mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires , et de pouvoir , pendant sa vie , contrerooller leurs deportemens , leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a , et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs , et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduite à venir. Et , pour cet effect , ie ne vouldrois pas fuyr leur compaignie ; ie vouldrois les esclairer de prez , et iouïr , selon la condition de mon aage , de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois , sans offenser leur assemblee , par le chagrin de mon aage et l'obligation de mes maladies , et sans contraindre aussi et

dre, tombait dans le mépris.

acquiesce qu'elle puisse faire, c'est l'affection et l'amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. L'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tres-imperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote: du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduits de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance: chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y adonne (a), soudain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il voyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia (1).

(a) *S'attache à lui. C.*

(1) Cependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *TERENT. Adelph. act. 4, sc. 2, v. 9.*

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties , et naturelles et acquises , propres à conserver la maistrise , qu'il faict ; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy , parmy plusieurs telles conditions que ie cognois , comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique , « s'il est ainsi mieulx , ou aultrement ». En presence , toutes choses luy cedent : et laisse lon ce vain cours à son auctorité , qu'on ne luy resiste jamais. On le croit , on le craint , on le respecte , tout son saoul. Donne il congé à un valet ? il plie son paquet , le voylà party ; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents , les sens si troubles , qu'il vivra et fera son office en mesme maison , un an , sans estre apperceu. Et quand la saison en est , on faict venir des lettres loingtaines , piteuses , suppliantes , pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise ? on la supprime , forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees , il ne veoid que celles qui semblent commodés à sa science. Si , par cas d'aventure , il les saisit , ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les luy lire , on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on , à tous coups , que tel luy demande pardon , qui l'iniurie par sa lettre.

dre, tombait dans le mépris.

acquiesce qu'elle puisse faire, c'est l'affection et l'amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. L'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tres-imperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoy-qu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote: du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance: chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y adonne (a), soudain il luy est mis en suspicion, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeissance et reverence qu'il en recevoit; combien il voyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia (1).

(a) *S'attache à lui. C.*

(1) Cependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *TERENT. Adelp. act. 4, sc. 2, v. 9.*

continent, ou par force ou par faveur, et naistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton lisoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis » : voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'innapperceance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nousmesmes, en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte! Si les aultres me pipent (a), au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel (b) : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron ; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par

(a) *Trompent.* E. J.

(b) C'est-à-dire, *capable d'éviter leurs pièges.* C.

diversion plustost et resolution. Quand i'oïs reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis: tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lançant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus avantageusement.

Les pères
doivent se
familiariser
avec leurs
enfants,
dès qu'ils en
ont capa-
cités.

Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et d'avoir perdu, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, » n'a rien veu de moy qu'une contenance ren- » frongnee et pleine de mespris; et a emporté » cette creance, que ie n'ay sceu ny l'aimer ny » l'estimer selon son merite. A qui gardois ie » à descouvrir cette singuliere affection que ie

» luy portois dans mon ame ? estoit ce pas luy
 » qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute
 » l'obligation ? Je me suis contrainct et gehen-
 » né pour maintenir ce vain masque ; et y ay
 » perdu le plaisir de sa conversation , et sa
 » volonté quand et quand , qu'il ne me peult
 » avoir portee aultre que bien froide , n'ayant
 » iamais receu de moy que rudesse , ny senty
 » qu'une façon tyrannique ». Je treuve que
 cette plaincte estoit bien prinse et raisonna-
 ble : car, comme ie sçais par une trop certaine
 experience , il n'est aulcune si douce con-
 solation en la perte de nos amis , que celle
 que nous apporte la science de n'avoir rien
 oublié à leur dire , et d'avoir eu avecques eulx
 une parfaiete et entiere communication. O mon
 amy (a) ! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust ?
 ou si i'en vaulx moins ? l'en vaulx , certes ,
 bien mieulx ; son regret me console et m'ho-
 nore : est ce pas un pieux et plaisant office de
 ma vie , d'en faire à tout iamais les obseques ?
 est il iouissance qui vaille cette privation ? Je
 m'ouvre aux miens tant que ie puis , et leur
 signifie tresvolontiers l'estat de ma volonté et

(a) Montaigne s'adresse ici à la Boétie, cet ami
 qui lui fut si cher, et qu'il a pour ainsi dire entraîné
 avec lui à l'immortalité, en consacrant son nom et
 son éloge dans un livre qui durera aussi long-temps
 que la langue françoise.

Fortunati ambo !

Nulla dies unquam memori vos eximet ævo. N.

..

de mon iugement envers eulx, cômme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter ; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar, cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en publique en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes ; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

Dureté des
pères qui
privent
leurs en-
fants du
fruit de
leurs biens,
même après
leur mort.

J'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur tous leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, iouissant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'avancement à un homme de qui les affaires se por-

Des don-
tains des
sages.

tent bien , d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot ; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos , et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches , de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes , se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable , il ne couste non plus de passer par dessus une raison , que par dessus une aultre ; elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche ; comme les bonnes , l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont debonnaire , d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes , de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'aage , selon les loix , pour en manier la charge ; mais le pere les a bien mal nourris , s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme , veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois , à la verité , plus contre nature , de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement de quoy maintenir leur estat , selon la condition de leur maison et de leur aage ; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus

Il faut
laisser aux
vveues de
quoi main-
tenir leur
estat.

de mon iugement envers eulx, cômme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter ; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte , de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois , à ce que dict Cæsar , cette cy en estoit l'une , que les enfans ne se presentoient aux peres , ny ne s'osoient trouver en publique en leur compaignie , que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes ; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

Dureté des
pères qui
privent
leurs en-
fants du
fruit de
leurs biens,
même après
leur mort.

J'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps , qui ne se contentent pas d'avoir privé , pendant leur longue vie , leurs enfans de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes , mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur tous leurs biens , et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne , ayant , par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente , qui est mort necessiteux , et accablé de debtes , aagé de plus de cinquante ans , sa mere , en son extreme decrepitude , iouïssant encore de touts ses biens par l'ordonnance du pere , qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'avancement à un homme de qui les affaires se por-

ros donai-
rune des
villes.

verges , à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suytte , et de trop de poids , pour estre ainsi promenee à chasque instant ; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes , regardant surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines , et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir , que nous donnent les esprits pueriles. A l'aventure , eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng , pour avoir esté le plus lourd et plombé , le plus long et desgousté en ma leçon , non seulement que tous mes freres , mais que tous les enfants de ma province ; soit leçon d'exercice d'esprit , soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations , ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle , et corriger les destinees au choix qu'elles ont faict de nos heritiers , on le peult , avecques plus d'apparence , en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle , vice constant , inamendable , et , selon nous grands estimateurs de la beauté , d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avecques ses citoyens , fera honneur à ce passage. « Comment doncques , disent ils , sentants leur fin prochaine , ne pourrons nous

Platon veut que la disposition des biens soit réglée par les loix.

point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foyes les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la nécessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'autre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez ».

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit due sur des hom-

Il est dangereux de
laisser aux
femmes la
liberté de

mes, sauf la maternelle et naturelle ; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne ; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et ce goust malade qu'elles ont au temps de leurs grossesses (a), elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé

partager
leurs en-
fants la suc-
cession d
leurs pères

Quel fois

(a) De leurs grossesses. C.

point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foyes les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future ; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celui de vostre maison, i'establi ray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'autre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez ».

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit due sur des hom-

Il est dan-
gereux de
laisser aux
femmes la
liberté de

osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peut iamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut, sans doute de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi aysement que nous, l'affection naturelle. Je crois qu'en ce que recite Herodote, de certain destroit de la Libye, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferement, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celui vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantelements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfans est beaucoup plus leur, que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien

Productions de l'esprit, non moins chères aux hommes que leurs enfans.

on peut faire sur l'affection naturelle des mères pour leurs enfants.

Chèvres qui s'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait.

à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons tous les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aucun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la plupart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on

ie parle , eut plusieurs envieux de sa vertu , et , comme il est vraysemblable , les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise , et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie , desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome , et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages , qu'il avoit mis en lumiere , à estre bruslez. Ce feut par luy (a) que commença ce nouvel exemple de peine , qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres , de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté , si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance , comme la reputation et les inventions de nostre esprit , et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or , Labienus ne peut souffrir cette perte , ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'en-

(a) *In hunc primum excogitata est nova pœna : effectum est enim per inimicos , ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova et insueta , supplicia de studiis sumi. M. ANNÆI SENEC. Controvers. l. 5 , ab initio , p. 350 , t. 3 , edit. varior. C.*

terror ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus , homme treseloquent , et son familier , voyant brusler ses livres , crioit que , par mesme sentence , on le debvoit quand et quand condamner à estre bruslé tout vif , car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius (a) Cordus , accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain , servile et corrompu , et digne d'un pire maistre que Tibere , condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort , et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus , estant iugé par ce coquin de Neron , sur les derniers traicts de sa vie , comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir , et que la froideur eut saisi les extremités de ses membres , et commença à s'approcher des parties vitales , la derniere chose qu'il eut en sa memoire , ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale , qu'il recitoit ; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce , qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants , representant les adieux et les estroits

Et des livres de Cremutius Cordus.

Passion de Lucain pour ses oésies.

(a) Montaigne a laissé dans le texte *Greuntius* , mais c'est une *desfaillance de sa memoire*. Voyez TACITE , *Annal.* l. 4 , c. 34. N.

ie parle , eut plusieurs envieux de sa vertu , et , comme il est vraysemblable , les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise , et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie , desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome , et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages , qu'il avoit mis en lumiere , à estre bruslez. Ce feut par luy (a) que commença ce nouvel exemple de peine , qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres , de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté , si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance , comme la reputation et les inventions de nostre esprit , et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or , Labienus ne peut souffrir cette perte , ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'en-

(a) *In hunc primum excogitata est nova pœna : effectum est enim per inimicos , ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova et insueta , supplicia de studiis sumi. M. ANNÆI SENEC. Controvers. l. 5 , ab initio , p. 350 , t. 3 , edit. varior. C.*

Épaminondas, pour les deux fameuses victoires qu'il avoit gagnées;

Et Phidias,

assez de choses que ie ne sçais plus, et ter de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu faudroit que, tout ainsi qu'un estrangie i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoi si ie suis plus sage que luy, il est plus ric que moy. Il est peu d'hommes addonnez à poësie, qui ne se gratifiassent plus d'est peres de l'Æneïde, que du plus beau garson Rome; et qui ne souffrissent plus ayseeme une perte que l'autre: et selon Aristote, tous ouvriers, le poëte est nommeement plus amoureux de son ouvrage. Il est malay à croire qu'Épaminondas, qui se vantoit laisser pour toute posterité des filles (a) q feroient un iour honneur à leur pere (c'estoie les deux nobles victoires qu'il avoit gagnés les Lacedemoniens), eust volontiers conser d'eschanger celles là aux plus gorgiasés (b) toute la Grece: ou qu'Alexandre et Cæs ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias

(a) C'est ainsi que le mot est rapporté par DORE DE SICILE, l. 15, c. 87; car, selon CORNELI NEPOS, dans la *Vie d'Épaminondas*, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir, la bataille de *Leuctres*. C.

(b) Aux plus belles, aux plus aimables. *Gorgias* signifie mignon, propre, selon Nicot; *gorgiasé*, c. *gorgiasse*, agréable, belle, selon Borel. C.

ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pigmalion, qui, ayant basti une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage, les dieux la luy vivifiassent :

pour les plus belles statues.

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore,
Subsidit digitis (1).

CHAPITRE IX.

Des armes des Parthes.

C'EST une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le

Mauvaise coutume de ne s'armer que sur le point d'une extrême nécessité.

(1) Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts.
OVID. *Mét.* l. 10, fab. 8, v. 41.

dangier soit esloigné : d'où il survient plusieurs desordres ; car , chascun criant et courant à ses armes sur le point de la charge , les uns sont à lacer encores leur cuirasse , que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade (a) , leur lance et leurs gantelets à porter , et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets , qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live , parlant des nostres , *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerébant* (1). Plusieurs nations vont encores , et alloient anciennement , à la guerre sans se couvrir , ou se couvroient d'inutiles deffenses : Tegmina queis capitum raptus de subere cortex (2).

Alexandre , le plus hazardeux capitaine qui feut iamais , s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent , n'empirent pour cela de guerres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois , il n'en est gueres moindre nombre que l'empes-

Armes des
François
plus incom-
modes par
leur poids

(a) *Salade* , espèce de casque sans crête , semblable à un pot ou à une *salière*. E. J.

(1) Incapables de supporter la fatigue , ils avoient peine à porter leurs armes sur leurs épaules. TIT. LIV. l. 10 , c. 28.

(2) Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liège. *Énéid.* l. 7 , v. 742.

chement des armes a faict perdre, engagez que propres pour la défense. sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espaisseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, que elles ont à nous. Tacitus peinct plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus, voyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, Médois pesamment et malaisément armés. poissamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commença sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traïsnier à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants. Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes sous l'eau, à l'endroit du fossé par où ceulx d'une ville qu'il

assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy : disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui lui faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils ! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche ». Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
 Duo di questi guerrier, dei quali io canto ;
 Nè notte o dì, dappoi ch' entraro in questa
 Stanza . gl' haveaño mai messi dà canto ;
 Che facile a portar come la vesta
 Era lor, perchè in uso l' havean tanto (1) :

Armes des
 piétons ro-
 mains.

l'empereur Caracalla alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armée : les piétons romains portoient non seulement le morion (a), l'espee et l'escu (car, quant

(1) Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. *ARIOSTO*, cant. 12, stanz. 30.

(a) Le *morion* est une sorte de casque semblable à celui qu'on appelle *salade* ; mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des cheval-légers. *Voyez* ma note sur *salade*, p. 332. E. J.

aux armes , dict Cicero , ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos , qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres (1), *arma enim, membra militis esse dicunt*) ; mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours , et certaine quantité de paulx (a) pour faire leurs remparts , iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius , ainsi chargez , marchants en bataille , estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures , et six , s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre ; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion , reformant son armee en Espagne , ordonna à ses soldats de ne manger que debout , et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos , qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien , qu'estant à l'expedition d'une guerre , on l'avoit veu sous le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine , que c'estoit honte d'estre veu sous un aultre toict que celui du ciel , quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents , à ce prix là !

Au demourant , Marcellinus, homme nourry

Les F

(1) Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. C^{IC}. *Tusc. quæst.* l. 2 , c. 16. — De là , en latin , l'analogie d'*arma* , armée , avec *armus* , épaule , et *armilla* , bracelet. E. J.

(a) Pieux , ou palissades. E. J.

thes , en
guerre, tout
couverts de
fer.

aux guerres romaines , remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer , et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes , qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps ; et si estoient si fortes , que nos dards reiaillissoient venants à les heurter » : (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et dict en un aultre lieu : « Ils avoient leurs chevaulx forts et roides , couverts de gros cuir ; et eulx estoient armez , de cap à pied (a) , de grosses lames de fer , reengees de tel artifice , qu'à l'endroict des ioinctures des membres , elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer ; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis , et representants au naturel la forme et parties du visage , qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds , qui respondoient à leurs yeulx , leur donnant un peu de lumiere , et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux , par où ils prenoient assez malaysement haleine ».

Flexilis inductis animatur lamina membris ,
Horribilis visu ; credas simulacra moveri
Ferrea , cognatoque viros spirare metallo :
Par vestitus equis , ferratâ fronte minantur ,
Ferratosque movent , securi vulneris , armos (1).

(a) *De la tête aux pieds. E. J.*

(1) Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie

Voilà une description qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes françois , à tout ses bardes (a). Plutarque dict que Demetrius feit faire , pour luy et pour Alcimus , le premier homme de guerre qui feust prez de luy , à chascun un harnois complet du poids de six vingts livres , là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

CHAPITRE X.

Des livres.

Je ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du mestier , et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles , et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance , il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours , qui ne m'en responds point à moy, ny

du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure ; le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs , sous un pareil rempart, bravent les traits impuissants. CLAUDIAN. *in Ruff.* l. 2 , v. 358.

(a) *Avec ses bardes ; c'est-à-dire , bardé et couvert de fer.* E. J.

n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pesche où elle se loge ; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis (a) aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel point monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende (b) aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on vëoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient touiours de moy ; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise ; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en

(a) C'est-à-dire, je ne garantis. — *Pleuvir*, promettre : *Serviteur qu'on a pleuvi franc et quitte de tout larrecin, et autres crimes*, NICOT. — *Plevir*, c'est, dit Borel, cautionner, promettre. C.

(b) *Qu'on ne s'arrête pas, etc.*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

feusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage (a), et confonds aux miens ; à escient, i'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire (b), qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez ; et qu'ils s'eschaudent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser (c) ma foiblesse soubs ces grands credits. L'aimeray quelqu'un qui me sçache desplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court tous les coups à les trier par reconnaissance de nation (d), ie sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aucunes fleurs trop riches que i'y treuve semees ; et

Pourquo
Montaigne
cachoit le
nom des au-
teurs de qu
il emprun-
toit des
pensées.

(a) *Sol, terrain, terroir.* E. J.

(b) *En langage vulgaire.* E. J.

(c) *Cacher.* C.

(d) *Par une connoissance expresse des lieux où ils ont pris naissance.* C.

que le conte nous amuse. Il en va de mon auteur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant ,

Liquidus , puroque simillimus amni (1),

et nous remplit tant l'ame de ses graces , que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie vois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche , non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes (a) , mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues , qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens , et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des épigrammes de Catulle , que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost , comme Martial de soy , *minus illi ingenio laborandum fuit , in cuius locum*

(1) Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. Hor. epist. 2, l. 2, v. 120.

(a) C'est-à-dire, semblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de Pétrarque , fameux poète italien. G.

materia successerat (1). Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir, ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent; ceulx cy ont besoin de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes: tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques (a); et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace ordinaire, et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus (b) en leur à tous les iours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mou-

(1) Il n'avoit pas de grands efforts à faire; son sujet lui tenoit lieu d'esprit. MARTIAL. in *Præfatione*. l. 8.

(a) *De bateleurs*. E. J.

(b) *A leur ordinaire*, édit. in-4. de 1588. C.

Comparai-
son entre
l'Énéide et
l'Orlando
furioso de
l'Arioste.

vements de grimaces sauvages , pour nous apprestre à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx , qu'en tout aultre lieu , en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux (a) : celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme , suyvant tousiours sa poincte ; cettuy cy , voleter et saulteler de conte en conte , comme de branche en branche , ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse , et prendre pied à chasque bout de champ , de peur que l'haleine et la force luy faille ;

Excursusque breves tentat (1).

Voylà doncques , quant à cette sorte de subjects , les auteurs qui me plaisent le plus.

Livres plus
solides où
Montaigne
apprenoit à
régler ses
opinions.

Quant à mon aultre leçon , qui mesle un peu plus de fruict au plaisir , par où j'apprends à renger mes opinions et conditions , les livres qui m'y servent , c'est Plutarque , depuis qu'il est françois , et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur , que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues , qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail , ne quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscles de Plutarque , et les epistres de Seneque , qui sont la plus belle partie de leurs escripts

(a) L'*Orlando furioso* de l'Arioste. E. J.

(1) Il tente de petites courses. VIAG. *Géorg.* l. 4, v. 194.

et la plus proufitable. Il ne fault pas grande
 entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte
 où il me plaist : car elles n'ont point de suite
 et dépendances des unes aux aultres. Ces auc- Corr
son
Pluta
et Sé
 teurs se rencontrent en la pluspart des opi-
 nions utiles et vrayes ; comme aussi leur
 fortune les leit naistre environ mesme siecle ;
 tous deux precepteurs de deux empereurs
 romains ; tous deux venus de païs estrangier ;
 tous deux riches et puissants. Leur instruc-
 tion est de la cresse de la philosophie , et
 presentee d'une simple façon , et pertinente.
 Plutarque est plus uniforme et constant ; Se-
 neque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se
 peine, se roidit et se tend, pour armer la
 vertu contre la foiblesse , la crainte et les vi-
 cieux appetits ; L'autre semble n'estimer pas
 tant leurs efforts , et desdaigner d'en haster
 son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque
 a les opinions platoniques , doulces et accom-
 modables à la société civile ; L'autre les a
 stoïques et epicuriennes , plus esloingnees de
 l'usage commun , mais , selon moy , plus com-
 modes en particulier et plus fermes : Il paroist
 en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie
 des empereurs de son temps , car ie tiens pour
 certain que c'est d'un iugement forcé qu'il
 condamne la cause de ces genereux meurtriers
 de Cesar ; Plutarque est libre par tout : Se-
 neque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque,
 de choses : Celuy là vous eschauffe plus et
 vous esmeut ; Cettuy cy vous contente davan-

tage et vous paye mieulx ; il nous guide, l'autre nous poulse.

Quel jugement Montaigne faisoit des ouvrages philosophiques de Cicéron ;

Quant à Cicero , les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie , spécialement morale. Mais , à confesser hardiment la vérité (car , puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence , il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces , definitions , partitions , etymologies , consomment la plus part de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire , qui est beaucoup pour moy , et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance , la plus part du temps ie n'y treuve que du vent ; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos , et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy , qui ne demande qu'à devenir plus sage , non plus sçavant ou eloquent , ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos ; ie veulx qu'on commence par le dernier point : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes , d'arrivee , qui m'instruisent à en soustenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes , ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations , n'y servent. Je veulx des discours qui donnent

la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot ; ils sont bons pour l'eschole , pour le barreau et pour le sermon , où nous avons loisir de sommeiller , et sommes encores , un quart d'heure aprez , assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gagner à tort ou à droict , aux enfants et au vulgaire à qui il fault tout dire , et veoir ce qui portera. Je ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif , et qu'on me crie cinquante fois , « Or oyez ! » à la mode de nos héraults : les Romains disoient en leur religion , *Hoc age* , que nous disons en la nostre , *Sursùm corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'y viens tout préparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux , on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace , d'estimer aussi trais-^Enants les dialogismes (a) de Platon mesme ;^{loj} estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que je ne vois rien en la beauté de son langage. Je demande

(a) *Les formes des dialogues , les discussions en dialogues.* E. J.

que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant ,

Liquidus , puroque simillimus amni (1),

et nous remplit tant l'ame de ses graces , que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veoïs que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes (a), mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues , qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens , et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des épigrammes de Catulle , que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost , comme Martial de soy , *minus illi ingenio laborandum fuit , in cuius locum*

(1) Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. HOR. epist. 2, l. 2, v. 120.

(a) C'est-à-dire, semblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de Pétrarque , fameux poëte italien. G.

ce qu'il faisoit emmy la place et au senat.

Quant à Cicero , ie suis du iugement commun, Caract
de Cicér

que, hors la science, il n'y avoit pas beau-
coup d'excellence en son ame : il estoit bon

citoyen, d'une nature debonnaire, comme

sont volontiers les hommes gras et gosseurs (a),

tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité

ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beau-

coup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir Sa poé

estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere :

ce n'est pas grande imperfection que de mal

faire des vers ; mais c'est imperfection de n'a-

voir pas senty combien ils estoient indignes

de la gloire de son nom. Quant à son elo-

quence, elle est du tout hors de comparaison : Son é
quence.

je crois que iamais homme ne l'egualera. Le

jeune Cicero , qui n'a ressemblé son pere que

de nom , commandant en Asie , il se trouva un

jour en sa table plusieurs estrangiers , et entre

autres Cestius , assis au bas bout , comme on

se fourre souvent aux tables ouvertes des

grands. Cicero s'informa qui il estoit , à l'un

de ses gents , qui luy dict son nom : mais ,

comme celuy qui songeoit ailleurs , et qui

oublioit ce qu'on luy respondoit , il le luy re-

demanda encores , depuis , deux ou trois fois.

Le serviteur , pour n'estre plus en peine de

luy redire si souvent mesme chose , et pour le

luy faire cognoistre par quelque circonstance ,

« C'est , dict il , ce Cestius , de qui on vous

(a) Gausseurs , railleurs , moqueurs. E. J.

Éloge des
Épîtres à
Atticus.

en general des livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers (a), et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age*; ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes: ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Le veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tres-ample instruction de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y decouvrir ses humeurs privees: car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ni eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu: car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la pratique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien autant veoir Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme: ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que

(a) Plutarque et Sénèque. C.

et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suite et dépendances des unes aux aultres. Ces auteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les leit naistre environ mesme siecle ; tous deux precepteurs de deux empereurs romains ; tous deux venus de país estrangier ; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresse de la philosophie , et presentee d'une simple façon , et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Senèque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine , se roidit et se tend , pour armer la vertu contre la foiblesse , la crainte et les vicieux appetits ; L'autre semble n'estimer pas tant leurs efforts , et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques , doulces et accommodables à la société civile ; L'autre les a stoïques et epicuriennes , plus esloingnees de l'usage commun , mais , selon moy , plus commodés en particulier et plus fermes : Il paroist en Senèque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps , car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar ; Plutarque est libre par tout : Senèque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque , de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut ; Cettuy cy vous contente davan-

Compara
son entr
Plutarque
et Senèque

Eloge des
commentaires
de
César.

d'auteurs et vieils et nouveaux, et baragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoi diversement ils traictent. Mais Cæsar singulièrement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lit les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero, mais à l'aventure Cicero mesme: avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition; ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a este trop espargnant à parler de soy; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. L'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoi y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choisis et sans tirage, nous laissent le iugement entier

Historiens
simples; par
où estima-
bles.

ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero , ie suis du iugement commun, Caractère
de Cicéron que , hors la science , il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen , d'une nature debonnaire , comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs (a), tel qu'il estoit ; mais de mollesse , et de vanité ambitieuse , il en avoit , sans mentir , beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir Sa poésie estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence , elle est du tout hors de comparaison : Son éloquence. ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero , qui n'a ressemblé son pere que de nom , commandant en Asie , il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers , et entre aultres Cestius , assis au bas bout , comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit , à l'un de ses gents , qui luy dict son nom : mais , comme celuy qui songeoit ailleurs , et qui oublioit ce qu'on luy respondoit , il le luy redemanda encores , depuis , deux ou trois fois. Le serviteur , pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose , et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance , « C'est , dict il , ce Cestius , de qui on vous

(a) *Gousseurs , railleurs , moqueurs.* E. J.

encores telle chose , pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent (a), par leurs raccourciments et par leur choïs, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler ; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les

Quelles
sont les seules
bonnes
histoires.

seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoins oculaires, ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la

(a) *Ni ne départissent.* E. J.

pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres , pour exemple , le bon Froissard , qui a marché , en son entreprinse , d'une si franche naïveté , qu'ayant faict une faulte , il ne craint aucunement de la recognoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty , et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient , et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et uniforme : chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ayants la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu , peuvent trier , de deux rapports , celui qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs , ils en concluent les conseils , et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais , certes , cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux : ils se donnent loy de iuger , et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car , depuis que le iugement pend d'un costé , on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues , et nous cachent souvent telle parole , telle action priver , qui nous instruiroit mieulx : obmettent , pour choses incroyables , celles qu'ils n'entendent pas , et peuentre

Froissard
mis dans ce
rang : son
éloge.

En quel
consiste le
prix de
excellents his-
toriens.

Quels sont
les histo-
riens mé-
prisables.

m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus , que i'avois leu soigneusement quelques anneés auparavant , et barbouillé de mes notes , i'ay prins en còustume , depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceux desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ai achevé de le lire , et le iugement que i'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'auteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Jugement
que Mon-
taigne fai-
soit de Guic-
ciardin.

Voyci ce que ie meis , il y a environ dix ans , en mon Guicciardin (car , quelque langue que parlent mes livres , ie leur parle en la mienne). « Il est historiographe diligent , et duquel , à mon advis , autant exactement que de nul aultre , on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi , en la plus part , en a il esté acteur luy mesme , et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine , faveur ou vanité , il ayt desguisé les choses ; de quoy font foy les libres iugemens qu'il donne des grands , et notamment de ceux par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges , comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus , qui sont ses digressions et discours , il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car , pour ne vouloir rien laisser

à dire , ayant un subiect si plein et ample , et à peu prez infini , il en devient lasche , et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy , que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge , de tant de mouvements et conseils , il n'en rapporte iamais un seul à la vertu , religion et conscience , comme si ces parties-là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions , pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes , il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que , parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge , il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption ne peult avoir saisi les hommes si universellement , que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust ; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy (a) ».

En mon Philippe de Comines , il y a cecy : De Phil
de Comi
« Vous y trouverez le langage doux et agreable , d'une naïfve simplicité ; la narration pure , et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluit evidemment , exempte de vanité parlant

(a) Montaigne ajoutoit à la marge : *Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain* : mais il a jugé à propos de barrer cette addition. Voyez la page 176 recto de l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

de soy , et d'affection et d'envie parlant d'autrui ; ses discours et exhortements accompagnent plus de bon zele et de verité , que d'aucune exquise suffisance ; et , tout par tout , de l'auctorité et gravité , représentant son homme de bon lieu , et eslevé aux grands affaires ».

Des Mé-
moires de
du Bellay.

Sur les memoires de monsieur du Bellay (a) :
« C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire : mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment , en ces deux seigneurs (b) icy , un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire , qui reluit ez anciens de leur sorte , comme au sire de Louinville , domestique de Saint Louys , Eginard ,

(a) Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François I^{er}, arrivé en 1547*. De tout cela, il est aisé de juger pourquoy Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit, *les Memoires de monsieur du Bellay*. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moi-même, à cette occasion. C.

(b) *Guillaume et Martin du Bellay*. C.

chancelier de Charlemaigne, et, de plus fraische memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict ; mais, de contourner le iugement des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui'y sont oubliez ; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes ; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré (a) des effects publiques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire icy de proufit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps ; et les pratiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires ».

(a) *Produit. E. J.*

CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

La vertu
est supé-
rieure à ce
qu'on ap-
pelle bonté
naturelle.

IL me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mépriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien ; et cettuy cy, vertueusement : l'une de ces actions se pourroit dire bonté ; l'autre, vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie (a). C'est à l'adventure pourquoy nous

La vertu
ne peut être
pratiquée
sans quel-
que diffi-
culté.

(a) *Sans partie opposante, sans opposition. E. J.*

nommons Dieu , bon , fort , et liberal , et iuste , mais nous ne le nommons pas *vertueux* ; ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Quelques philosophes , non seulement stoïciens , mais encores epicuriens , ont estimé que la vertu debvoit courre au devant des trauvaux et difficultez (et cette enchere de ceulx cy par dessus ceulx là , ie l'emprunte de l'opinion commune , qui est faulse , quoy que die ce subtil rencontre (a) d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne , mais iamais au rebours ; « Je crois bien : des coqs ils se faict des chappons assez ; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs » : car , à la verité , en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes , la secte epicurienne ne cede aucunement à la stoïcque ; et un stoïcien , recognoissant (b) meilleure foy que ces disputateurs , qui , pour combattre Epicurus et se donner beau ieu , luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais , contournants ses paroles à gauche , argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler . et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs , dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres , qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii qui*

(a) *Jeu de mots.* E. J.

(b) *Montrant.* E. J.

φιληδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι et φιλομαθησικαί, et omnesque virtutes et colunt et (1) revendent. Les philosophes stoïciens, et epicuriens, il y en a plusieurs qui ont jugé que n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bien et en sagesse, bien reglée et bien disposee à tout, et ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions, et nos discours au dessus de tous les accidents de la fortune; mais qu'il falloit encores revendre les occasions d'en venir à la preuve, et de ne point lent qu'on ne quester de la douleur, de la mort, et du mespris, pour les combattre, et de tenir leur ame en haleine: *multum si virtus lacessita* (2). C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit d'une tierce secte (a), refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voie treslegitime, pour avoir, dict il, à se servir contre la pauvreté, en laquelle extrême il se maintient tousiours. Socrates s'assure, comme il me semble, encores plus rudement, de se servir pour son exercice la malignité d'une femme, qui est un essay à fer esmerillon, et de tellus, ayant, seul de tous les sena-

(1) Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté, étant en effet amoureux de l'honneur et de la justice, aiment et pratiquent toutes sortes de vertus. Cic. epist. 19, l. 15, ad familiares.

(2) La vertu se perfectionne par les tentations. SENECA. epist. 13.

(a) De la secte pythagoricienne. Voyez de Offic. l. 1, c. 44. C.

mains , entrepris par l'effort de sa vertu , de soustenir la violence de Saturninus , tribun du peuple à Rome , qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune (a) , et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants , entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place , de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire ; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier , c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier , c'estoit le propre office d'un homme de vertu ». Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier , que la vertu refuse la facilité pour compaignie ; et que cette aysee , doulce et penchante voye , par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature , n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir , ou des difficultez estrangieres à luicter , comme celle de Metellus , par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course , ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Je suis venu iusques icy bien à mon ayse :
mais , au bout de ce discours , il me tumble en

Dan
âmes
bles,

(a) *Du peuple , ou des plébéiens. E. J.*

ie celles de
ocrate et
e Caton,
i vertu de-
lent aisée,
arce qu'il
y devient
abituelle.

fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaite qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence ; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte ; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre ; à une vertu si esleevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste ; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier (a). Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur ? que deviendrait aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne qui faict estat de nourrir mollement en son giron, et y faire folastrer la vertu, lui donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes ? Si ie presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbransler de son assiette ; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que devien-

(a) *Ni trouble.* E. J.

dra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de-s'en esiouir, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont bien d'autres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteinst seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agreea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet* (1). Ie le crois si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy feust ostee; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus

(1) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

que les siennes ne me tenoit en bride , ie tumberois ayseement en cette opinion , Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve , et d'avoir favorisé ce brigand (a) à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame , et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile , lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

Deliberatâ morte ferocior (1) :

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire , comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé , car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux , si haultain et si roide ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy , laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection , luy qui en manioit les ressorts , que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger (b) qu'une si

(a) César, qui, malgré ses grandes qualités que Montaigne a mises dans un si beau jour, au chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce des crimes. C.

(1) Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. Hor. od. 37, l. 1, v. 29. — Ce qu'Horace a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. C.

(b) C'est ce qu'a dit Cicéron, dans ses *Offices*, l. 1, c. 31. C.

dra la vertu qui sera montée à tel pinct , que de non seulement mespriser la douleur , mais de-s'en esiouir , et de se faire chatouiller aux pinctes d'une forte cholique ; comme est celle que les epicuriens ont establie , et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines ? comme ont bien d'autres , que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline ; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles , ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy ; ie ne puis croire qu'il se mainteinst seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient , rassise , sans esmotion et impassible ; il y avoit , ce me semble , en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action , et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit è vitâ , ut causam moriendi nactum se esse gauderet* (1). Ie le crois si avant , que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee ; et , si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus

(1) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. C^{ic}. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

crainte et de passion en l'accident de sa prison , de ses fers et de sa condamnation ? ou qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau , et une alai-gresse eniuee en ses propos et façons der-nieres ? A ce tressaillir , du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors , accuse il pas une pareille douceur et ioye en son ame pour estre desensforgee (a) des incommoditez passees , et à mesme d'en-trer en cognoissance des choses à venir ? Ca-ton me pardonnera , s'il luy plaist ; sa mort est plus tragique et plus tendue , mais cette cy est encores , ie ne sçais comment , plus belle. Aristippus à ceulx qui la plaignoient , « Les dieux m'en envoyent une telle ! » dict il. On veoid aux ames de ces deux (b) personnages et de leurs imitateurs (car , de semblables , ie foy grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu , qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu pe-nible , ny des ordonnances de la raison pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse ; c'est l'essence mesme de leur ame , c'est son train naturel et ordinaire ; ils l'ont rendue telle par un long exercice des pre-

(a) *Dégagée.* — *Désensforgé* se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. C.

(b) *Socrate et Caton.* C.

ceptes de la philosophie , ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses , qui naissent en nous , ne treuvent plus par où faire entree en eulx ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler. Or qu'il ne soit plus beau d'empescher , par une haulte et divine resolution , la naissance des tentations , et de s'estre formé à la vertu , de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees , que d'empescher à vifve force leur progresz , et , s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions , s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encores plus beau , que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire , et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice , ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon , il semble bien qu'elle rende un homme innocent , mais non pas vertueux ; exempt de mal faire , mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse , que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer ; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Je veoie que plusieurs vertus , comme la chasteté , sobrieté et temperance , peuvent arriver à nous par defaillance corporelle ; la fermeté aux dangiers (si fermeté

Diffi
degré
vertu

Le défaut
le bravou-
re dans les
italiens, sur
quel fondé.

il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux ; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien^ttenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents, qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre ; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemands et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient pas le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubz les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souvent aux hazards, d'aulture inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

Haud ignarus.... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine, possit (1).

Voilà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune ; et estimer avantage de courage et de patience ce qui estoit avantage de iugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie fusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict ; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand

En que
consistoit
la vertu d
Montaigne

(1) On sait ce que peut, sur un jeune guerrier, la soif de la gloire et le doux espoir d'un premier triomphe. *Énéid.* l. 11, v. 154.

mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices ;

Si vitiiis mediocrihus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos (1):

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homme, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiaë Capricornus undæ (2):

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal », semble s'arrester à cett' image. Je les ay, dis

(1) Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient sur un beau visage. HOR. sat. 6, l. 1, v. 65.

(2) Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. HOR. od. 17, l. 2, v. 17.

ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Je diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establît des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy: mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses, pour qu'il en feist le choïs, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet, se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta (a) en sa vie tresdevotieusement et laborieusement: il escrit à un sien amy, qu'il ne vit

Mo:
fini
dan
pini
dan
mo:

(a) *Se comporta*. E. J.

que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires ; je les ay bien condamnez chez moy, selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy que en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement peucher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaînent pour la pluspart les uns aux aultres, qui (a) ne s'en prend garde ; les miens, ie les ay retrenchez, et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu :

Nec ultra

Errorem foveo (1).

Pour être
donné à un
ce, on

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « Le sage œuvrer (b), quand il œuvre,

(a) *A qui ne s'en prend garde.* E. J.

(1) Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVENAL. sat. 8, v. 164.

(b) Toutes les éditions portent, *le sage œuvrer* ; cependant, il est certain que cette leçon est vi-

par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action » ; et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain , car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent , quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence , que quand l'ignorant et vicieux fault , il fault par tous les vices ensemble , ie ne les en crois pas ainsi simplement , ou ie ne les entends pas ; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës , insubstantielles , ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Je suys quelques vices ; mais i'en fuy d'aultres autant que scauroit faire un saint. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote , qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice , que c'estoit , à la verité , sa propension naturelle , mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes , il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'autre. Ce

n'est pas sur-
jet à tous
les vices.

cieuse, et qu'il faut lire, *le sage œuvre, etc.* C'est ainsi que Montaigne dit plus bas, *Quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par tous les vices ensemble.*
F. J.

Ce qui
constituoit
la bonté de
Montaigne.

que j'ay de bien , ie l'ay , au rebours , par
sort de ma naissance ; ie ne le tiens ny
loy , ny de precepte , ou aultre apprentiss
l'innocence qui est en moy est une innoc
niaise ; peu de vigueur , et point d'art. Je l
entre aultres vices , cruellement la crua
et par nature et par iugement , comme l
treme de tous les vices ; mais c'est iusqu
telle mollesse , que ie ne veoïs pas esgo
un poulet sans desplaisir , et ois impati
ment gemir un lievre sous les dents de
chiens , quoyque ce soit un plaisir vic
que la chasse. Ceulx qui ont à combatt
volupté usent volontiers de cet argum
pour montrer qu'elle est toute vicieuse et
raisonnable , « Que lorsqu'elle est en son
grand effort , elle nous maistrise de façon
la raison n'y peult avoir accez » ; et alleg
l'experience que nous en sentons en l'acc
tance des femmes ,

Cum iam præagit gaudia corporis
Atque in eo est Venus , ut muliebria conserat arva

où il leur semble que le plaisir nous transp
si fort hors de nous , que nostre discours
sçauroit lors faire son office , tout perche
ravi en la volupté. Je sçais qu'il en peult
aultrement ; et qu'on arrivera par fois , s
veult , à reiecter l'ame , sur ce mesme inst

Il pouvoit
résister aux
plus fortes
impressions
de la vo-
lupté.

(1) Dans les approches du plaisir , au moment
l'on va féconder le champ de Vénus. LUCRET.
v. 1099.

à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet (a). Je sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir ; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si impetueuse deesse , que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Je ne prends pour miracle , comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe) , ny pour chose d'extreme difficulté , de passer des nuicts entieres , en toute commodité et liberté , avecques une maistresse de long temps desiree , maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir , il y a plus de ravissement et de surprinse , par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre , lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en

(a) C'est-à-dire , *de guet à pensé , appensé , ou pourpensé , de propos délibéré , ex præparato , deditâ operâ*. NICOT. — *De guetter*, on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* et *d'aguet*. MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*. — Au lieu d'*aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet à-pens* ; et cela par corruption , pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire , *de propos délibéré*. — *Ap-penser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France , pour *délibérer*. MÉNAGE, *ibid.* C.

lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins ; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe, si bien qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon,

Quis non malarum quas amor curas habet

Hæc inter obliviscitur? (1)

Il avoit le naturel fort endre.

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les enverrois plustost ; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doux en ses vengeancees : avant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon ;

(1) Peut-on, au milieu de ces amusements, ne pas oublier les soucis du cruel amour? Hon. epod. 2, v. 37.

d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple ». Sans dire qui est cet aucteur latin (a), qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage. Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté : et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat ; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperées par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy ; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge ; mais, voyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui en-

Les exécutions de justice devroient être simples, et sans aucune marque de rigueur.

(a) *SURTON. in Cæsar. C.*

tra où il estoit , le trouva en cet estat , vivant encores , mais couché , et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist , on se hasta de luy prononcer sa sentence ; laquelle ouïe , et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste trenchee , il sembla reprendre un nouveau courage , accepta du vin qu'il avoit refusé , remercia ses iuges de la douceur inesperee de leur condamnation ; qu'il avoit prins party (a) d'appeler la mort , pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable , ayant conceu opinion , par les apprests qu'il avoit veu faire en la place , qu'on le vouldist tormenter de quelque horrible supplice ; et sembla estre delivré de la mort , pour l'avoir changee. Je conseillerois que ces exemples de rigueur , par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office , s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture , de les veoir bouillir et mettre à quartiers , cela toucheroit quasi autant le vulgaire , que les peines qu'on fait souffrir aux vivants ; quoyque , par effect , ce soit peu ou rien , comme Dieu dict , *qui corpus occidunt , et postea non habent quod faciunt* (1) : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture , et au dessus de la mort :

(a) *Leur dit qu'il avoit pris parti.* E. J.

(1) Ils tuent le corps , mais ils ne peuvent rien faire après. S. Luc. c. 12 , v. 4.

Heu ! reliquias semiassi regis , denudatis ossibus ,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier ! (1)

Je me rencontrai un iour à Rome , sur le point
qu'on desfaisoit Catena , un voleur insigne :
on l'estrangla , sans aulcune esmotion de l'as-
sistance ; mais , quand on veint à le mettre à
quartiers , le bourreau ne donnoit coup , que
le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et
d'une exclamation , comme si chascun eust
presté son sentiment à cette charongne. Il
fault exercer ces inhumains excez contre l'es-
corce , non contre le vif. Ainsin amollit , en
cas aulcunement pareil , Artaxerxes , l'aspreté
des loix anciennes de Perse , ordonnant que
les seigneurs qui avoient failly en leur charge ,
au lieu qu'on les souloit fouetter , feussent
despouillez , et leurs vestemens fouettez pour
eux ; et , au lieu qu'on leur souloit arracher
les cheveux , qu'on leur ostast leur hault cha-
peau (a) seulement. Les Aegyptiens , si devo-
tieux , estimoient bien satisfaire à la iustice
divine , luy sacrifiant des pourceaux en figure
et representez : invention hardie , de vouloir
payer en peinture et en umbrage Dieu ,

(1) Dieux ! quelle horreur de voir dégoutter de
sang les membres demi-brûlés de ce malheureux
prince ; de voir , sur l'arène , ses os dépouillés de
chair ; de les voir trainer , déchirer ! *Cic. Tusc.
quæst.* l. 2 , c. 44.

(a) *Leur tiare , ou turban , qui est encore le
bonnet persan. E. J.*

Exemples
d'une ex-
trême
cruauté.

substance si essentielle ! Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice , par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme , que ce que nous en essayons tous les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches , que pour le seul plaisir du meurtre , elles le voulussent commettre ; hacher et destrencher les membres d'aultruy ; aiguïser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles , sans inimitié , sans proufit , et , pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables , d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre :

Humanité
de Montai-
gne à l'é-
gard des
bêtes.

Ut homo hominem , non iratus , non timens , tantùm spectaturus , occidat (1). De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement , sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense , et de qui nous ne recevons aulcune offense ; et , comme il advient communement que le cerf , se sentant hors d'halaine et de force , n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le pour-

(1) Que l'homme tue un homme , sans y être poussé par la colère ou par la crainte , mais par le seul plaisir de les voir expirer. SENECA. epist. 90.

suyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Quæstuque, cruentus,

Atque imploranti similis (1);

ce m'a tousiours semblé un spectacle tres-desplaisant. Je ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

Primoque à cæde ferarum

Incalnisse puto maculatum sanguine ferrum (2).

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son

(1) Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.

Énéid. l. 7, v. 501.

(2) C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages que le premier glaive a été teint. *Ovid. Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6.

service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druides :

Morte carent animæ; semperque, priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ (1):

La métem-
psychose de
Pythagore
a été reçue
par plu-
sieurs na-
tions.

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant éternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum

Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit :

.....

Atque ubi per varios annos, per mille figuras

Egit, lethæo purgatos flumine, tandem

Rursus ad humanæ revocat primordia formæ (2):

(1) Les âmes ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVID. *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6, 7.

(2) Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux; le cruel habite au sein d'un ours; le ravis-

si elle avoit esté vaillante , ils la logeoient au corps d'un lion ; si voluptueuse , en celuy d'un pourceau ; si lasche , en celuy d'un cerf ou d'un lièvre ; si malicieuse , en celuy d'un regnard ; ainsi du reste , iusques à ce que , purifiée par ce chastement , elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

*Ipsæ ego, nam meminî, troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram (1).*

Quant à ce cousinage là , d'entre nous et les bestes , ie n'en foy pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations , et notamment des plus anciennes et plus nobles , ont non seulement receu des bestes à leur société et compagnie , mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eulx , les estimant tantost familiares et favories de leurs dieux , et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'aultres ne recognoissant aultre Dieu n'y aultre divinité qu'elles. *Belluæ à*

seur, dans les flancs d'un loup : le renard est le cachot du fourbe. — Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. *CLAUDIAN. in Ruffin. l. 2, v. 482-491.*

(1) Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthoüs. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam. l. 15, fab. 3, v. 8. C.*

barbaris propter beneficium consecratæ (1) :

Crocodilon adorat

Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin :

Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;

..... hic piscem fluminis, illic

Oppida tota canem venerantur (2).

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient ; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy (a), la patience et l'utilité ; en cette là (b), la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermez ; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine ; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui es-

(1) Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 36.

(2) Les uns adorent le crocodile ; les autres regardent, avec une frayeur religieuse, un ibis engraisé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue ; là, on adore un poisson du Nil ; et des villes entières se prosternent devant un chien. *JUVEN. sat. 15, v. 2-7.*

(a) *Le bœuf.* E. J.

(b) *Le chat.* E. J.

sayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire (a), si y a il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitalux pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple, appelé Hecatompodon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement.

Nous devons avoir certains égards pour les bêtes.

Exemples remarquables de cette espèce de respect.

(a) Quand tout cela seroit faux, cependant il y a un, etc. E. J.

Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de pasetemps à leurs enfans : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient (a) leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon feit une sepulture honorable aux iuments avecques lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus feit enterrer son chien sur un chef (b), en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

(a) *Embaumoient.* E. J.

(b) *Sur un cap ou promontoire.*

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXXVII. Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.....	Page 1
CHAP. XXXVIII. De la solitude.....	7
CHAP. XXXIX. Consideration sur Cicero..	28
CHAP. XL. Que le goust des biens et des maux despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons.....	37
CHAP. XLI. De ne communiquer sa gloire..	74
CHAP. XLII. De l'inequalité qui est entre nous.....	79
CHAP. XLIII. Des loix sumptuaires.....	97
CHAP. XLIV. Du dormir.....	101
CHAP. XLV. De la bataille de Dreux.....	105
CHAP. XLVI. Des noms.....	107
CHAP. XLVII. De l'incertitude de nostre iugement.....	117
CHAP. XLVIII. Des destriers.....	128
CHAP. XLIX. Des coustumes anciennes....	144
CHAP. L. De Democritus et Heracritus....	153
CHAP. LI. De la vanité des paroles.....	159
CHAP. LII. De la parcimonie des anciens....	165
CHAP. LIII. D'un mot de Cæsar.	166
CHAP. LIV. Des vaines subtilitez.....	169
CHAP. LV. Des senteurs.....	175
CHAP. LVI. Des prieres.....	178
CHAP. LVII. De l'aage.....	195